



**HAL**  
open science

# Écrire, voir et penser en princesse-voyageuse au XVII<sup>e</sup> siècle

Virginie Buffet

► **To cite this version:**

Virginie Buffet. Écrire, voir et penser en princesse-voyageuse au XVII<sup>e</sup> siècle. Littératures. 2019. dumas-03895641

**HAL Id: dumas-03895641**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03895641v1>**

Submitted on 20 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

**Écrire, voir et penser en princesse-voyageuse  
au XVII<sup>e</sup> siècle**

Virginie Buffet

sous la direction de Sylvie Requemora-Gros  
Aix- Marseille université - CIELAM

## Table des matières

Remerciements .....	5
Avant-propos .....	6
<b>Introduction .....</b>	<b>7</b>
<b>CHAPITRE PREMIER : Écrire et s'écrire en voyage pour l'élite féminine du XVII<sup>e</sup> siècle .....</b>	<b>11</b>
<b>I. Éducation et alphabétisation des femmes au XVII<sup>e</sup> siècle : entre auto-censure et bataille contre le silence.....</b>	<b>11</b>
1.1 – Une évolution lente et difficile.....	11
1.2- Silence et vertu .....	14
1.3- Un long débat .....	15
<b>II. « Femmes dans la Cité» ou « femmes et la Cité » ? .....</b>	<b>16</b>
2.1- Isolées et gardiennes : les modèles féminins .....	17
2.2- Des passeuses de savoir et figures du pouvoir .....	18
2.3-Le cas des religieuses : passeuses spirituelles et « héroïnes acceptables ».....	21
<b>III. Des espaces d'écriture .....</b>	<b>22</b>
3.1- De la chambre aux salons littéraires.....	22
3.2- Des salons à la diligence .....	23
3.3- Écrire sur place.....	24
<b>IV. Littérature féminine ou l' «écriture-femme»: étude stylistique du récit viatique féminin .....</b>	<b>25</b>
4.1- Des auteures ? .....	25
4.2 Des styles féminins : récits savants et polyglottes, penchants pour le romanesque ou pour la fantaisie ..	27
4.3- Sophie de Hanovre : mémorialiste et épistolière, un style en apparence simple pour une écriture « haute en couleur », lucide et critique.....	27
4.4- La baronne d'Aulnoy : conte viatique ou véritable récit de voyage ? Humour, fantaisie et génie créatif..	30
4.5- La Trémoille : Aventures romanesques à la cour « paisible » du Danemark.....	33
<b>V. Une écriture de soi, de l'Autre et de l'Ailleurs .....</b>	<b>34</b>
5.1- Le récit de soi : le « je » auctorial féminin au XVII <sup>e</sup> siècle.....	34
5.2- « Voyageuses-scriptrices » ou « voyageuses-auteures » ? : pour des récits pré-ethnologiques et pré-ethnologiques .....	36
5.3- L'Ailleurs idéalisé de la comtesse d'Aulnoy : le conte viatique .....	38
5.4- Sophie de Hanovre ou « la princesse-touriste ».....	39
5.5- Le « guide spirituel » de Marie-Charlotte de la Trémoille .....	41
<b>CHAPITRE SECOND : Vision et représentation dans le voyage : du regard à l'idéologie .....</b>	<b>42</b>
Conception de l'altérité : les limites du langage et de la vue .....	42

	3
Une vision et une perception féminines ? .....	44
<b>I. A la découverte de l'Ailleurs pour une « littérature géographique » .....</b>	<b>44</b>
1.1- Des itinéraires féminins .....	45
1.2- Risques, dangers et surprises .....	48
1.3- Des paysages urbains familiers et étranges : villes et cités, foyers de la culture.....	51
1.4- Des paysages champêtres : une représentation qui émerge .....	56
1.5- Ethnocentrisme et représentation de « chez soi ».....	57
<b>II. Vision et représentation de l'Autre.....</b>	<b>61</b>
2.1- Rencontres familiales et amicales : au sein des microcosmes de l'élite .....	61
2.2- Rencontre et l'altérité : entre « miroir-repoussoir » et autre fantasmé.....	62
2.3- Usages, coutumes et traditions : préjugés et surprises.....	67
<b>III. Visions et représentation de soi dans le récit viatique .....</b>	<b>72</b>
3.1- Expérience sensorielle et représentation des corps féminins.....	72
3.2- Vision et perception de soi par l'altérité : de l'ethnocentrisme à l'allocentrisme .....	75
<b>IV. Étude de cas - Mise à mal des frontières littéraires et du genre : l'œuvre singulière de madame d'Aulnoy .....</b>	<b>78</b>
4.1- Madame d'Aulnoy et l'écriture scaronienne : un conte burlesque et libertin ? .....	78
4.2. Utopies, dystopies féminines et figures de transgression .....	81
4.3- <i>De natura humana</i> : relations homme-femme et de la nature des deux sexes.....	91
<b>Conclusion .....</b>	<b>94</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>97</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>101</b>

## Déclaration préliminaire

L'auteur.e de ce mémoire déclare avoir réalisé ce travail sans utiliser d'autres sources que les sources y faisant l'objet d'une citation explicite. Toutes les citations littérales ou sources d'inspiration manifestes sont scrupuleusement signalées comme telles dans le corps ou dans les notes du mémoire. L'auteur.e déclare en outre n'avoir jamais présenté ce travail ou une partie de ce travail devant un autre jury d'examen en France ou à l'étranger.

Le 20 Juin 2019 à Aix en Provence

## Remerciements

Je souhaiterais bien entendu remercier chaleureusement ma directrice de recherche, madame Sylvie Requemora-Gros, pour l'intérêt immédiat qu'elle a accordé à mon sujet, mais surtout pour sa bienveillance, sa disponibilité et l'aide documentaire précieuse qu'elle a pu m'apporter durant ces longs mois de travail.

Mes remerciements vont également à mon compagnon, pour sa patience, la qualité de ses corrections et son soutien constant.

Enfin, à mes parents qui ont soutenu ce projet.

## Avant-propos

La rédaction et la préparation de cette recherche ont pour objectif de donner une visibilité à un pan de la littérature viatique méconnu et négligé, tout comme les auteures des textes étudiés. A l'heure où les *gender studies* et les revendications d'égalité des sexes œuvrent à une plus grande présence des femmes dans les manuels scolaires, sur la scène culturelle et à une reconnaissance de l'apport universel et intemporel de ces dernières, il semblait judicieux d'apporter notre pierre à cet édifice encore fragile mais ô combien précieux. Ce mémoire a été motivé par une expérience personnelle du voyage qui aura commencé très tôt et par un goût prononcé pour la découverte de l'Ailleurs et de l'altérité. Ces dernières sont des thématiques omniprésentes dans ces recherches dont l'analyse tente également de combler les « trous » de cette Histoire et de cette littérature féminine. L'objectif étant de montrer qu'avant l'apparition du véritable et officiel « récit de voyage » que l'on situe davantage au XVIII<sup>e</sup>, correspondances, relations et mémoires participaient activement à l'élaboration de cette littérature polymorphe et mutagène, représentative des transferts et échanges en tout genre auxquels les femmes, princesses-voyageuses ont activement contribué. Cela, malgré le fait que les études viatiques aient pu voir le jour au XVI<sup>e</sup> siècle, soit deux siècles avant, selon les études de Frank Lestringant. Le choix du corpus comme celui des articulations du sujet ne fut pas évident à cause des lacunes et du désintérêt général des communautés scientifiques pour les écrits féminins. Cela a mené à une sélection rigoureuse des ouvrages de référence et à un commentaire non exhaustif qui aura donc eu du mal à trouver des sources approfondies sur le sujet mais qui se propose de clarifier les non-dits et les idées reçues, orientées ou dévoyées sur ces productions aussi énigmatiques que pertinentes et sur la manière dont ces femmes ont dans leurs déplacements écrit, vu, perçu et pensé.

# Introduction

Alain Guyot écrit en mars 2017 « Longtemps tenus en marge de la littérature, les récits de voyage représentent, d'Hérodote jusqu'au romantisme au moins, et dans la très grande majorité des cas, d'indispensables instruments de connaissance et de savoir sur le monde<sup>1</sup> ». Ce pan de la littérature vient interroger notre rapport au monde en changement constant et aujourd'hui, dans un contexte d'urgence économique, politique et écologique internationale. En ce sens, le récit viatique met le doigt sur la perception de l'Ailleurs et de l'altérité, ainsi que sur l'idéologie qu'il fait émerger chez celui qui se trouve confronté à cette nouveauté et à cette étrangeté. Cela incite le voyageur-auteur mais aussi son lectorat à se positionner d'un point de vue moral, politique, philosophique ou social et le pousse à revoir son rapport aux frontières, à l'espace et à sa propre identité. A l'heure où les pays se retrouvent démunis face à la médiation des mouvements migratoires et face aux inégalités de plus en plus grandes, la littérature de voyage semble devenir un phare dans notre compréhension du monde tout en interrogeant notre humanité.

À cela viennent se greffer la thématique du genre et la manière dont se placent les femmes dans leur propre société, dans cette écriture subjective et quasi-documentaire. Elles se présentent certes, en tant qu'individus en marge des changements mais pourtant doublement impliquées dans la perception et l'élaboration du paysage démographique et idéologique, comme dans celles de cette littérature de l'Autre et de soi. Le problème est donc d'actualité et bien que l'objet d'étude se place au XVII<sup>e</sup> siècle, il offre des pistes d'analyse sur l'évolution, les acteurs et les producteurs, ici féminins, de cette littérature. Ce mémoire étant un travail de recherche sur la littérature de voyage, il fait appel à d'autres domaines des sciences humaines comme l'anthropologie, l'histoire et la philosophie. Cette étude se veut donc non seulement inscrite dans une démarche interdisciplinaire mais également dans un degré de la recherche qui interroge les rapports du genre féminin à la littérature, au voyage et au monde. Penser les femmes dans les espaces du savoir, dans le temps et dans l'espace géographique, semble aujourd'hui une nécessité absolue pour comprendre et appréhender les inégalités, ainsi que pour répondre aux manquements de l'histoire et de la littérature, non seulement à l'échelle nationale mais internationale. C'est également une manière de penser le monde sous un angle différent, un angle jusqu'à présent passé sous silence et qui permet l'émergence d'un savoir féminin, de récits de soi, de générations de femmes, enfin d'un monde sous le prisme de la plume féminine.

---

<sup>1</sup>Alain Guyot, « Donner à voir et à comprendre : transmission des savoirs et mutations de l'écriture dans le récit de voyage, du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle », *Viatica* [En ligne], *Donner à voir et à comprendre*, mars 2017, p. 1.



On remarquera que le champ d'étude et le choix des textes se réduisent alors drastiquement, dès lors que l'attention se porte sur la littérature dite « féminine ». Le genre viatique n'arrange rien à la chose, d'abord parce qu'à l'époque du Grand Siècle, le récit de voyage en tant que tel, y compris masculin n'était pas pleinement inscrit dans les consciences et dans les hiérarchies littéraires. D'autre part, parce qu'il s'agissait davantage de correspondances, de « relations », et de mémoires relatant le voyage dans un mouvement rétrospectif ou dans le cas d'une écriture nomade, de rapports documentaires sur les découvertes et les « curiosités » rencontrées. Enfin, la rareté de ces écrits tient du rapport féminin biaisé à l'espace et au mouvement : les femmes ont eu du mal à sortir du foyer, à voyager en tant que tel et à produire des récits analogues à leurs déplacements. En outre, l'itinérance féminine ne revêt pas exactement la même forme et les mêmes motivations que celle de leurs homologues masculins, bien que l'on trouve quelques invariants : alors qu'elles se déplacent pour des impératifs diplomatiques, des alliances, dans le cadre de visite de cours ou de la famille, les hommes voyagent en quête de découvertes, pour des raisons commerciales, scientifiques, guerrières et découvrent le monde.

En revanche, l'heure n'est pas encore à la recherche de dépaysement, l'exotisme est un facteur secondaire qui s'infusera plus tard dans les récits à des fins de divertissement et d'enseignement. Mais est-ce à dire que la littérature viatique n'existait pas et que les textes qui découlaient de l'expérience du voyage ne se cantonnaient qu'à l'usage privé ou au mieux, pour faire acte de « mémoire » pour sa nation ? La difficulté de définition tient dans le caractère équivoque des productions à la fois historiographiques et littéraires qui continuent encore aujourd'hui de soulever des interrogations quant à la classification de tels écrits. Par ailleurs, puisque la nature du voyage est relativement similaire en fonction du sexe du voyageur, et qu'hommes comme femmes choisissent en ce temps, les mêmes formats d'écritures, quel serait l'intérêt d'étudier spécifiquement les productions féminines ? Est-ce à dire que les femmes écrivaient, voyaient et pensaient différemment de leurs époux, leurs pères, leurs frères ou leurs fils ? Comme il n'existe pas d'expériences similaires, il n'existe pas de textes similaires non plus en ce qui concerne la littérature viatique, qui revêt une diversité de formes récurrentes telles que les lettres, mémoires, chroniques, carnets, aussi variées que les personnalités qui en sont à l'origine.

Toutefois, si intérêt il y a, peut-être réside-t-il dans la manière dont les princesses-voyageuses mettent les genres intimes des mémoires et des correspondances au service de leur perception et de leurs idéologies. Des conceptions qui ont du mal à passer les frontières de leur cabinet et des salons littéraires si elles en sont. Ces productions sont, à l'heure actuelle, les seuls supports viatiques féminins dont nous disposons pour cette époque, malgré une mobilité quasi-universelle et connue de la gente féminine, notamment parmi les cercles bourgeois, marchands,

artistes et chez les flibustiers. Ainsi, le voyage devient une situation idéale puisqu'elle donne prétexte aux voyageuses à l'élaboration de critiques sur leur propre monde et, leur permet de se faire auteures et observatrices d'un Ailleurs et d'une altérité idéalisés ou altérés. C'est le dialogisme des consciences, le contact des voyageuses avec l'étranger et la perte de repères qui vont faire émerger un questionnement, une réaction de ces dernières sur leur propre société et leur propre identité et ainsi les pousser à la production littéraire. Une des problématiques concerne la réception du texte viatique qui s'avère avoir un fort caractère performatif. En effet, il est susceptible d'inscrire durablement des images et des idées reçues sur l'Autre et sur un pays étranger, ses mœurs et coutumes, façonnant ainsi les conceptions d'un lectorat à grande échelle et sur plusieurs siècles. Les profils et supports ne se bousculent pas pour ce tiroir de la littérature de voyage, il a été difficile d'établir un corpus authentique et complet, qui n'ait pas subi des réécritures où des censures. Le manque de connaissances et de rigueur dans la préservation et le classement des sources est aussi en cause et est malheureusement révélateur de siècles de misogynie et de désintérêt pour les productions féminines. Sans oublier ce phénomène d'autocensure, récurrent jusqu'à la libération de la parole des femmes au XX<sup>e</sup> siècle, du moins en France. Notre choix s'est ainsi porté sur trois ouvrages de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et prenant place en Europe du Nord, en Espagne, en France et en Italie. L'objectif ici n'est pas de brandir de fabuleuses histoires et de dévoiler de grandes aventurières, mais de montrer les réalités du voyage, vécues, pensées et retranscrites à une époque et par une partie de la population qui s'est longtemps mue dans le silence assourdissant d'une chambre, ce dernier volant en éclat une fois le nez et l'esprit au dehors.

En ce sens, trouverons-nous une réelle matière viatique dans des textes précepteurs, tels que les *Mémoires* de Charlotte-Amélie de la Trémoille, récit de vie classique mais aux penchants romanesques certains. Cette production est surtout un moyen pour elle, à travers son itinérance et son expérience du monde, de donner une leçon de spiritualité et d'humilité à son fils, à qui elle destine sa prose, tout en dévoilant une femme consciente des folies religieuses et dogmatiques catholiques. Parmi ces grandes figures du siècle classique, difficile de ne pas aborder les *Mémoires* (1680) et *Lettres de voyage* (1664-1680) de Sophie de Hanovre. C'est dans l'édition Fayard de Dirk Van der Cruysse, que l'on découvre la vie mouvementée et bien remplie de la princesse Palatine. Jamais publié en France au XVII<sup>e</sup> siècle, ce texte est pourtant écrit en français et y aborde avec une virtuosité linguistique les grands moments d'une existence et d'une époque exceptionnelles, voyageant de sa jolie cour de Heidelberg à la cour de France en passant par les grandes villes de la péninsule italienne. Elle nous livre ainsi les anecdotes d'une enfance brillante, d'un siècle dessiné par les conflits, les bouleversements sociaux, les années de la

Fronde et ses aventures de jeune mariée, de mère, enfin les critiques d'une femme profondément spinoziste. La plupart des femmes écrivent dans l'optique d'un devoir de mémoire, où dans le cadre d'échanges épistolaires, mais d'autres comme Marie Catherine le Jumel de Barneville, dite comtesse d'Aulnoy, s'amuse de ce dernier genre proprement féminin et s'inspirent de sa culture du conte et du voyage entrepris personnellement ou par un tiers, pour se lancer dans la composition de *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIème siècle, relation du voyage d'Espagne* (1679). Ce recueil de lettres adressées à sa cousine méritait qu'on le sorte de l'oubli dans lequel il était tombé. Entre anecdotes colorées, nouvelles espagnoles, romanesque baroque, fables et légendes, la voyageuse maîtrise le mélange des genres pour le plus grand plaisir des gens de son siècle. Véritable guide de voyage, elle aura fait voyager toute une génération et bien plus, depuis son cabinet.

Dès lors, il s'agira dans un premier temps de placer le cadre historique et littéraire afin d'avoir une vue d'ensemble sur le profil des princesses-voyageuses et sur leurs écrits : passeuses de savoir-vivre ou passeuses culturelles, « touristes » ou aventurières, voyageuses-scriptrices ou véritables auteures, elles sont les figures ambivalentes du dedans et du dehors. Leurs productions viatiques témoignent alors d'une plume toute personnelle, façonnée par une culture polyglotte et une connaissance du monde des cours, par une philosophie et des mœurs bien ancrées, qui une fois confrontées à l'altérité et à l'expérience de l'Ailleurs se gonflent de la « couleur locale », de fantaisie ou tout au contraire d'une rationalité sans précédent. Les voyageuses laissent ainsi entrevoir le caractère quasi-ethnologique de ces mémoires et de ces correspondances. Mais l'analyse purement stylistique ne saurait être effective dans cette étude de la littérature de voyage, sans une plongée dans le corps de ces textes. Du regard à l'idéologie il n'y a qu'un pas, ainsi l'intentionnalité littéraire de cette élite féminine se révélera dans un second temps, à travers les observations et les conceptions qu'elle donne de ses traversées, des lieux, de l'Autre mais aussi d'elle-même, produisant un jugement et une prise de parole, souvent en décalage avec la réalité et imprégnés d'une vision européenocentrée. Cette perception, c'est aussi celle de l'étranger portée sur les princesses-voyageuses et relatée par ces dernières, agissant tantôt comme un miroir déformant ou « repoussoir », tantôt comme une prise de conscience.

# CHAPITRE PREMIER : Écrire et s'écrire en voyage pour l'élite féminine du XVII<sup>e</sup> siècle

## I. Éducation et alphabétisation des femmes au XVII<sup>e</sup> siècle : entre auto-censure et bataille contre le silence

### 1.1 – Une évolution lente et difficile

L'éducation des femmes fut longtemps différente de celle des hommes car dépendante de finalités divergentes. Définies selon des critères naturels faisant d'elles avant tout des épouses et des mères passeuses de savoir-vivre plus que de savoir, les femmes restent longtemps dans l'ignorance. L'instruction féminine en France fut le lieu d'inégalités vivaces et de questionnements sociaux comme anthropologiques, tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle et des siècles à venir. Ce sujet tend d'ailleurs à refaire surface depuis quelques années et oblige la communauté de la recherche à remettre la main sur une partie de l'Histoire jusque-là méprisée ainsi que sur un passé trouble. D'abord objet d'une plaidoirie qui a eu du mal à se frayer un chemin jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'instruction des femmes a permis, dans une certaine mesure et sous haute surveillance, de les admettre progressivement dans le paysage social et intellectuel, de les intégrer au progrès national ainsi qu'au développement général des modes de vie et des connaissances de la population française.

Cependant on ne saurait faire acte gratuit d'un tel changement, le revers de la médaille veut que cette éducation soit soumise à un contrôle et une censure des moyens et des supports d'enseignement, selon des critères instaurés par l'Église et une partie de la population pensante masculine. Les nouvelles conceptions humanistes jouent également un rôle entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle grâce auxquelles « les aspirations éducatives progressent, de façon globale, une fois que la société a pourvu à ses nécessités les plus vitales<sup>2</sup> ». Contre l'avis collectif, il s'agit donc moins d'une volonté farouche d'écarter les femmes du savoir pour leur caractère « naturel »

---

<sup>2</sup> Martine Sonnet, « Une fille à éduquer », *Histoire des femmes en Occident : XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd Perrin, 2002, t.3, ch.4, p. 131.

de pécheresses, que de répondre d'abord à des impératifs fondamentaux, à savoir, une stabilité sociale, démographique, politique et pécuniaire. Il apparaît donc plus cohérent pour la société antérieure à l'époque classique, que les hommes aient accès à l'instruction et à une formation guerrière avant leurs consœurs qui ne peuvent s'inscrire et exister dans leur communauté qu'à travers une fonction maternelle et conjugale, dont la marge d'action se limite à l'espace domestique. Dans la noblesse du XVII<sup>e</sup> siècle, les mœurs divergent quelque peu en termes d'éducation, la tendance veut surtout que les femmes « entretiennent et sauvegardent les maisonnées chrétiennes<sup>3</sup> ». Ainsi pour les « filles, du peuple comme du grand monde, les savoirs et surtout les savoir-faire confinés à l'univers domestique, [sont] ceux que l'on acquiert à la maison auprès de sa mère<sup>4</sup> ». Les femmes sont donc figurantes de leur propre histoire et entretiennent ce *leitmotiv* avec leurs filles qui à leur tour le transmettent à leur descendance. Un cercle vicieux qui a toutefois des marges poreuses. Les quelques audacieuses qui ont voulu s'emparer du savoir ont dû ruser pour s'instruire, espionner derrière une porte et l'oreille tendue, les leçons des précepteurs de leurs frères. C'est un savoir qui se fait donc, avant (et même pendant) les années de progrès, dans le secret, à la dérobée et se veut révélateur du désir ardent de se hisser à la connaissance du monde comme les hommes. On se souvient d'ailleurs de Mme de Brassac, gouvernante autodidacte du jeune Louis XIV qui avait appris le latin et l'avait étudié avec ferveur par ses lectures des textes antiques romains. En règle générale, les filles ont une éducation adaptée aux principes de vertu réservés à leur sexe, se résumant bien souvent aux arts de la danse, de la peinture, de la musique et du catéchisme. Dans le meilleur des cas, elles peuvent disposer de précepteurs qui leur apprennent les langues étrangères. Mais ce dernier apprentissage se réalise la plupart du temps au contact des gens de cour auxquels sont confiées les jeunes filles. Sophie de Hanovre fait partie de ces femmes d'exception de l'élite classique et dans ses *Mémoires*, elle évoque le souvenir de ses maîtres à danser ainsi que celui d'une instruction pieuse stricte :

[...] je fus élevée dans une fort grande dévotion selon les bons préceptes de Calvin. On m'enseignait le catéchisme de Heidelberg en allemand, que je savais par cœur sans le comprendre [...] A dix heures le maître à danser était toujours le bienvenu, qui me donnait de l'exercice jusqu'à onze, qui était l'heure du dîner<sup>5</sup>.

La princesse palatine rend compte avec une étonnante précision du rythme de vie et de l'extrême sévérité de l'éducation réservés aux petites filles de la noblesse qu'elle-même devait tenir dans ses jeunes années. Son éducation sera plus tard confiée à sa grand-mère qui lui

---

<sup>3</sup> Idem.

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>5</sup> Sophie de Hanovre [1680] *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 34.

accordera plus de liberté et l'initiera au voyage. Les protestantes ont eu cette chance à la différence des catholiques, d'être affiliées à des pères pasteurs, hommes d'église, instruits et possédant donc une large bibliothèque. La comtesse d'Altenbourg aura eu la possibilité, une fois arrivée à Bois-le-Duc, d'apprendre avec trois maîtres différents. Bien entourée et alors que l'un lui enseigne les belles-lettres et l'algèbre, le second perfectionne ses mouvements en danse et le troisième lui apprend l'allemand, « la sphère, la morale, la musique et les autres petites choses » qu'elle avait déjà appris en France. Toutefois, l'instruction des filles reste superficielle par rapport à celle des garçons, car majoritairement dépourvue de cadre et presque toujours dans l'interdit, dans l'idée qu'elles-mêmes ne pourront pas faire part de leur savoir puisque le *logos* et les grands débats leur sont proscrits. En effet, même si une « relative démocratisation » se met en place, elle ne « porte pas les mêmes fruits pour les filles et les garçons. La différence des enjeux placés dans la formation des unes et des autres prive les premières de toute émancipation par le savoir<sup>6</sup>».

Paradoxalement, c'est l'Église qui va se pencher sur l'instruction des jeunes filles chrétiennes et les initier à la lecture ainsi qu'à l'écriture. L'objectif étant de mettre fin à un problème social de fond qui laissera dire à Vivès que « La plupart des vices des femmes de ce siècles et des siècles précédents proviennent de l'inculture<sup>7</sup>». De plus, l'idée que la jeune femme puisse être une pièce maîtresse de l'éducation et de « la reconquête religieuse et morale<sup>8</sup>», notamment par son rôle de mère, commence à prendre de l'ampleur dans la conscience des réformateurs catholiques. En ce sens, la Réforme est vectrice d'une idéologie dichotomique : d'une part, positive et quasi-égalitaire en termes de savoir lectoral, donc d'alphabétisation, puisque certains comme Érasme défendent l'éducation féminine dans une optique humaniste de la bonne entente au sein du couple conjugal. Idée partagée par Rabelais, que l'auteur illustre dans son *Gargantua* avec l'abbaye de Thélème, où hommes et femmes vivent libres et en harmonie. D'autre part, si l'idée d'une égalité d'apprentissage entre les sexes séduit, sa diffusion reste limitée en Europe. La Réforme est également porteuse du modèle patriarcal au sein du foyer qui asservit ainsi les épouses et les prive de l'accès à la lecture de la Bible en latin, suite à sa traduction en langue vulgaire. Ainsi, les droits octroyés aux dames du Grand Siècle restent fragiles et peuvent être révoqués à tout moment sous l'influence de bouleversements sociaux, politiques, religieux, culturels ou économiques.

---

<sup>6</sup> Martine Sonnet, « Une fille à éduquer », *Histoire des femmes en Occident*, tome III : XVIe-XVIIIe siècle, Paris, éd Perrin, 2002, t.3, ch 4, p. 132.

<sup>7</sup> *Idem.*, p. 113.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 134.

## 1.2- Silence et vertu

Le chemin qui séparait l'apprentissage de la production féminine fut long et semé d'embûches, car sur cette difficile quête du savoir, se joint également une absence de voix féminines et par analogie, une impossibilité pour ces femmes de s'exprimer sur la scène publique. Elles demeurent dans un mutisme profond, pis encore, elles semblent dans un premier temps, gardiennes d'une culture du silence qui les maintient à distance des sphères culturelles, sociales et politiques. En effet, il leur faudra attendre longtemps avant de se faire entendre, « sans pour autant prêcher dans le désert<sup>9</sup> ». Relatif à une véritable *stasis* grecque, le discours féminin est synonyme de désordre surtout au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles où l'ordre public devient une obsession. En cause, un lourd héritage chrétien qui condamne les femmes à demeurer créatures de l'ombre, filles d'Eve, qui a précipité le monde hors du jardin d'Éden et s'est condamnée à la honte éternelle. Le silence est donc considéré comme une vertu pour la femme chrétienne qui se tient prostrée dans le souvenir du péché originel et calque son comportement sur les Écritures et les *Évangiles*, tout particulièrement celui de l'apôtre Paul qui recommande aux femmes de « demeurer dans le silence et dans une soumission lorsqu'on les instruit. ». À cela se mêle un déterminisme chrétien qui les place au second plan, dans une forme de sous-classe de l'humanité : « Car Adam a été formé le premier, Eve ensuite. Et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, est tombée dans la transgression<sup>10</sup> ». Difficile alors pour elles de se représenter oralement et encore plus d'un point de vue littéraire compte tenu de cet absolutisme conjugal et de cette hiérarchie sexuelle. Cet impératif du silence synonyme d'honneur résigné va déjà donner lieu à un phénomène d'autocensure au lendemain de l'accession des femmes à l'écriture. Du fait de leur instruction tardive et d'une certaine pudeur, elles auront tendance à laisser peu de traces écrites et matérielles. Un phénomène que l'on pourrait presque qualifier de symptomatique :

Elles-mêmes détruisent, effacent leurs traces parce qu'elles estiment que ces vestiges n'ont pas d'intérêt. Elles ne sont, après tout que des femmes, dont la vie compte peu. Il y a même une pudeur féminine qui s'étend jusqu'à la mémoire. Une dévalorisation des femmes par elles-mêmes. Un silence consubstantiel à la notion d'honneur<sup>11</sup>.

Cependant, si le silence et la discrétion font acte de lois dans la société française du XVII<sup>e</sup> siècle, il est de bon ton pour les femmes lettrées et de la noblesse d'être savantes, de pouvoir discourir des choses sans se montrer. De hautes figures de cette élite féminine se mettent alors à écrire véritablement, à créer et s'approprier des genres comme le roman, le conte de fée ou le

<sup>9</sup> *Idem.*, p.132.

<sup>10</sup> Saint Paul, *Genèse*, Première Épitre à Timothée, 2, 12-14.

<sup>11</sup> Michelle Perrot, *Mon histoire des femmes*, Paris, éd. Le Seuil, 2006, p. 17.

genre épistolaire et à lancer de nouvelles tendances littéraires. Le genre épistolaire leur est d'ailleurs spécifiquement attribué car les correspondances ont longtemps été pour elles le seul moyen de s'exprimer et leur seul espace de création. Les salons littéraires deviennent alors les refuges des libertés et du savoir féminin, où elles peuvent discourir sans craindre de tomber dans le déshonneur et de perturber l'ordre de la Cité.

### 1.3- Un long débat

Outre la sévère influence de l'Église et de la culture chrétienne dans la préservation des « droits » féminins, le sujet de l'intelligence et de l'éducation des femmes se pose dans les milieux intellectuels et se retrouve entre les feuillets de tous les genres du XVII<sup>e</sup> siècle : les salons font presque office de tribunaux littéraires dans lesquels on débat, pourfend et pointe du doigt les problèmes de société. Les femmes trouvent de sérieux adversaires avec Molière qui aime se moquer de ces dames trop savantes et « bavardes » dans ses *Précieuses ridicules* en 1659 ou dans ses *Femmes savantes* en 1672. Mais si la gente féminine se trouve confrontée à une opposition parfois très virulente et influente comme a pu l'exercer Boileau, elle trouve aussi de nombreux défenseurs, parmi lesquels des salonnières et des alliés multiples, y compris masculins comme Poullain de la Barre qui tient un discours objectif en 1673, sur la cause des inégalités hommes- femmes dans la société de son époque. Ce dernier identifie les causes des disparités identitaires entre les deux sexes :

Si les femmes avaient étudié dans les universités, avec les hommes, ou dans celles qu'on aurait établies pour elles en particulier, elles pourraient entrer dans les degrés et prendre le titre de Docteur et de Maître en Théologie, et en Médecine, en l'un et l'autre Droit : et leur génie qui les dispose si avantageusement à apprendre, les disposerait aussi à enseigner avec succès<sup>12</sup>.

Les femmes sont donc cantonnées à un schéma intellectuel et comportemental qui prend comme tremplin les vestiges d'une idéologie chrétienne en décalage avec la modernisation des idées et du désir de savoir qui se met en place à ce moment-là, notamment avec les mouvements libertins. Du fait de ce déterminisme dont elles sont victimes, l'accès aux structures universitaires et scolaires leur est interdit, ce qui va encourager et entretenir les préjugés sur leur « intellect ». Ce dernier concept est encore anachronique pour le XVII<sup>e</sup> siècle puisqu'on ne conjugue alors la *pneuma*, le « génie », les « lumières » ou l' « esprit » qu'au masculin. Si ces notions sont déjà difficilement définissables et applicables aux esprits de tous les hommes, elles le sont encore plus pour leurs épouses ou leurs filles qui ont avant tout pour rôle de « civiliser les mœurs » :

---

<sup>12</sup> Poullain de la Barre, [1673], *De l'égalité des deux sexes*, Paris, éd. Fayard, 1984, p. 162-163.



L'émergence de femmes sachant « manier les symboles et les signes » qu'elles soient romancières, moralistes ou érudites, s'accompagne d'une injonction sociale : pour être libre de penser, il ne faut jamais faire étalage de son savoir<sup>13</sup>.

Les femmes mettent ainsi en place une école de la pensée sur l'initiative de Madeleine de Scudéry, une idéologie qui se veut tiraillée entre la volonté de s'instruire, de discourir librement et de faire messe basse de leur savoir: il faut être savante mais éviter de le montrer sous peine de passer pour pédante. Ainsi, l'invisibilité persistante de la gente féminine dans l'histoire comme dans la littérature et les sciences- humaines fait grincer des dents les théoriciens qui ont pu constater le déploiement tentaculaire et silencieux des femmes dans les domaines intellectuels, et ce, depuis le Moyen-Âge. Cette invisibilité, nous la devons au système de représentation des femmes dans le *logos* masculin, en tant que figure de l'Autre déjà envisagée comme étrangère et singulière :

La femme n'est qu'objet d'un discours qui la situe à l'intérieur de lui-même tout en maintenant son statut d'extériorité. C'est au sein de cette parole (et de cette écriture) unilatérale que s'immiscent des processus idéologiques le plus souvent sinon toujours inconscients d'eux-mêmes et dont la finalité justificatrice et défensive consiste à légitimer le sort fait à l'autre moitié<sup>14</sup>.

C'est bien parce que les femmes vivent « en marge du monde masculin<sup>15</sup> » qu'elles ne peuvent en comprendre l'ensemble, le « saisir dans sa figure universelle » et n'ayant pas de prise sur lui, ces dernières ne peuvent que rendre compte de leur seule réalité et de leur propre personne. Du fait de leur inaction, leur identité se bâtit sur des chimères, sur un monde de représentations dont elles ne font pas partie, étrangères à elles-mêmes. Il semblerait donc que le voyage et la production qui en émerge, fassent office de réhabilitation de soi, d'exutoire grâce auquel les femmes parviennent à sortir de l'univers artificiel et iconique qu'on leur a assigné, en s'inscrivant dans le monde réel seules ou presque, face l'Ailleurs et à la découverte de soi.

## II. « Femmes dans la Cité<sup>16</sup> » ou « femmes et la Cité » ?

Comme a pu le montrer Michelle Perrot dans la dernière partie de son ouvrage *Mon histoire des femmes*, il ne s'agit pas de prétendre à une omnipotence et omniprésence des femmes dans

---

<sup>13</sup> Danielle D. Haase-Dubosc, « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII<sup>e</sup> siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2001, p. 16.

<sup>14</sup> Eric A. Nicholson, « Le théâtre : images d'elles », *Histoire des femmes en Occident*, tome III : XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle, Paris, éd Perrin, 2002, t.3, ch.4, p. 371.

<sup>15</sup> Béatrice Slama, « De la « littérature-femme » à « l'écriture-femme » : différence et institution », *Littérature*, n°44, 1981. L'institution littéraire II. p. 51-71.

<sup>16</sup> Michelle Perrot, *Mon histoire des femmes*, France, PAO éd. du Seuil, 2006, p. 179.

les espaces publics, tout au contraire : toutes les femmes ne sont pas figures actives du dehors et c'est dans cette réalité que l'objet de ces recherches s'inscrit. Les « femmes dans la Cité » ou les « femmes et la Cité » sont deux titres antagonistes, l'un inclusif, l'autre exclusif qui nous permettent ici d'expliciter la place des femmes dans la société et face à celle-ci. Il s'agit aussi d'analyser la manière dont elles se meuvent sur les territoires géographiques comme sur ceux du savoir et de s'intéresser à leurs rapports à l'Autre, au voyage, au monde, tout en brossant un portrait de ces voyageuses dans l'action collective et dans la construction d'une littérature viatique féminine. Il existe effectivement une disparité entre les femmes quant à une certaine « liberté » de mouvements mais, avant de pouvoir aborder le sujet de l'itinérance comme une mobilité voulue et motivée par des instances multiples, selon le statut de la voyageuse et dans le cadre d'une société stabilisée, il faut rappeler que comme les hommes, elles ont été partie prenante des migrations, des exodes et de l'anthropomorphisme européen.

## 2.1- Isolées et gardiennes : les modèles féminins

L'histoire aura d'ailleurs attribué un rôle médiateur aux femmes dans la sédentarisation des peuples. En effet, si les hommes ont pu beaucoup explorer et se déplacer sans leurs homologues féminins, le départ des femmes est bien souvent synonyme d'installation définitive. Mais que ce soit au départ ou à l'arrivée, elles retournent rapidement à un système d'enfermement qui les tient responsables du foyer, de la famille et à plus large spectre lorsque les hommes s'absentent, de la communauté. Ainsi, si les femmes ne sont pas cloisonnées par les murs de leur maison, elles le sont par ceux des frontières de leur village, de leur église, de leur diligence et de leur corps qui aura longtemps condamné l'esprit à se taire. Cette multiplication des clôtures nous la devons à cette antique image de la femme gardienne. Pénélope fait en ce sens figure de modèle et d'autorité, elle attend son époux Ulysse et se préserve, enfermée dans sa demeure, gardienne des terres et du peuple d'Ithaque. C'est parce que la femme est descendante de cette « héroïne » de l'enracinement, liée à la terre, à la famille et au foyer qu'elle est créature de l'immobilité. Alors que les hommes tout au contraire sont mobiles et « ne font que circuler, les femmes, elles, vagabondent<sup>17</sup>».

Ces derniers ont donc des déplacements circulaires, conformes au *nostos* grec, ils partent puis reviennent, toujours dans un but précis alors que les femmes semblent errer sans but. L'Histoire a montré qu'il en était tout autre pour les princesses et même pour les personnages féminins de l'Antiquité. Cependant, leur présence au dehors n'est jamais justifiable puisqu'elles ne sont pas

---

<sup>17</sup> Thomas Fuller, *The Church History of Britain from the Birth of Jesus Christ, until the Year 1648*, Londres, éd. J. Williams, 1655, t6, p. 498.

des personnages héroïques et ne peuvent officiellement participer aux guerres, aux conquêtes et aux arrangements politiques ou commerciaux. L'immobilité et l'enfermement sont donc comme le silence, des vertus qui annihilent toute volonté de fuite. Tout au long de l'ère chrétienne, les hommes de lettres et d'église se penchent sur cette problématique pour finalement s'accorder sur l'obscénité de la présence des femmes dans la rue, sauf pour trois événements particuliers : « pour son baptême, pour son mariage, et pour son enterrement<sup>18</sup> ». Il semblerait donc que deux modèles féminins paradoxalement opposés mais complémentaires, œuvrent à l'élaboration du portrait idéal de la femme. Face à Pénélope, personnage antique, se dresse l'Eve chrétienne, la chassée, l'exilée qui a précipité l'humanité dans l'errance. Alors que « L'aventurier est le héros des temps modernes, l'aventurière est une étrange créature<sup>19</sup> ». Ainsi les formes d'enfermement sont innombrables pour tenir les femmes dans leur rôle domestique : maison, château, couvent ou encore harem s'accompagnent volontiers d'artifices vestimentaires. Tout est bon pour cacher les femmes, on les voile, on les dissimule sous des masques, sous des dizaines de jupons, sous prétexte de codes et de modes vestimentaires qu'elles finissent par entretenir d'elles-mêmes, parfois avec une extrême sévérité. Dans la *Relation du voyage d'Espagne*, la comtesse d'Aulnoy réalise la condition des femmes espagnoles, obligées de porter un emplâtre sur le visage tant elles sont fardées, de se vêtir avec des « manchons qui ont plus d'une grande demi-aune de long ». Même lors de leurs déplacements, il est rare que le pied des femmes touche le sol, les diligences sont dotées de rideaux que l'on ouvre rarement et lorsque certaines s'aventurent dans les rues, elles se parent d'un éventail qu'elles font danser devant leur visage, leur permettant de dissimuler leur bouche à la manière des espagnoles qui « s'évente sans cesse, hiver comme été<sup>20</sup> ». Ces usages stricts entretiennent l'idée selon laquelle la femme publique est une créature de la nuit, impudique, associée au trottoir et à la rue, une dévergondée, « une amazone chrétienne<sup>21</sup> » au mieux une marginale, enfin « les aspirantes au voyage, surtout si leur départ est volontaire, sont apparentées, dans les ouvrages qui les évoquent, à des aberrations monstrueuses<sup>22</sup> ».

## 2.2- Des passeuses de savoir et figures du pouvoir

Pourtant, elles sont constamment en mouvement, contrairement à ce que l'Histoire a pu

---

<sup>18</sup> Idem.

<sup>19</sup> Michelle Perrot, «Le travail des femmes», *Mon histoire des femmes*, Paris, éd. Le Seuil, 2006, p. 164.

<sup>20</sup> Marie- Catherine Le Jumel de Barneville, dite comtesse d'Aulnoy, [1691], *Relation du voyage d'Espagne*, Paris, éd. nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874 , p. 50.

<sup>21</sup> Jean Baptiste Thiers, [1681], *Traité de la clôture des religieuses*, Paris, Dezallier, p. 243.

<sup>22</sup> Nicole Pellegrin, « La Clôture en voyage (fin XVI<sup>e</sup>-début XVIII<sup>e</sup> siècle) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 28 | 2008, 28 | 2008, p. 78.

montrer. L'activité domestique pour les laïques occupe effectivement une grande partie de la vie des femmes mais ne résume par leur existence, bien au contraire. On continue de négliger l'implication des femmes dans les grandes migrations, les exodes et, dans les alliances ou accords diplomatiques, celle de ces grandes dames de la noblesse qui, loin d'avoir vagabondé, ont méthodiquement dessiné le paysage culturel, politique et social de leur pays, voire de l'Europe pour ne parler que de cette partie du monde : « Il suffit de s'intéresser aux mémoires [et aux lettres] écrits par des femmes pour se rendre compte à quel point le voyage faisait partie de la vie de nombreuses dames de la haute noblesse<sup>23</sup>».

De fait, les mémoires et lettres de voyages qui témoignent de ces déplacements féminins au XVII<sup>e</sup> siècle appartiennent à une certaine catégorie de femmes qui ont le bagage intellectuel et culturel suffisant pour pouvoir entretenir une correspondance ou se permettre la composition de récit de soi, tout en ayant un appui financier et relationnel conséquent. En réalité, même s'il existe des voyages de plaisance cette itinérance est « intimement liée à la question de pouvoir<sup>24</sup>». Dorothea Nolde insiste d'ailleurs sur le fait que le voyage constitue le principal mode d'exercice du pouvoir et ce, depuis le Moyen- Age : « Cette pratique subsistait dans la haute noblesse – princière ou non – où le voyage était un outil pour défendre et augmenter son propre statut social et son pouvoir<sup>25</sup>». Malheureusement, cette mobilité des femmes au siècle classique n'est que peu évoquée au profit des récits de grandes exploratrices qui apparaîtront dans le paysage littéraire et historique jusqu'à deux siècles plus tard. Cette méconnaissance des textes viatiques féminins antérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle sont surtout significatifs d'une difficulté de les définir en tant que tels.

En effet, peu de déplacements ont donné lieu à des récits de voyage à proprement parlé, l'étude du voyage au féminin « suppose donc qu'on s'intéresse à d'autres sources, notamment à des mémoires et à des correspondances<sup>26</sup>». Finalement, ce sont les voyages de noces qui auront donné, dans un premier temps de la vie de ces femmes, le plus matière à écrire. Par ailleurs, il existe une forme un peu particulière de périple que l'on nomme le Gand Tour. Ce dernier type de voyage qui prend la forme d'un rite initiatique est entrepris par les jeunes nobles à travers l'Europe, si bien qu'il devient rapidement « le voyage de la noblesse par excellence<sup>27</sup>». Alors que les femmes ne peuvent en faire partie officiellement, officieusement la chose mérite d'être relativisée. De leur côté, une fois installées dans le monde conformément à leur rang, mariées à un homme qui encourage ces voyages ou veuves, certaines femmes de la noblesse parcourent

---

<sup>23</sup> Dorothea Nolde, « Princesses voyageuses au XVII<sup>e</sup> siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2008, p. 60.

<sup>24</sup> *Idem.*

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>27</sup> *Ibid.*

plusieurs pays européens pour se faire voir et voir le monde.

Cependant, la forme de cette mobilité est légèrement différente : d'abord elle constitue, du moins dans leurs jeunes années, un événement singulier et « bien délimité par le schéma tripartite du départ, de la pérégrination et du retour », ensuite, leurs déplacements sont « souvent entrecoupés, répétitifs, avec des étapes plus ou moins longues qui, parfois, peuvent devenir à leur tour des points de retour<sup>28</sup>». En outre, les femmes voyagent la grande majorité du temps pour des raisons familiales et leurs réseaux leur permettent une facilité de déplacement. Mais le milieu de la recherche a longtemps négligé ces voyages, les reléguant au domaine des « affaires privées » et sans conséquence réelle sur la politique ou les relations internationales.

Toutefois, ces princesses ont activement participé aux affaires publiques puisque, redoutables entremetteuses, elles étaient chargées, dans l'ombre, des alliances entre les familles de la noblesse et revêtaient donc intrinsèquement un rôle politique et social. Par analogie, « La fonction politique du voyage englobait aussi un rôle de médiateur ou, en l'occurrence, de médiatrice culturel(le)<sup>29</sup>». Ces femmes avaient donc conscience d'être des passeuses de savoir et des figures diplomatiques. Il s'avère que la plupart d'entre elles, comme Sophie de Hanovre, transmettait cette culture du voyage à leurs enfants. On sait que sa fille, Sophie Charlotte a reçu une très grande influence de sa mère et de ses déplacements dans lesquels elle l'accompagnait. Grâce à cela, elle introduisit l'académie savante à la française dite « société du mercredi » et promeut le théâtre ainsi que l'opéra français et italien. Elle aura également eu un rôle politique dans l'accession de son mari, Frédéric-Guillaume, au trône de Prusse au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En outre, qu'il s'agisse de Sophie de Hanovre, de la Trémoille ou de la comtesse d'Aulnoy, la question culturelle est omniprésente : le contact avec les autres cours et les autres microcosmes de la noblesse permettait de se documenter sur le mode de vie des autres, leurs mœurs et coutumes, de manière à puiser à l'intérieur suffisamment d'informations pour appréhender son propre monde tout en produisant une réflexion critique et introspective: « La culture de représentation relevait de stratégies de légitimation du pouvoir et les voyages donnaient lieu à de nombreux transferts culturels destinés à augmenter le prestige et le rang d'une cour<sup>30</sup>». Ces transferts se manifestent par la circulation d'objets, de textes et d'un point de vue immatériel, donnent également lieu à des mécénats et des amitiés prompts à enrichir et influencer la vie de sa propre cour sur le long terme.

---

<sup>28</sup> *Idem.*, p. 62.

<sup>29</sup> *Idem.*, p. 62.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 63.

### 2.3-Le cas des religieuses : passeuses spirituelles et « héroïnes acceptables »

Les princesses-voyageuses ne sont pas les seules à participer à cette dynamique culturelle, sociale et politique. À ce sujet, le rôle qu'ont pu tenir les religieuses ne doit pas manquer d'être mentionné. Avec le très fort besoin d'évangélisation qui a fait suite à la montée du protestantisme et à la Réforme, l'Église catholique comprend que les religieuses, en tant que femmes, ont un rôle à jouer dans la transmission spirituelle et culturelle chrétienne. Nombreuses sont celles qui vont quitter la France, mais aussi l'Italie et l'Espagne pour la Nouvelle-France et les autres colonies. La religieuse apparaît comme la figure de l'enfermement par excellence et paradoxalement, il semble qu'il y ait beaucoup plus d'« aventurières », dans l'acception moderne du terme parmi elles, que parmi nos princesses. L'Église a activement participé à l'élaboration de ces « héroïnes acceptables<sup>31</sup>» dans sa quête d'évangélisation mais s'est souvent gardée de mettre en valeur les récits et « périples inédits » de ces femmes. Ainsi, le nom d'Anne-Thérèse de Prechonet, mérite d'être cité. Cette aristocrate auvergnate fit profession à Annecy et se vit devenir supérieure des monastères de Rouen en 1635, puis de Montferrand en 1644. Elle fut surnommée la « Dame crottée » ou encore « la Comtesse coureuse » pour avoir fait à de nombreuses reprises le voyage à pied de Riom à Clermont, le tout très mal chaussée. Son périple est « valorisé plus que les autres car il met en scène toutes les vertus de la bonne religieuse et son âpre désir de s'humilier<sup>32</sup>». Ce comportement n'avait rien d'habituel au XVII<sup>e</sup> siècle, tout au contraire il allait à l'encontre des règles imposées et pourtant la communauté religieuse le cautionnait jusqu'à prendre ces femmes pour modèles de piété :

Lorsque les religieuses, par obéissance à leurs supérieurs, vont d'un monastère à l'autre, la coutume de l'Ordre est qu'elles vont toujours dans les carrosses, litières, coches, carrioles, et ne doivent jamais aller à cheval, comme font quelques autres religieuses ; qu'elles soient toujours accompagnées de quelques honnêtes femmes ou filles, et d'un ecclésiastique à cheval, lequel ne se doit point mettre dans les carrosses avec les religieuses<sup>33</sup>.

Par sécurité mais surtout pour les garder sur le chemin conventuel, leur présence sur les routes doit toujours être encadrée par des hommes ordonnés et à l'abri des regards, entre les cloisons d'une diligence. Malgré ces contraintes et loin d'être indifférentes au monde, les religieuses offrent une nouvelle vision géographique mais également une vision de la subjectivité chrétienne féminine en voyage. Catherine de Bar (1614- 1698) fait en ce sens, office d'épique figure religieuse : mère supérieure aux Annonciades de Bruyère, elle fit l'expérience

---

<sup>31</sup> Nicole Pellegrin, « La Clôture en voyage (fin XVI<sup>e</sup>-début XVIII<sup>e</sup> siècle) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés [En ligne]*, 2008, p. 79.

<sup>32</sup> *Idem.*, p.85.

<sup>33</sup> Père Gibieuf, « Lettre à tous les monastères de l'ordre de Notre Dame du Mont- Carmel, selon la réforme de sainte Thérèse en France », coll 1879, I, p. 117-118.

d'un pays ravagé par la peste, par les viols, les pillages et destructions de villes et dû se travestir en homme pour pouvoir échapper à la plupart de ces bassesses. Presque toujours dans l'errance avec ses compagnes, comme le dira Certeau « pour chercher de quoi subsister ». Dans la même veine, Jacqueline de Chaugny (1611-1680) « connue pour ses travaux historiques sur le début de la Visitation<sup>34</sup>» fut l'une de ces femmes voyageant tantôt à pied, à cheval ou en bateau dans des conditions d'exil et dont les lettres « invitent la lecture, l'écriture et le rêve » de celle qui fut plus qu'une voyageuse, une « faiseuse de voyage<sup>35</sup>».

### III. Des espaces d'écriture

#### 3.1- De la chambre aux salons littéraires

Avec l'apparition des salons littéraires, la plume féminine va sortir de son « confort » d'écriture pour mieux explorer ses possibilités de création et de réflexion. Si la première tendance des salonnières a été de reconsidérer le monde, de s'approprier la société et les mœurs à partir d'une reconceptualisation des sentiments humains, les érudites vont progressivement se détourner du charme de l'*Astrée* d'Honorée d'Urfé, qui avait nourri l'esprit des jeunes filles, pour aller vers des réflexions nettement plus sérieuses. Elles s'attachent dès lors à un idéal égalitaire et complémentaire dont les conceptions envisageraient la femme comme un « intermédiaire entre le monde des idées et le monde du corps<sup>36</sup>» : maîtresses pour les hommes et indispensables à la forme ultime de l'amour, elles envisagent une perfection des rapports homme-femme qui surpasserait les élans charnels et le besoin de domination pour une relation proche de la vision néo-platonique d'Urfé. La femme devient alors objet de conquête, non plus de consommation et de plaisir mais surtout initiatrice d'un mouvement nouveau de civilité, la galanterie, qui sera définie par Claude Dulong comme :

[...] ce je ne sais quoi de gracieux et de charmeur qu'on ne peut acquérir qu'auprès des femmes et pour elles, mais qui s'étendra bientôt à l'ensemble du comportement d'une élite et la distinguera en toute rencontre, puisqu'homme d'Église tel que Fénelon, dont les mœurs étaient insouçonnables, pourra être crédité d'avoir « l'air galant »<sup>37</sup>.

<sup>34</sup> Nicole Pellegrin, *op.cit.*, p. 93.

<sup>35</sup> *Idem.*, p. 94.

<sup>36</sup> Claude Dulong, « De la conversation à la création », *Histoire des femmes en Occident*, tome III : XVIe-XVIIIe siècle, Paris, éd Perrin, 2002, t.3, ch. 4, p. 465.

<sup>37</sup> *Idem.*, p. 467.

Cet « épisode précieux » comme l'appelle Gilles Bertrand, permet aux femmes du siècle classique de construire et d'installer leur propre espace de réflexion et de s'y inscrire grâce à des *conceptions* et une *pratique* singulière des belles-lettres. Ces dernières seront d'ailleurs rapidement balayées par les critiques du XIX<sup>e</sup> siècle. De plus, ces nouveaux espaces de connaissances permettent à ces groupes de pensée de « régenter les mœurs, le goût et d'oser dire aux hommes qu'il n'y avait pas de civilisation digne de ce nom qui ne les mît à leur place<sup>38</sup>». Le phénomène a été de l'initiative des Parisiennes, de femmes qui doivent leur indépendance au veuvage, à l'absence ou dans de rare cas à l'esprit libertaire de leur mari. Nous avons tout intérêt à évoquer le rôle des précieuses pour leur contribution dans la prise de parole des femmes et la mise en lumière d'une réalité sociale et culturelle. Comme nos voyageuses elles s'interrogent sur « la question des espaces réels, imaginaires ou fantasmagoriques<sup>39</sup>» et s'autorisent ainsi un espace de création, certes clos, mais dont la diffusion géographique et intellectuelle nationale leur accorde une auctorialité qui leur faisait tant défaut. L'exploration des genres littéraires, de leurs thématiques et l'expérience de l'acte d'écriture, du monde et des idées se répand avec vivacité chez les femmes de lettres, y compris chez celles qui n'intègrent pas les salons. L'écriture féminine, quelle qu'elle soit joue d'une manière ou d'une autre sur l' « interaction des valeurs et des formes » de manière à créer « une spécificité féminine » dont l'objectif oscille entre un idéal de civilisation et de mœurs, ainsi qu'une identité culturelle, littéraire et sociale qui se démarquerait des productions masculines.

### 3.2- Des salons à la diligence

Si tout le monde voyage, quel que soit l'âge et quel que soit le sexe, il semblerait que l'extraction et l'étude des productions féminines permettent de mettre un peu d'ordre dans cette vaste typographie viatique. Écrire en mouvement lorsqu'on est une femme n'est pas un acte évident : d'abord il ne s'agit pas encore à cette époque de donner dans l'expédition ou l'exploration pour ces dames, les femmes suivent un itinéraire bien défini et sécurisé, organisé à l'avance, ce qui ne leur permet pas de partir librement à la découverte de l'inconnu et les prive de certaines rencontres ou découvertes ; ensuite, elles ne se placent pas comme les hommes dans une démarche volontaire de production viatique. Cela se fait bien souvent malgré elles à travers des correspondances qu'elles entretiennent avec leurs proches ou un chaperon. Les lettres sont d'ailleurs d'utiles sources de renseignement puisqu'elles donnent des repères géographiques qui

---

<sup>38</sup> *Idem.*, p. 465.

<sup>39</sup> Christian Jouhaud, « Compte rendu », th. de Myriam Maître, *Les précieuses : Naissances des femmes de lettres en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Annales. Histoire, Sciences Sociales, p. 1153.



permettent de suivre le plan du voyage : d'abord personnelles, puisque leur auteure donne des informations sur son état d'esprit, son ressenti ; et enfin culturelles, à travers les observations, les remarques et les « curiosités » rencontrées. Cependant, ce ne sont pas des voyages de connaissances non plus, les femmes croisent les mêmes lieux, les mêmes personnes et se placent, à de rares exceptions, dans une logique de dépaysement. Les princesses-voyageuses s'inscrivent dans une éthique du voyage érudit, cultivée par l'expérience du monde et de l'écriture dont elles sont souvent déjà familières.

Par ailleurs, il n'est pas question de faire acte d'héroïsme : ce sont des déplacements relativement confortables à l'usage des élites et peu propices à l'expression de faits extraordinaires, même s'il existe des exceptions. Ces productions ne se font toutefois pas toujours dans l'instant du voyage et œuvrent activement à remettre de l'ordre dans ce désordre d'informations. Les femmes participent à une recomposition des géographies européennes et remodelent l'identité des territoires à leur manière tout en ayant une politique de renforcement de l'ordre social et diplomatique. À cause du manque de spontanéité de leur voyage, elles ont toutefois du mal à créer des liens avec les locaux qui ne sont pas de leur rang, contrairement aux hommes qui rencontrent plus de libertés. Même si les princesses se déplacent avec tout un « ensemble d'écritures<sup>40</sup>» : billets, passeports, lettres de crédits, « il n'est pas rare que leur présence soit refusée dans certaines villes », qu'elles se fassent soutirer de l'argent ou soient victimes d'escroqueries en tout genre. De plus, certaines règles diplomatiques les privent même de contact avec leurs semblables, la princesse de Hanovre explique dans ses *Mémoires* qu'elle ne peut plus s'adresser aux Vénitiennes, interdites de sa visite à cause d'« une défense du Sénat<sup>41</sup>».

### 3.3- Écrire sur place

Outre la diligence dans laquelle elles passent le plus clair de leur temps, les femmes écrivent dans des auberges, les couvents ou les demeures de proches qui les accueillent. On sait finalement peu de choses sur les conditions d'écriture des princesses. L'acte d'écriture reste quelque chose d'intime que l'on pratique plutôt assise à un bureau et à la lueur d'une bougie, que sur les genoux en pleine nature. La fréquence de production varie en fonction de son auteure, certaines prennent le temps de raconter le déroulé de leurs activités et ce, presque chaque jour comme le fait la comtesse d'Aulnoy, et d'autres ne font récit que de ce qui les a marquées, comme ce fut le cas pour Sophie de Hanovre dans sa correspondance avec son frère aîné. Il est

---

<sup>40</sup> Gilles Bertrand, « La place du voyage dans les sociétés européennes (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2014, p. 13.

<sup>41</sup> Sophie de Hanovre, [1680] *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 91.

rare qu'elles parlent directement de l'acte d'écriture lui-même, la princesse palatine évoque toutefois dans ses *Mémoires* les difficultés qu'elle rencontre dans les sélections auxquelles elle est obligée de procéder pour rendre compte fidèlement de son voyage, ce qui est assez inédit sorti des salons littéraires : « Il faudrait écrire tout un volume pour dépeindre toutes les particularités de ce grand voyage. Je me souviens seulement du plus considérable, et que je ne m'ennuyais point en carrosse [...]»<sup>41</sup> ».

Les choix auxquels Sophie de Hanovre procède sont d'autant plus déterminants qu'il s'est écoulé quinze ans entre le voyage en Italie et le moment de l'énonciation. Sophie écrit beaucoup pendant les traversées lorsque la route ou la mer ne sont pas trop capricieuses. Le style des auteures en dit également long sur la valeur de leur périple et sur le plaisir qu'elles prennent à se raconter, à exister à travers leurs propres écrits, à rendre compte de toute une époque et des croisements de cultures. En soi, on pourrait parler d'écriture « mobile » ou « nomade » pour ce qui est des correspondances qui, à défaut de ne pas être lues à cette époque par d'autres individus que la famille et proches des « écrivantes », et de ne pas traverser les frontières, se trouvent modelées par des rencontres, par les différents paysages urbains, les curiosités des caractères humains et la grandeur des choses.

## **IV. Littérature féminine ou l' «écriture-femme» : étude stylistique du récit viatique féminin**

### **4.1- Des auteures ?**

L'étude du genre est d'autant plus intéressante pour la littérature qu'elle s'articule par vocation à ce que Roland Barthes appellerait sans doute encore ses « mythologies ». Il y a ce qui, en elle, relève de l'invention de sa sacralité, et passe par les constructions de la légitimité du fait d'écrire, donc la manifestation culturelle du rapport de sexes. De ce point de vue, la « naissance de l'écrivain » ne peut évidemment plus s'étudier complètement sans examiner ce qui la « genre » [...]»<sup>43</sup>.

« Littérature féminine » et « écrire ou écriture femme » sont encore au XXI<sup>e</sup> siècle des notions abstraites voire controversées et posent la question de la place du genre dans la production littéraire et dans les études transdisciplinaires.

---

<sup>41</sup>*Idem.*, p 94.

<sup>43</sup> *Idem.*

Cette « naissance de l'écrivain<sup>44</sup> », épithète pourtant courante au XVI<sup>e</sup> siècle avait, au même titre que beaucoup de métiers, connu une féminisation et se trouve pour ainsi dire étouffée dans l'œuf pour les femmes du XVII<sup>e</sup> siècle. Que dire alors de sa résurgence récente qui permet tout juste aujourd'hui aux femmes françaises d'endosser ce titre. Si le statut d'« écrivaine » et d'« autrice, auteure » a mis du temps à faire son chemin, la gente féminine n'a pas attendu l'autorisation de l'Académie française ni celle des hommes pour écrire, si bien que, même si l'époque classique les préserve d'une telle appellation, elles n'en restaient pas moins des « écrivantes ». Cependant, écrire a toujours été une activité subversive pour la femme puisqu'elle « sort ainsi de la condition qui lui est faite et entre comme par effraction dans un domaine qui lui est interdit. » L'univers littéraire féminin et ses principes d'écriture ont longtemps été figés dans des genres secondaires voire, des « non-genres » tels que le roman, la lettre ou le conte :

La « littérature féminine » est alors définie comme une littérature du manque et de l'excès. Manque d'imagination, de logique, d'objectivité, de pensée métaphysique; manque de composition, d'harmonie, de perfection formelle. Trop de facilité, trop de facticité, trop de mots, trop de phrases, de mièvrerie, de sentimentalité, de désir de plaire, trop de ton moralisateur, trop de narcissisme<sup>45</sup>.

Aux questions : « Y a-t-il une écriture féminine ? » et « Existe-t-il une littérature féminine ? » nous répondrons ainsi que toute la problématique repose sur le fait d'éviter à cette institutionnalisation de se retrouver piéger dans un processus d'exclusion visant à l'inférioriser alors même qu'elle aspirait à l'origine à une valorisation. Le style féminin a longtemps été considéré comme léger, sans profondeur, « floral », enjoué et incontrôlé et ce, sur le postulat misogyne que les femmes auraient du mal à respecter les règles, jusqu'à être jugées « incapables de renouvellement » par des modernes comme André Gide. Parce qu'elles s'affranchissent du discours masculin, du *logos* et s'affirment en tant que femmes de lettres, ces dernières deviennent des « miroirs de leur époque », des rapports humains, de leurs conditions de vie. L'écriture féminine est une écriture de la mutation : d'abord une écriture communicative puisque réservée au genre épistolaire et à l'organisation domestique, puis littéraire une fois qu'elles ont eu compris leurs capacités à jouer de la langue et de ses mots. Après tout, « [p]our accéder à la connaissance, des hommes ont volé le feu du ciel. Les femmes doivent se faire "voleuses de langue". Inventer un "autre" langage, une écriture neuve<sup>46</sup> ». Elles sont donc dans un premier

---

<sup>44</sup> Alain Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, *Revue française de sociologie*, Sociologie de l'art et de la littérature, sous la direction de Jean-Claude Chamboredon et Pierre-Michel Menger, 1986, p. 584-586.

<sup>45</sup> Béatrice Slama, « De la « littérature-femme » à « l'écriture-femme » : différence et institution », *Littérature*, n°44, 1981. L'institution littéraire II. p. 53.

<sup>46</sup> *Idem*.

temps, « mémoire de leur famille » et de leur maisonnée et lorsqu'elles voyagent, élargissent leurs horizons géographiques et littéraires, elles deviennent « mémoires européennes » de leur époque. Pourtant s'il y a bien un lieu où les femmes parlent librement de leur verve c'est bien dans les salons. En cela elles deviennent leur propre figure d'autorité et par la création de leur idéal galant, apparaissant alors comme des « figures du brouillage, du trouble<sup>47</sup> ». D'une part en perçant peu à peu la membrane de cette caste exclusive sacralisée et d'autre part en mettant à mal les rapports et la norme genrés.

## **4.2 Des styles féminins : récits savants et polyglottes, penchants pour le romanesque ou pour la fantaisie**

Pour s'imposer comme poètes, comme écrivains, il a fallu tout au long des siècles des femmes qui atteignent une telle qualité artistique, une telle puissance et une telle originalité d'expression, et, à chaque étape, une telle invention de formes, que les murailles des préjugés misogynes n'y puissent résister<sup>48</sup>.

Qu'en est-il de l'activité d'écriture en mouvement ? Il s'agit ici de se demander si le voyage fait émerger chez ces voyageuses un style particulier, une verve influencée par l'expérience de l'Ailleurs et de la mobilité. Pour chacune de nos princesses, on fera remarquer que la plume est proportionnelle au type de voyage : c'est bien leur subjectivité immergée dans un univers singulier ou au contraire familier qui va faire émerger un style parfois bien différent de leurs productions domestiques. Le voyage est souvent synonyme de révélations pour ceux qui l'entreprennent. Révélations sur l'Autre, sur l'Ailleurs mais surtout sur soi et l'ici. Pour la plupart de nos femmes voyageuses, il suscite l'enjouement et nourrit leur verve, se veut émancipateur d'une écriture et d'un style parfois inavoués et d'un talent insoupçonné. Toujours pudique et élégant sans pour autant être dénué d'humour, le récit viatique féminin s'affranchit de ce stéréotype de la fantaisie ou au contraire en fait son fer de lance pour dissimuler un profond sens critique.

## **4.3- Sophie de Hanovre : mémorialiste et épistolière, un style en apparence simple pour une écriture « haute en couleur », lucide et critique**

Parmi ces princesses, on reconnaîtra en Sophie de Hanovre une femme « de tête et de lettre

<sup>47</sup>Florence Lotterie, « Les Voies du « genre ». Rapports de sexe et rôles sexués (XVIe-XVIIIe s.) », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, éd.Littératures classiques,n° 90, 2016, p. 17.

<sup>48</sup> Michel Lequenne, « Introduction », *Grandes Dames des Lettres : de Sappho à Ann Radcliffe*, tome 1, Paris, éd Syllepse, coll Utopie critique, 2011, p. 2.

peu connue en France<sup>49</sup>». Elle dévoile toute l'étendue et la profondeur de sa prose dans ses *Mémoires* : entre simplicité et modestie, son expérience à la cour de France, sur les routes du Nord et d'Italie marquera des débuts tardifs dans le monde littéraire. Leibniz qui a retranscrit et corrigé quelques formulations de ses *Mémoires* tout en y restant fidèle, dira à ce sujet :

Le stile paroist simple, mais il a une force merveilleuse, et je le trouve fort du caractère que Longin appelle sublime, malgré cette négligence apparente. Lors même qu'il semble qu'on ne dit que des choses ordinaires, elles se trouvent révélées par un certain tour admirable qui donne occasion à faire des réflexions solides sur les choses humaines.

Cette princesse allemande, « ni de Bavière, ni de Bohême<sup>50</sup> » et issue de la branche protestante de Palatinat-Simmern des Wittelsbach, choisit ainsi la langue française pour l'écriture de ses *Mémoires* et de ses *Lettres*. À la fois mémorialiste et épistolière de génie, elle nuance ses productions d'un humour à la française, émaillé par des « expressions allemandes, anglaises néerlandaises et italiennes ». L'œuvre de Sophie de Hanovre s'ancre parfaitement dans cette étude du récit viatique dans la mesure où l'analyse du style révèle son caractère historique et social qui font presque de cette princesse une ethnologue de son époque. En réunissant ces *Mémoires* et cette « monumentale correspondance, chaleureuse et anecdotique, drôle et émouvante. » Van Der Cruysse donne à voir et à interpréter une « mine d'informations irremplaçable [...] conservée pour notre bonheur, mais toujours inédite pour les neuf dixième ». La différence de ton et de style entre ses *Mémoires* dans lesquels « on lit l'expression de sa fierté mortifiée entre les lignes<sup>51</sup> » et ses *Lettres de voyage*, sont significatives de sa crainte du Cabinet Noir. Les lettres écrites en France sont surveillées par ce dernier, elle se doit donc de minimiser les critiques voire, de faire l'éloge de la cour du Roi.

Compte tenu de cela, les *Mémoires* se veulent davantage objectives et honnêtes, conformes aux observations de Sophie et à ses sentiments. Au contraire les *Lettres*, bien qu'influencées par la peur des sanctions du Cabinet ne sont pas dépourvues de réalisme et d'authenticité puisqu'elles montrent le penchant de l'épistolière pour « la notion de "liberté française" qui est interrogée, critiquée et dénoncée par une princesse protestante, comme un leurre et un mythe cachant la mise en place de l'absolutisme, opposé à toute velléité de libre expression<sup>52</sup> ». Cette

---

<sup>49</sup> Dirk Van der Cruysse, « Introduction », *Mémoires et Lettres de voyage de Sophie de Hanovre*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 24.

<sup>50</sup> Sylvie Requemora-Gros, « Sophie de Hanovre, princesse incognito à la cour « arche de Noé », *Voyageurs étrangers à la cour de France (589-1789)*, revue Histoire, Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 229.

<sup>51</sup> Dirk Van der Cruysse, « Introduction », *Mémoires et Lettres de voyage de Sophie de Hanovre*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 11.

<sup>52</sup> Sylvie Requemora-Gros, « Sophie de Hanovre, princesse incognito à la cour « arche de Noé », *Voyageurs étrangers à la cour de France (589-1789)*, revue Histoire, Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 232.

rencontre entre Sophie et Louis XIV est d'ailleurs très importante et montre bien les variations de ses impressions. Sophie la retranscrit dans les *Mémoires* et dans ses *Lettres* mais la narration y est très dissemblante. Dans ses lettres, elle « transforme ce moment protocolaire » en « tour d'amabilité<sup>53</sup> » :

Ce qui me plaît en France, c'est que le souverain a tout, et qu'il y est assurément le plus à son aise de toutes les manières [...] Le roi est sans flatterie l'homme de son royaume le plus agréable et le plus honnête. Sa manière de parler est charmante. Il n'oublie rien d'honnête et d'obligeant, jusqu'à se vouloir souvenir de la bataille de Trèves pour faire valoir Ernst August, pour me plaire<sup>54</sup>.

Les témoignages de cette cour si particulière sont souvent pris entre « stratégie d'adaptation » et « prise de distance critique<sup>55</sup>», mais choisissent bien souvent la première pour seoir au regard du Roi. En revanche, la princesse protestante se veut très incisive sur le comportement des courtisans qui se réduisent en esclavage, guidés par « leur nécessité » et cela pour « avoir une garniture plus magnifique que son camarade ». Le chapitre sur la France se veut « impitoyablement lucide<sup>56</sup>», sans doute parce que Sophie est familière de la culture, de la langue et de la politique française mais aussi parce qu'elle se trouve pleinement impliquée dans les affaires diplomatiques du pays. Elle est en réalité une entremetteuse redoutable et n'a jamais caché son désir d'unir sa fille, Sophie Charlotte surnommée « Figuelotte » au Dauphin de France, écrivant que « Mme de Mecklembourg, pour faire agréer mon voyage à M. le Duc, voulut que ma fille en devait être, puisque le Dauphin n'était pas marié, et que sa beauté nous pourrait attirer cette alliance<sup>57</sup>».

En outre, les écrits de la princesse de Hanovre dévoilent finalement un style entre « le *neglencia diligens* à la Cicéron et la *sprezzatura* à la Castiglione<sup>58</sup>», relevant ainsi à la fois du « jeu galant et de la satire. ». Ses *Lettres*, bien qu'en adéquation avec certains propos relatés dans ses *Mémoires*, ne doivent pas être lues comme un compte rendu artificiel de ses relations de voyages mais comme une anthologie d' « impressions immédiates qui complètent la relation de voyage formant la quatrième partie des Mémoires [...]»<sup>59</sup>. Si son voyage en France occupe la moitié de son œuvre, l'autre moitié consacrée à son voyage en Italie, se veut tout aussi pertinente,

---

<sup>53</sup> *Idem.*

<sup>54</sup> Sophie de Hanovre, *Lettres du 16 Septembre 1679*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 261.

<sup>55</sup> Voir note n°50.

<sup>56</sup> Dirk Van der Cruysse, « Introduction », *Mémoires et Lettres de voyage de Sophie de Hanovre*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 10.

<sup>57</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 136.

<sup>58</sup> Sylvie Requemora-Gros, « Sophie de Hanovre, princesse incognito à la cour « arche de Noé », *Voyageurs étrangers à la cour de France (589-1789)*, revue Histoire, Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, 2014, p. 231.

<sup>59</sup> Dirk Van der Cruysse, « Introduction », *Mémoires et Lettres de voyage de Sophie de Hanovre*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 29.

si ce n'est plus détaillée sur les sentiments et l'incroyable expérience de cette princesse. Sophie de Hanovre est *ein bereiste Dame*<sup>60</sup> : « une femme qui a vu du pays », tels sont les mots qui résument ses aventures particulièrement colorées (ou plutôt devrait-on parler de « mésaventures ») en la péninsule italienne. Les femmes suivent en général leurs époux en voyage même si ces derniers disposent d'une plus grande liberté de déplacement et ne manquent pas de prendre congé de leur épouse pour s'adonner à des activités exclusivement masculines. Le Duc de Hanovre avait amené avec lui la jeune Sophie à Venise, peu de temps après leurs noces, où il entretenait une liaison avec la connétable Colonna, Marie Mancini qui avait déjà failli faire perdre la tête au jeune Louis XIV, puis avec la duchesse d'Olbreuse. La princesse se rendit rapidement compte des motivations de ce voyage qui dura un an (1664-1665) et qui se tint y compris à Rome et à Florence, ce qui lui infligea de nombreuses maladies de l'âme, outre l'ennui mortel de se trouver parmi des femmes qui n'ont de beau « que la richesse des habits dont elles étaient ornées<sup>61</sup>», les rendant tout juste « tolérables » aux yeux de cette grande dame allemande à l'esprit raffiné. Cette période de sa vie est marquée par la honte et la solitude, par le manque de ses enfants et dote d'une psychologie l'auteure de ces *Mémoires* et de ces *Lettres* qui devient rapidement personnage et ajoute une donnée tout à fait nouvelle pour une production du XVII<sup>e</sup> siècle. Finalement, il ne fait aucun doute que ces écrits permettent « d'apprécier deux registres complémentaires d'une écriture à la fois intelligente, élégante et naturelle, et ceci malgré la protestation de la princesse que « sa plume ne va pas si bien que sa langue<sup>62</sup>».

#### **4.4- La baronne d'Aulnoy : conte viatique ou véritable récit de voyage ? Humour, fantaisie et génie créatif**

Dans un style très différent mais qui concurrence selon nous largement le plaisir de lecture procuré par les *Mémoires* de la princesse de Hanovre et de ceux de la Trémoille, la *Relation du voyage d'Espagne* de la baronne d'Aulnoy offre un panoramique d'une extrême singularité, à la croisée des *Contes des fées* et du mémoire, porté par une correspondance invraisemblable avec une cousine potentiellement fictive. La forme de cette production reste encore aujourd'hui inexplicée, cependant nous nous plaisons à penser sa prose comme une expérience quasi-scientifique de l'exercice d'écriture, une ode au mélange des genres et des tons, étrangement similaire à la griffe de Paul Scarron dans son *Roman comique*. Il semblerait que ce ne soit pas tant le voyage qui compte pour cette femme de lettres mais véritablement l'amusement,

<sup>60</sup> Sophie de Hanovre, *Lettres du 12 Septembre* 1664, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 209.

<sup>61</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 88.

<sup>62</sup> Dirk Van der Cruysse, « Introduction », *Mémoires et Lettres de voyage de Sophie de Hanovre*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 29.

l'émotion et l'inspiration créative qu'il génère, ainsi que les mots qui s'agitent au bout d'une plume qui aura longtemps suscité une remise en question de l'authenticité de ce voyage en Espagne. Cette théorie a donné lieu à une véritable enquête et a fait couler tout de même un peu d'encre chez les modernes comme chez les contemporains. Paul Courteault, dans son article « Le voyage de Mme d'Aulnoy en Espagne » explique ce phénomène parti du scepticisme de R. Foulché-Delbosc :

La Relation a été composée, d'une part en empruntant des passages plus ou moins étendus à des ouvrages imprimés que nous possédons, d'autre part en utilisant des correspondances et probablement aussi des renseignements oraux<sup>63</sup>.

Certains adeptes comme E. Werner et E. Levi ont rejoint cette théorie, rapidement révoquée par Jeanne Mazon dans son article « Madame d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne ? » de 1927. Cette dernière accepte le fait que le voyage en Espagne ait eu lieu en 1679 et que les lettres de la comtesse aient été écrites beaucoup plus tard, entre 1690 et 1691. Toutefois, il ne fait aucun doute que Marie-Catherine y soit allée et ce, pour deux raisons : après le procès de son mari, la comtesse a le désir de rendre visite à sa mère établie à Madrid afin de lui confier l'éducation d'une de ses filles. D'autre part, les Archives départementales de la Gironde font état d'un acte notarié dans lequel la comtesse a fait constater les mauvais traitements qu'elle a subi de la part de son voiturier pour se rendre de Paris à Bordeaux, avant de gagner l'Espagne. Enfin, ses contemporains eux-mêmes croyaient à ce voyage. Par ailleurs, les *Contes de Fées* et les *Nouveaux Contes* sont jonchés de « réminiscences de ce voyage en Espagne<sup>64</sup>. Il semblerait que plus qu'une correspondance avec sa cousine, il s'agit d'une correspondance entre l'univers narratif et stylistique des contes qu'écrit d'Aulnoy, et son pseudo récit de voyage. Cette dernière maîtrise à merveille le système de retournement de situation et l'effet de surprise, ses histoires et ses anecdotes ne manquent d'ailleurs pas de fantaisie. Si bien que le lecteur a du mal à croire à ce qu'il lit et doute de la vraisemblance de cette expérience.

Le récit premier, qui est celui de cette traversée de la péninsule ibérique, est sans arrêt entrecoupé de légendes, d'historiettes et de remarques sur les croyances des locaux, à tel point que les éléments habituellement relatés dans ce type de narration, comme les conditions de traversée, le ressenti des personnages ou encore les paysages, sont vite traités et enfouis sous quantité de fables à l'espagnol qui n'ont aucun rapport les unes avec les autres. À chaque fable, sa morale, à chaque discours et dialogue sa critique cachée. La comtesse semble construire sa

---

<sup>63</sup> R. Foulché-Delbosc, « Introduction » de *Mme d'Aulnoy, Relation du voyage d'Espagne*, Paris, *Revue hispanique*, 1926, t. LXVII, p. 90-91.

<sup>64</sup> Paul Courteault, « Le voyage de Mme d'Aulnoy en Espagne », *Bulletin Hispanique*, 1936, tome 38, n°3 p. 383-384.



propre version du récit épistolaire viatique, en puisant dans son expérience anthologique fantaisiste, si ce n'est « fantastique » de la mobilité et des contes. La chose semblera certainement difficile à croire pour certains puisqu'on aura reconnu et salué ces procédés d'écriture chez ses contemporains masculins, mais le statut de la comtesse la dessert et lui refuse l'éventualité d'une telle entreprise. Les contes écrits de la main des femmes sont proprement à destination féminine et à celle des jeunes enfants, donc sans portée critique ni préoccupation sérieuse et la valeur morale qui en découle y est souvent occultée. On aurait pourtant tort de suivre cette idéologie en lisant la *Relation du voyage d'Espagne* qui tout au contraire, soulève de véritables problématiques sociales et littéraires dans la lignée de ses *Contes*: la comtesse joue de sa réputation et des préjugés sur son sexe pour finalement écrire plus librement, duper son monde, son lectorat et créer ce que Lewis Carroll appellera au XIX<sup>e</sup> siècle une « bizarrerie », tant dans la facture de son œuvre que dans le fond. Elle se targue à de nombreuses reprises de ne pas être suffisamment vive d'esprit ou assez intelligente pour appréhender le monde et les textes qu'on lui donne à voir mais, on s'aperçoit vite du piège tendu par cette auteure qui en se faisant plus bête qu'elle ne l'est, parvient à « filouter » ses contemporains : « Comme je ne suis pas capable de parler des choses qui traitent de matières plus relevées, je ne vous en dirai rien [...]»<sup>65</sup> ».

Il ne s'agit pas là de fausse modestie mais bien d'une stratégie qui vise à faire une sélection parmi son lectorat. À ceux qui voudront bien comprendre ses intentions, elle adresse un message quant à la condition des femmes en Espagne, aux mœurs extrêmement sévères et souvent injustes des Espagnols. Elle tord ainsi le cou à ses détracteurs et si sa *Relation* semble curieuse c'est certainement parce que le public du XVII<sup>e</sup> comme le public actuel a mal compris la véritable portée de cette correspondance (sans doute inventée) : loin de n'être que le fruit d'un esprit fantasque, il faut envisager que sous la légèreté de ce récit se cache l'expérience d'une femme qui s'essaie à faire du texte critique. Elle tente comme ses homologues masculins de faire la lumière sur certaines injustices, sur certaines possibilités tout en les enrobant d'humour et de chimères. En outre, elle pose la nature de ses intentions dès le début de sa première lettre et introduit avec ironie la nature ambivalente de ses lettres :

Puisque vous vous voulez informée de tout ce qui m'arrive et de tout ce que je remarque dans mon voyage, il faut se résoudre, ma chère cousine, de lire bien des choses inutiles, pour en trouver quelques-unes qui vous plaisent [...] Je voudrais bien aussi ne vous en point raconter d'autres : mais quand on rapporte fidèlement les choses telles qu'elles se sont passées, il est difficile de les trouver toujours comme on les souhaite<sup>66</sup>.

---

<sup>65</sup>Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 1.

<sup>66</sup>Idem.

La correspondance revêt donc deux objectifs : le premier vise à dévaloriser ce récit de voyage avec sa *captatio benevolentiae*, à la manière d'une stratégie de psychologie inversée, en se conformant à l'idée que ce font les académiciens des écrits féminins et donc quelque part, d'écarter ceux qui ne peuvent lire entre les lignes de ses lettres. La comtesse choisit donc son lectorat, certainement féminin. Le second est de révéler à demi-mot et sur l'élan de sa *captatio*, la véritable nature de ses écrits, à savoir qu'ils ne sont pas authentiques parce que le souvenir du voyage subit des altérations et ne peut être relaté fidèlement sur le papier. Elle demande ainsi à son lecteur de lui excuser ses fantaisies et ses « erreurs », et de faire lui-même une sélection dans ce qui lui semble pertinent. Des erreurs il y en a, la comtesse se trompe ou fait mine de se tromper sur des événements politiques et historiques, sur certaines filiations ce qui aura eu pour effet de la décrédibiliser même auprès de l'éditeur contemporain qui ne manquera pas de la piquer avec une certaine véhémence : « Ne lui demandez pas son opinion sur la politique de Philippe II, ni sur les causes de la décadence de l'Espagne. Elle n'en sait rien et ne s'en soucie guère<sup>67</sup> ». Curieuse réflexion lorsqu'on sait qu'elle a probablement espionné la cour d'Espagne pour le compte du Roi de France. Certainement parce que tout l'intérêt est ailleurs et même si certains lecteurs avisés s'y sont penchés, le manque de commentaires sur les remarques faites par la duchesse des « physionomies » et du « tableau fort curieux de la Cour et de la ville de Madrid » montre que les lettres n'ont pas reçu le succès mérité et restent figées dans cette impression générale d'étrangeté.

#### **4.5- La Trémoille : Aventures romanesques à la cour « paisible » du Danemark**

Alors que Sophie de Hanovre dénote une maîtrise de soi inébranlable et évite les grandes démonstrations pour rester dans un récit de la mesure, la Trémoille laisse allégrement courir sa plume lorsqu'elle entreprend la lecture de la religion et de la foi jusqu'à laisser transparaître ses émotions les plus intimes. Ces *Mémoires* sont tout à fait inédits et possèdent « un caractère germanique prononcé<sup>68</sup> », sans prétention et sans démonstration de style. Le voyage est finalement au second plan dans ce texte, il fait office de fond sur lequel se construit un récit romanesque, si ce n'est dramatique, compte tenu des événements malheureux qui ont fait la vie de cette princesse : d'abord envoyée à Thouard lorsqu'elle n'avait que quatre ans, elle gagne ensuite la Haye puis le Danemark où elle se trouve au centre d'une rivalité amoureuse. À la mort

<sup>67</sup> M.B Carey, « Avis au lecteur », *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, 1691.

<sup>68</sup> Edouard de Barthelemy, Préface, *Mémoires de Charlotte Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altenbourg (1652-1719)*, Genève, éd. Elibron Classics, 2007.

de son époux, elle se bat pour la garde de son fils, épisode de son existence qui sera chargé d'anecdotes personnelles sur ses relations passées, apportant un ton romanesque à l'ensemble. Bien que le texte soit plus léger et sans grande profondeur de réflexion, la critique sociale reste assez peu prononcée, et le récit assez naïf. C'est une véritable entrée dans son intimité ce qui est tout à fait nouveau pour l'époque. Elle maîtrise à merveille la mise en scène de soi, ne cache pas sa sensibilité ni la force d'esprit dont elle fait preuve face à sa mère tyrannique et face à l'éducation de ses enfants. L'originalité de l'œuvre réside sans doute dans son caractère psychologique, la duchesse montre une conscience de la folie, notamment celle de son père et des dangers de la foi catholique, des abus de la religion. Elle fait état de l'histoire de ses amants qui ont failli la conduire à sa perte, la relation avec ses parents et ses actions pour ses enfants, révélant ainsi une délicatesse d'esprit qui n'aura aucun mal à susciter le *pathos* du lecteur. Toutefois, le ton reste monotone, le texte mémoriel étudié sous son angle viatique reste assez classique, au point que l'éditeur a jugé plus judicieux de résumer toute la seconde partie de ces *Mémoires*, amputant le texte original de moitié.

## V. Une écriture de soi, de l'Autre et de l'Ailleurs

### 5.1- Le récit de soi : le « je » auctorial féminin au XVIIe siècle

Les femmes rencontrent donc plus de gêne dans l'écriture de soi que les hommes. S'appréhender soi-même, comprendre son identité alors que l'on est une femme semble être une entreprise impossible, voire hors de propos, à une époque où la notion de subjectivité n'est pas encore dans les mœurs et à laquelle l'image et l'identité féminine sont construites selon un idéal, un imaginaire masculin et ce, « à la barbe » de ces dernières. Écrire sur soi, c'est se créer soi-même, c'est créer son histoire, comme le dit Simone de Beauvoir, « En écrivant une œuvre nourrie de mon histoire, je me créerais moi-même à neuf et justifierais mon existence<sup>69</sup> » et cela, même si les canons typographiques des mémoires exigeaient officiellement une totale transparence et une authenticité des faits.

Officieusement, la part d'invention et de « fantasmagorie » est inévitable, car elle permet à ces princesses du XVII<sup>e</sup> siècle, d'être à la fois narratrices et personnages de leur propre histoire, de se réapproprier leur existence. Ainsi, « Il s'agit non seulement de maîtriser sa vie en la racontant mais de devenir ainsi « l'absolu fondement de [soi]-même », « [sa] propre cause et [sa]

---

<sup>69</sup>Michel Bertaud, « Temps et récit dans les Mémoires d'une jeune fille rangée », *Op. cit., revue des littératures et des arts* [En ligne], « Agrégation 2019 », n° 19, automne 2018.

propre fin<sup>70</sup>». De plus, par le récit mémoriel, autobiographique ou auto-fictif, « le personnage et la narratrice projettent de se (re)donner à elles-mêmes leur propre existence, de se construire une vie qui ne tient plus son origine qu'à cet acte qui la constitue<sup>71</sup>.». Il semblerait que ce soit l'engendrement de soi-même, la maîtrise et le choix de la mise en scène du « moi » qui motive la composition du texte viatique, correspondant ainsi à ce fantasme décrit par Paul-Claude Racamier comme celui « d'être à soi-même son propre et unique engendreur<sup>72</sup>». L'écriture de soi, que l'on retrouve aussi bien dans les mémoires, les autobiographies, les auto-fictions et les lettres ou encore dans les journaux intimes et les récits de voyage, semble toujours mettre en scène selon Jean-François Chiantaretto :

[...] une tension entre deux positions psychiques: attester d'une identité (voilà qui je suis), témoigner d'une altération (voilà qui je suis empêché d'être). L'enjeu semble la *délimitation* de soi, au sens d'un espace intérieur, d'un lieu singulier d'interlocution interne. Entre la sculpture et la marche, la fouille et la déambulation, le récit et son impossibilité<sup>73</sup>.

Pour qui écrit-on ? Pour qui et pourquoi les princesses voyageuses écrivent-elles ? On sait que Sophie de Hanovre écrivait pour elle, car elle se refuse à faire partie de celles « qui ont rendu leur vie célèbre par leur conduite extraordinaire<sup>74</sup>», rejetant par là même l'entrée dans le paysage littéraire, bien qu'elle ne nie pas que ses écrits puissent être lus un jour. Cependant, elle compose dans un but quasi-thérapeutique, car pour elle, il ne fait aucun doute que l'acte d'écriture devient un remède à l'ennui fatal et à la mélancolie des femmes. Ainsi écrit-elle dans l'épilogue :

[...] il n'y a point meilleure occupation pour moi que celle de me souvenir du temps passé [...] Je ne prétends qu'à me divertir pendant l'absence de M. le Duc mon mari, pour éviter la mélancolie et pour conserver mon humeur dans une bonne assiette, car je suis persuadée que cela conserve la santé et la vie qui m'est bien chère.

Autrement dit, s'écrire, se remémorer c'est éviter de sombrer dans la folie. Une folie qui émerge de la solitude et de l'enfermement de ces femmes, délaissées ou veuves et qui n'ont plus l'âge ou la santé pour voir du beau monde et passer outre les frontières de leur foyer. D'autres, comme la comtesse d'Aulnoy, s'aventurent encore plus loin dans cette forme d'échappatoire. Cette dernière a pour ainsi dire, toujours vécu dans ses contes de fée. En effet, l'illusion qu'elle crée du voyage en Espagne et d'elle-même dans son périple est peut-être implicitement le symptôme d'une subjectivité en mal de liberté intellectuelle et physique. Nous reviendrons là-

<sup>70</sup> Idem.

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> Paul-Claude Racamier, *Antœdipe et ses destins*, Apsygée, 1989.

<sup>73</sup> Jean-François Chiantaretto, *Écriture de soi, écriture des limites*, Paris, acte de colloque 2013, Centre national culturel international de Cerisy, Hermann, 2014.

<sup>74</sup> Sophie de Hanovre [1680] « Épilogue » des *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990.

dessus. En revanche, il existe une autre forme de nécessité d'écriture qui surpasse le simple besoin d'évasion. La duchesse d'Altenbourg, elle, ne semble pas écrire pour elle, ni-même pour compléter les archives nationales, sa préoccupation première reste l'éducation de son fils et l'héritage idéologiques qu'elle peut lui léguer. Ainsi pouvons-nous lire sur la page de garde de ses *Mémoires* : « Vie de la Princesse de la Trémoille, comtesse d'Altenbourg, écrite de sa propre main en forme d'instruction à son digne fils ». Il semblerait donc, que plus que des récits « informatifs », « didactiques » ou « créatifs », les textes viatiques de ces femmes de lettres fassent partie de l'édification volontaire comme inconsciente, du monument littéraire féminin, d'une mémoire viatique féminine motivés par un désir ardent d'exister et presque symptomatique de la répression intellectuelle subie par ces femmes. Le récit de voyage apparaît ici comme le champ des possibles du « moi » mais aussi de l'Autre et du rapport de ces femmes avec la création littéraire.

## **5.2- « Voyageuses-scriptrices » ou « voyageuses-auteures » ? : pour des récits pré-ethnographiques et pré-ethnologiques**

Le voyage est l'expérience de l'altérité par excellence, grâce auquel le regard pré-construit de soi et de l'autre s'élargit pour donner sur une connaissance objective ou du moins renouvelée de son monde et de l'époque qui le porte. Cette expérience de l'Autre, de la diversité agit comme un miroir déformant de sa propre culture, des perceptions de celle-ci et de celle de l'étranger. Ces lettres et mémoires de voyage féminins se placent à la croisée de la littérature, d'une herméneutique et s'éloignent ainsi des « belles lettres », et de l'anthropologie en donnant à voir un récit documentaire pragmatique, à l'image des études ethnologiques et ethnographiques. De plus, ils invoquent la notion de pratique sociale et de pratique culturelle qui seront d'ailleurs plus tard repris par Madame de Staël dans son traité *De la littérature considérée dans ses rapports avec l'institution sociale* (1800).

L'étude des textes littéraires viatiques a montré que ces derniers étaient liés d'une manière ou d'une autre au terrain et permettaient à la littérature d'acquérir, de s'approprier un espace concret et rendre compte de manière sensible et subjective de l'expérience de cet espace. La question du terrain est celle de l'altérité mais aussi celle du Moi face à l'altérité. Jean Basin appuie cette théorie en rappelant qu'il convient d'appeler « terrain toute situation où je fais concrètement l'expérience de l'étrangeté ». Ainsi, le récit viatique semble être le lieu idéal de l'analyse des rapports entre littérature et anthropologie, mais également de la lecture de l'Autre, de l'Ailleurs, de soi-même et des rapports qu'entretient l'auteur(e) avec ses propres écrits qui, de bien des manières, révèlent un véritable travail d'enquête et d'observations face cette découverte de

l'étrangeté. Lire ces mémoires, ces lettres et ces relations de voyage dans le champ de l'anthropologie n'admet pas pour autant que nos princesses aient pu se faire anthropologues ou ethnologues puisque de toute évidence, la place accordée aux productions féminines et aux profils divergents de ceux qui leur étaient accordés à cette époque ne s'y prêtaient pas. Mais est-ce à dire que leurs textes viatiques doivent être écartés d'une telle étude ? Nous pensons au contraire, comme le souligne François Laplantine, qu'il faut envisager le texte viatique comme une source anthropologique dès lors que l'expérience du terrain produit un questionnement sur l'homme :

La confrontation de l'anthropologie avec la littérature s'impose. L'anthropologue, qui affecte une expérience née de la rencontre avec l'autre, agissant comme métamorphose de soi, est souvent conduit à chercher des formes narratives susceptibles d'exprimer et de transmettre le plus exactement possible cette expérience. Une part importante de la littérature entretient, comme l'ethnologie, une relation au demeurant fort complexe avec le voyage<sup>75</sup>.

La rencontre avec l'altérité est donc propice au renouvellement des pratiques et de l'idéologie, tout en produisant un récit sur ces rapports avec l'autre. La littérature, à la différence de l'anthropologie, inclut la dimension sensible en plus de se nourrir de sources documentaires. Par ailleurs, il convient de s'interroger sur les apports de ce type de textes, ô combien épineux puisque le genre viatique s'avère polymorphe ou, pour reprendre l'expression de Michel Mervaud et de Jean- Claude Roberti, « multiforme<sup>76</sup>» :

[...] qu'il conduise à la découverte de l'ailleurs et de l'autre, le voyage, quête spirituelle ou aventure, est toujours plus ou moins initiatique. Confrontation avec les êtres et les choses, éveil de l'imaginaire, il est aussi la condition même de l'homme [...] quoiqu'il en soit il semblerait que toute relation de voyage soit peu ou prou, et inévitablement littéraire.

Les voyageurs du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'ils soient homme ou femme se font le devoir de rendre compte de leur vécu pour participer à la construction de la mémoire historique nationale. Le caractère initiatique du voyage au XVII<sup>e</sup> siècle est déjà bien ancré dans les mœurs européennes avec le Grand Tour mais, il s'agit moins d'une initiation spirituelle que sociale et diplomatique parce que vectrice de rencontres dont l'objectif premier est de renforcer les alliances et de se faire voir. On pourrait, en ce sens, presque parler de « tour médiatique » de cette jeunesse dorée. Pour ces dames, l'initiation se traduit principalement par le passage du foyer familial au foyer conjugal et, une fois aguerries, c'est le passage dans le monde qui les initie à devenir des médiatrices culturelles et diplomatiques :

---

<sup>75</sup> François Laplantine, *Clefs pour l'anthropologie*, Paris Seghers, Cf. 2e partie, chap. VII : « Anthropologie et littérature », 1987.

<sup>76</sup> Michel Mervaud et Jean-Claude Roberti, « Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Cultures et Sociétés de l'Est*, n° 15, 1991, Institut d'Études slaves, CNRS, Université de Paris-Sorbonne (« La Russie vue par les voyageurs français du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles » par Michel Mervaud).

La plupart ont fixé leurs souvenirs et leurs observations dans des livres qui permettent d'apprécier le contingent apporté par elles à la somme de renseignements inédits sur des pays et des sociétés inconnus ou mal connus. Il est incontestable qu'elles ont contribué à porter un peu partout la vieille civilisation européenne et en même temps à éclairer l'Europe sur les contrées, les races, les sociétés embryonnaires ou développées qui existaient au loin<sup>77</sup>.

Ainsi, il est presque impossible en ce qui concerne les récits de nos princesses de ne pas évoquer leur valeur anthropologique. Les accointances qu'elles entretiennent avec l'ailleurs et l'étranger viennent à produire des textes que l'on peut distinguer sous deux aspects :

[...] les récits témoignages, récits brut ou récits descriptifs, à des fins informatives, seraient l'œuvre de « voyageurs-écrivains » ou « voyageurs-scripteurs » [...] « fouilleur de détails » et collecteurs de « petits faits » qui ne sont pas sans rappeler le statut du texte ethnographique (avec la description, la collecte des faits) ; tandis que les récits reconstruits, les récits rhétoriques ou récits démonstratifs, à des fins didactiques, seraient le plus souvent l'œuvre d'« écrivains-voyageurs » certains même, « faux voyageurs » ou « témoins imaginaires » s'inspirant des relations de voyage en vogue qui s'apparentent au texte ethnologique (avec la mise en relation des faits et leur interprétation)<sup>78</sup>.

Il y aurait alors un texte viatique authentique, véridique résultat d'une accumulation d'observations et un conte, une fable viatique inspirée et réécriture de « vrais » écrits de voyage. Cette bipartition aura eu raison de certains récits, remettant ainsi en question un système de valeur narratif et d'informations comme cela a été le cas pour la *Relation* de la comtesse d'Aulnoy.

### **5.3- L'Ailleurs idéalisé de la comtesse d'Aulnoy : le conte viatique**

Difficile d'établir le profil de cette œuvre aussi bien énigmatique que divertissante, car le lecteur le sait, « elle lui fait des contes », mais à partir de sa propre expérience du voyage en Espagne. Il ne fait aucun doute que la comtesse fasse partie de ces « voyageurs-écrivains » qui puisent dans le lexique viatique collectif et personnel pour écrire ses « aventures ». Il aura donc bien fallu qu'à un moment donné, elle devienne « voyageur-scripteur ». L'écriture post-viatique, implique un travail d'observation, une reconstitution des événements à partir de sources, de notes, de lettres personnelles qui souvent n'ont rien à voir, du moins dans le style, avec le récit viatique final. Nous ne disposons pas des sources qui ont servi à la genèse de ses *Relations du voyage d'Espagne*, c'est d'ailleurs ce qui a fait naître le scepticisme de nos chercheurs quant à la

<sup>77</sup>Marie Dronsart, *Les grandes voyageuses* (Nouvelle édition), Paris, Bibliothèque des écoles et des familles, 1909, p. 4.

<sup>78</sup>Aline Gohard-Radenkovic. « L'altérité » dans les récits de voyage, dans *L'Homme et la société*, N. 134, Littérature et sciences sociales, 1999, p. 83-84.

réalité de ce voyage. Mais l'écart temporel qui sépare son itinérance et l'acte d'écriture, ainsi que la très grande variété d'histoires entrelacées, l'accumulation de détails et les discours rapportés supposent deux choses : soit l'œuvre est l'aboutissement d'une composition apocryphe issue de son expérience des contes, mais les sources précédemment évoquées ont montré que le voyage avait bien eu lieu ; soit, la comtesse a effectivement eu une correspondance avec sa cousine et écrit sur place mais les sources ont été détruites ou perdues.

Les deux suppositions ne sont pas incompatibles, nous dirons même qu'elles vont de pair. C'est ce qui fait toute la richesse de ce texte viatique qui prend alors les traits d'une œuvre mitoyenne, à l'image de son fond, entre fiction et réalité, appartenant autant au genre épistolaire qu'à celui des contes, du roman, de la fable. C'est peut-être ce que la comtesse a voulu transmettre : la possibilité de créer son propre univers et sa vision idéalisée du voyage. Cette dernière hypothèse relance le débat quant à l'usage de telles créations comme données utiles à l'anthropologie. Quoiqu'il en soit le « récit vécu, récit imaginé, récit reconstruit, le récit de voyage est le condensé d'une époque et de ses valeurs, jugements, préjugés, croyances religieuses, convictions politiques, courants philosophiques, bref un rapport au monde et à l'autre, aux autres traversant les sociétés<sup>79</sup> ». Pour la comtesse d'Aulnoy, plus que le bonheur d'écriture, il s'agit peut-être d'une évasion, d'un *exil intérieur* de soi révélateur de l'étouffement général des femmes de son temps, sujet qui occupe les trois quarts de son œuvre. Même idéalisé et inventé, le récit de voyage reste la trace d'une subjectivité qui un temps s'est mue en son propre sein, s'est cherchée et a cherché une réponse à sa propre étrangeté au-delà de celle de l'Autre.

#### **5.4- Sophie de Hanovre ou « la princesse-touriste »**

Pour ce qui est des *Mémoires* et des *Lettres de voyage* de Sophie de Hanovre, nous nous devons de les traiter dans un premier temps séparément afin de mieux les réunir par la suite et ainsi convoquer leurs particularités narratives. Au premier abord, les *Mémoires* pourraient davantage s'inscrire dans une forme d'ethnologie, puisque écrits en 1680, bien après le voyage en France et en Italie de leur auteure. Cependant nous mettons une réserve quant à la définition que donne Gohard-Radenkovic en ce qui concerne nos œuvres. Bien que Sophie rédige ses *Mémoires* à la fin de sa vie, par rémission du souvenir, ce qui tendrait inévitablement à traiter le texte comme une reconstruction ethnologique, ils n'en sont pourtant pas moins ethnographiques, si ce n'est plus que les *Lettres*. Dans ses *Mémoires*, nous l'avons déjà évoqué, la princesse s'autorise des corrections, des libertés sur ce qu'elle a pu rapporter à son frère dans sa

---

<sup>79</sup>*Idem.*, p. 85.



correspondance. Sans détour, elle y donne son avis sur les personnes qu'elle rencontre, parfois de manière très crue et critique, sur les mœurs, les pratiques et les cours. Avec une incroyable lucidité, elle appréhende son monde et en donne la teneur comme dans un véritable « reportage », « vivant », « direct » et « moderne » que ce soit sur la vie de Louis XIV « au lendemain de la paix de Nimègue<sup>80</sup> » ou sur la culture italienne et ses gens qu'elle porte peu dans son cœur. Plus encore elle parvient à « esquisser en deux coups de crayon inimitables un portrait plus vrai que nature<sup>81</sup> ».

En cela, la valeur informative et authentique qui semble définir les textes ethnographiques se veut plus pénétrante dans les *Mémoires*, puisque son auteure s'épargne la censure, qui plus est, inutile puisqu'elle écrit pour elle-même et de son âge avancé, offre une lecture rétrospective plus sage et réfléchie de son expérience viatique.

Par ailleurs, si ses *Lettres* ont été composées *in situ* et pour ainsi dire, *in medias res*, elles sont au contraire beaucoup plus artificielles car soumises à l'observation du Cabinet noir, auquel elle fait explicitement référence dans sa *lettre* du 4 Septembre 1679. La princesse palatine y écrit : *Man darf nicht viel sagen* : « on ne peut pas dire grand-chose ». Elle y prend un ton beaucoup plus cérémonieux et expose une forme d'état des lieux de « façade » à son frère, simule certaines impressions et se garde de dévoiler son avis véritable : « Je croyais qu'on ne pouvait rien voir de plus beau en France, mais je fus bien trompée comme je vis Versailles qui passe tout ce qu'on peut imaginer de beau et de magnifique » dira-t-elle dans sa lettre du 16 Septembre 1679. Elle se montre plus sévère envers Versailles dans ses *Lettres* que dans ses *Mémoires* dans lequel elle parle de ces lieux en ces termes :

Monsieur me prit toujours la main et me fit marcher avec lui devant tout le monde pour me faire admirer la beauté de Versailles, où la dépense a fait plus de merveilles que la nature. Je préférais Saint-Cloud si j'avais à choisir<sup>82</sup>.

Finalement, cet ailleurs idéalisé nous le retrouvons dans les *Lettres* et non dans les *Mémoires*. Mais il s'agit d'une idéalisation collective, médiatique et étatique que Sophie ne partage pas toujours, si ce n'est pas du tout. La correspondance comme les *Mémoires* font toutefois état de la polyglossie de cette princesse allemande qui, non seulement sort de son confort d'écriture en choisissant la langue française pour la rédaction de ces écrits, mais pique également son récit de lexique allemand, italien et anglais. Ce parti pris a pour effet de renforcer l'impression d'enjouement et de mise en situation tout en teintant ses feuillets de la « couleur locale » rendue possible par l'érudition de cette femme de lettres. L'innocence présumée des écrits Sophie de

<sup>80</sup> Dirk Van Der Cruysse, *Mémoires et Lettres de voyage de Sophie de Hanovre*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 23.

<sup>81</sup> *Idem.*, p. 24.

<sup>82</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 136.

Hanovre font d'elle, à première vue, une « voyageuse-scriptrice », au point qu'on aura aucun mal à la qualifier de « princesse-touriste<sup>83</sup> ». Mais le ton inquisiteur et critique qu'elle prend dans certaines descriptions de ses *Mémoires* vient chamarrer ses écrits et fait douter le lecteur de cette simplicité et de sa présumée volonté de les garder pour elle. Ses contemporains comme nos lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle auraient eu tout intérêt à lire son ouvrage s'ils avaient eu envie de connaître le contexte politique, littéraire, et social, particulièrement nuancé et bien retranscrit de l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle.

De plus, la *Schreibfreudigkeit*, « le plaisir d'écriture » de la princesse, montre bien que plus qu'un simple rapport documentaire à l'intérêt national, c'est bien de la main d'une « voyageuse-auteure » révélée peut-être trop tard, qu'une telle œuvre, aussi perspicace que légère a pu voir le jour.

### 5.5- Le « guide spirituel » de Marie-Charlotte de la Trémoille

Les *Mémoires* de la duchesse d'Altenbourg sont proches de ceux de Sophie de Hanovre. À la fois ethnographiques par l'apport d'un certain nombre de données et de constatations aussi bien historiques que politiques et ethnologiques puisqu'il s'agit encore une fois d'une reconstitution post-viatique. On se gardera de détailler d'avantage cette œuvre dont nous avons déjà beaucoup parlé, ce qui nous pousserait à effectuer des redites. Cependant, il faut reconnaître à l'ouvrage sa portée didactique : si le texte est loin d'apparaître comme un « guide de voyage » à l'image de la *Relation* de la comtesse d'Aulnoy ou un « guide des caractères » humains comme les *Mémoires* et les *Lettres de voyage* de Sophie de Hanovre, il n'en est pas moins « un guide spirituel » pour instruire son fils « sur ses devoirs et l'affermir plus solidement dans les convictions de la confession au sein de laquelle il était né<sup>84</sup> » et ainsi, solidifier ses connaissances sur son époque et sur les conflits religieux qui ont secoué leur famille ainsi que toute la société européenne.

---

<sup>83</sup> *Idem.*, p. 23.

<sup>84</sup> Edouard de Barthelemy, Préface, *Mémoires de Charlotte Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altenbourg* (1652-1719), Genève, éd. Elibron Classics, 2007.

# CHAPITRE SECOND : Vision et représentation dans le voyage : du regard à l'idéologie

## Conception de l'altérité : les limites du langage et de la vue

Écrire le voyage apparaît avant tout comme un processus narratif qui permettrait à son auteur de s'inscrire dans un lieu et un temps donnés, tout en témoignant des choses telles qu'il ou elle les a vues, telles qu'elles lui sont apparues et telles qu'elles se sont retrouvées dans le sillage de son système de représentation. Ainsi, le « voyageur-auteur » donne accès à sa perception du monde extérieur, à sa conception personnelle de celui-ci, à une sémiotique qui vient à lui et qu'il s'approprie ou refuse grâce à cette part d'invention, de rêverie et de fantasme inhérente au récit de voyage. Au XVII<sup>e</sup> siècle, nous en avons déjà fait l'argumentaire, l'objectif du voyage masculin ou féminin est d'acquérir un savoir sur l'autre et sur soi afin d'affirmer ses affinités avec le monde. Même si l'itinéraire est déjà familier, répétitif, il demeure une source inépuisable de connaissances. Le *Dictionnaire de l'Académie française* dans sa première édition de 1694 définit ainsi la vision du voyageur en ces mots :

Voir, se dit aussi, De la connoissance qu'on acquiert des choses du monde, dans les voyages, ou dans la fréquentation & le commerce du monde. C'est un homme qui a beaucoup veu. il a veu beaucoup de pays. il a veu les pays estrangers. il a veu toutes les Cours des Princes de la chrestienté. qui n'a point veu la Cour de France n'a rien veu. c'est un jeune homme qui n'a pas encore veu le monde. il est tout neuf, il n'a encore rien veu. il est allé voir l'Italie. il faut voir le grand monde pour se façonner.

Dans le contexte de la littérature de voyage, l'action de *voir* implique nécessairement qu'un objet soit soumis au jugement de celui qui porte le regard sur lui par observation et description de ce dernier, tout cela en essayant d'en donner un aperçu plus ou moins réaliste et objectif, bien que souvent construit sur la subjectivité du voyageur. Mais l'entreprise est loin d'être évidente et c'est bien cet aspect qui donne le ton au texte viatique et qui pose problème dans le classement et l'analyse de ce dernier :

[...] le projet référentiel inhérent à la littérature de voyage se heurte d'entrée de jeu à trois obstacles majeurs : en premier lieu l'hétérogénéité du langage et du monde, qui se révèle tout particulièrement dans la mission impossible que s'assigne le voyageur en s'efforçant de représenter des réalités visuelles au moyen d'outils discursifs forcément inadaptés à cette tâche ;

en second lieu l'hétérogénéité de la langue et du monde, dans la mesure où le voyageur doit de surcroît exprimer une réalité exotique avec un lexique endotique, dire les choses de là-bas avec les mots d'ici, qui n'ont pas été forgés pour cela; enfin l'hétérogénéité du texte et du monde, puisqu'il incombe au voyageur de faire entrer le désordre proliférant du réel dans les structures clairement délimitées d'une construction textuelle<sup>85</sup>.

Il existe donc un décalage entre le regard et le langage créé par l'impossibilité de dire l'Ailleurs avec ce que le voyageur connaît et influencé par les exigences d'exotisme.

La corrélation entre le *dire* et le *voir* semble donc établir un profil textuel et un profil auctorial sans pour autant parvenir à positionner clairement les productions dans le champ de la littérature viatique. Il existe autant de genres viatiques, qu'il existe de textes et de subjectivités. En revanche, il ne fait aucun doute que ces écrits soient les fruits d'une perception qui, à défaut d'altérer et d'influencer les considérations à venir sur un pays ou une civilisation, donne à voir et à comprendre les conceptions d'un individu, inscrites dans une époque et une culture faisant concrètement l'expérience de l'altérité. Cette réciprocité entre la vision et la parole démontre ainsi les limites de l'observation et du jugement, de la mise en mot de cette vision. De plus, l'*homo viator*, aussi *homo scriptor* est à la fois producteur d'une conception de l'Autre et de l'Ailleurs, et devient lui-même produit de sa conception et de ses considérations de l'Ailleurs et de l'Autre, eux aussi influencés par des préjugés. Cette correspondance est caractéristique du phénomène de construction de cultures qui se sont érigées les unes par rapport aux autres et sur des conceptions réciproques. Le meilleur exemple de ce phénomène reste, sans aucun doute, celui de l'*orientalisme*<sup>86</sup> : une perception de l'Orient par l'Occident qui ignorait tout de cette partie du monde et qui a fini par construire une image caricaturale de ces peuples orientaux, tout en écrivant sa propre identité par opposition à celle de l'autre.

En réalité, le voyage et les écrits qui en émanent ont un caractère politique très prononcé, c'est d'autant plus vrai au XVII<sup>e</sup> siècle que malgré cette primauté de la connaissance, il s'agit tout de même d'une volonté de donner sa culture comme plus valable que celle de l'Autre et d'en faire l'éloge selon une idéologie impérialiste. Le contraire est aussi de mise, il existe des récits qui vont valoriser l'altérité dans une dynamique critique de ce qui est connu de l'auteur et qui fait autorité ou norme d'usage chez lui. Dans le cadre des relations et des mémoires de l'élite féminine du siècle classique, on constate les deux types de raisonnement, preuve que leurs productions et celles de leurs homonymes masculins fonctionnent selon le même schéma diégétique. Cependant, du fait de la divergence de mobilité entre hommes et femmes, mais aussi de règles de conduite et de sécurité, de sphères d'intérêt et de rencontres, les femmes ne voient pas et ne semblent pas sensibles aux mêmes choses, ce qui vient soulever la question d'une

<sup>85</sup> Tinguely Frédéric. *Forme et signification dans la littérature de voyage*. Le Globe. Revue genevoise de géographie, Géographie et littérature, 2006, p. 55-56.

<sup>86</sup> Edward Wadie Said, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, éd. du Seuil, 2005.

éventuelle vision féminine.

## **Une vision et une perception féminines ?**

Les femmes sont elles-mêmes les produits de préjugés et dépendantes de conceptions qui en font des étrangères à elles-mêmes, influencées selon les usages et les goûts qui leur ont été attribués, parfois sans fondement et au gré des injonctions masculines. De ce fait, on se trouve confronté à deux problématiques : la première relève du fait que les princesses-voyageuses sont les figures ambivalentes de la tradition, fidèles aux coutumes et censées être des exemples de conduite, mais en même temps, inscrites dans une relative démocratisation du voyage puisqu'elles disposent de fonds et peuvent se permettre des choix dans leurs déplacements dans la limite du raisonnable et de la morale. La seconde est que, compte tenu des limites de connaissances, de conduite et les espaces physiques comme intellectuels qui leur sont imposés ou fermés, elles doivent faire des choix dans leur itinéraire et donc sur les choses dont elles vont être amenées à parler dans leurs écrits viatiques, donc sélectifs. Dès lors, certaines vont suivre les prérogatives sociales et se contenter de décrire sans portée critique ou intellectuelle, en restant dans des thématiques et des sujets proprement féminins, alors que d'autres vont s'en écarter ou au contraire s'en servir et explorer d'autres aspects, s'aventurer d'autres champs du réel jusque-là et officiellement inaccessibles aux femmes :

Puis, avec la finesse de perception, la vivacité d'impression, la faculté d'assimilation qu'elles possèdent, elles ont vu, observé, jugé, vécu la vie nouvelle qui les enveloppait et fixé leurs souvenirs, leurs expériences dans des récits qui, après avoir eu le charme de la nouveauté, auront un jour l'intérêt précieux des choses disparues, car le monde marche si vite, que l'histoire se fait ancienne sous nos propres yeux. On apprend beaucoup en suivant ces aimables guides<sup>87</sup>.

Le regard féminin est différent dans ce sens où il donne accès à un monde et à une « sensibilité » différente, un monde de femmes perçu par les femmes dans leurs rapports à leur sexe et à ses limites multiples, ainsi que dans leurs rapports aux espaces qu'elles peinent parfois à gagner mais qu'elles s'approprient par leurs écrits. Ces témoignages si rarement considérés ont le mérite de combler les trous de l'histoire, notamment en apportant des informations sur l'expérience des mondes de ses femmes et en laissant envisager la possibilité d'une « odyssee féminine ».

## **I. A la découverte de l'Ailleurs pour une « littérature**

---

<sup>87</sup> Marie Dronsart, *Les grandes voyageuses* (Nouvelle édition), Paris, Bibliothèque des écoles et des familles, 1909, p. 6.

## géographique »

### 1.1- Des itinéraires féminins

Il n'existe pas de règles prédéfinies de l'écriture viatique, la vision du chez soi et de l'ailleurs est non seulement proportionnelle à la sensibilité, à la plume et à l'expérience de son auteur mais aussi dépendante d'une géographie choisie. En ce sens, pour ces récits féminins il convient d'abord de parler de « littérature géographique », avant de parler de littérature viatique car ils font état de la présence de ces femmes sur le terrain sans que la volonté de faire narration soit forcément voulue. Rappelons que le format choisi par les princesses fait partie d'une littérature conventionnelle, à cheval entre l'historiographie et la création littéraire domestique, ce qui complique leur définition. Pour autant nous choisissons de croire qu'il apporte une vision toute singulière du voyage par le prisme du regard féminin. Ainsi, les itinéraires entrepris par les femmes sont bien souvent très chargés et diffèrent quelque peu de ceux des hommes. Elles suivent un plan minutieux, où les routes leur évitent des désagréments et des accidents. De plus, il est rare qu'elles ne visitent qu'une seule ville par pays et sont amenées à faire de grandes traversées, à entrer en de multiples lieux où leur regard est loin de se limiter au fond d'une litière ou à la cale d'un bateau.

Les trois textes viatiques permettent d'avoir une vue d'ensemble sur les différents degrés de l'expérience du voyage. Le *Relation* de la baronne d'Aulnoy regorge de détails sur les villes et les espaces visités, au point que le lecteur se perd, immergé dans la culture hispanique à travers les yeux d'une française terriblement curieuse et pointilleuse. Elle traverse Bayonne, puis successivement, Saint-Jean de Luz, arrivée en Espagne les villes se succèdent jusqu'à obtenir plus d'une cinquantaine de destinations avant d'arriver à Madrid. La comtesse fait des haltes en chaque lieu qu'elle juge digne d'intérêt : Urrola, Quebane, Alavana puis Galareta pour ne citer que les premiers. On aurait du mal à tous les mentionner tant il y en a et tant chacune de ces villes possède sa propre identité, ses propres particularités, ses propres histoires, ses anecdotes et ses drames. Madame d'Aulnoy se fait d'autant plus audacieuse qu'elle n'hésite pas à voyager de nuit, dormir dans sa diligence pour arriver au petit jour et ne perdre miette de ses visites. En soi, une princesse boulimique de savoir, de connaissances au point de paraître parfois si enjouée et si curieuse de découvrir les différentes cultures et peuples, qu'elle en devient intrusive, du moins c'est ce qu'elle tente de faire croire. Quant à Sophie de Hanovre, ce sont ses lettres écrites d'Italie qui nourrissent le plus son texte viatique et qui témoignent d'un véritable « tour d'esprit ». Tout aussi enthousiaste à l'idée de quitter les murs de sa demeure, elle explique que les raisons

diplomatiques ne sont pas son unique motif de départ, mais qu'elle avait en réalité « la plus grande envie de monde<sup>88</sup> » de voyager. Grâce à ce riche support écrit dans l'agitation de ses déplacements, la princesse palatine nous donne accès à un plan de la péninsule italienne « au temps du doge Domenico Contarini, du pape Alexandre VII Chigi et du grand-duc de Toscane Ferdinand II » tout en manifestant « une grande indépendance d'esprit<sup>89</sup> ». Elle visite Venise, puis Florence, Rome et Milan dont elle donne des avis très contrastés et ses observations sur la ville des canaux sont visiblement influencées par l'attitude frivole du Duc. En France, Sophie ne se laisse pas duper par les témoignages et les « on dit », se montre extrêmement sceptique et donne un regard clair, parfois sarcastique des « merveilles » qu'on lui a vantées, à tel point qu'elle n'hésite pas à déconstruire les mythes qui entourent la culture, l'architecture et la Cour françaises. Le rythme des voyages féminins est extrêmement soutenu et les princesses ne restent que peu de temps sur place où elles ne se reposent guère. La princesse de Hanovre donne un aperçu de son train de vie pendant ses traversés :

J'arrivais à Beaumont où je dînais avec bien de la gaieté, puisqu'on devait être le même jour à Maubuisson auprès de ma sœur. Après avoir voyagé vingt-deux jours depuis Amsterdam d'où je partis, l'onzième d'août 1679 j'arrivais à Anvers, le 13 à Trois-Fontaines, le 14 à Notre-Dame-de-Halle, le 15 à Mons, le 16 à Valenciennes, le 17 à Péronne, le 18 à Roye, le 19 à Liancourt où je me reposai, et j'arrivais le 22 à Maubuisson<sup>90</sup>.

La princesse reprend à de multiples reprises dans ses *Mémoires* l'itinéraire qu'elle a effectué, sans son époux ou accompagnée de ses filles et ne prend pas toujours la peine de détailler chaque visite et chaque halte tant il y en a. Il semble que la voyageuse prenait plaisir à énumérer chaque arrêt comme pour faire collection de ces lieux, faire le plan d'une vie qui lui aura laissé avec plaisir le souffle court. La chose est un peu différente pour la comtesse de la Trémoille qui se veut moins intéressée par son itinéraire que par les individus et les fâcheux avènements qui ont croisé sa route. Cette dernière est prise dans le cycle traditionnel du voyage familial et diplomatique. Pour elles, pas d'exotisme et pas de découvertes farfelues, tout y est incroyablement rationnel, conformément aux canons rédactionnel des mémoires, elle ne donne que peu de descriptions sur les lieux visités. Elle explique son arrivée à Paris sous l'angle de bribes de souvenirs, comme ses caprices à la foire de Saint-Germain, ses exigences de petite fille, sa rencontre avec Mademoiselle de Montpensier. Ses déplacements juvéniles sont assez flous, elle évite d'ailleurs de s'y attarder et ils ne servent que de toile de fond au récit de son éducation. Avant de la remettre entre les mains des souverains danois, Madame de Thouars, mère de la jeune comtesse fait traverser à cette dernière une partie de l'Europe du Nord, ce qui

<sup>88</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 136.

<sup>89</sup> Dirk Van der Cruysse, *Mémoires de Sophie de Hanovre*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 29.

<sup>90</sup> *Idem.*, p. 141.

marquera la comtesse d'Altenbourg qui se souvient plus de la succession de voyage à laquelle elle a dû faire face, séparée de son père et de son frère qu'elle adorait, que de ce qu'elle aurait pu y voir et y apprendre :

Nous nous séparâmes enfin : mon père et mon frère allèrent à Thouars et ma mère et moi nous poursuivîmes notre voyage à Paris, à Caffel et jusqu'à Copenhague. Nous restâmes peu de temps à Paris [...] Nous allâmes ensuite à Frankfort : ma mère y fut vivifiée par l'aîné des landgraves de Hombourg : puis nous allâmes à Laubach chez un comte de Solm. [...] Nous fûmes accueillis on ne peut mieux à Caffel où ayant été quelques semaines nous allâmes voir la duchesse d'Iéna : nous passâmes par Gotha, Eyfenach, Weymar<sup>91</sup>.

Si elle ne donne pas plus d'impressions, c'est sans doute parce que, comme bon nombre de princesses de son âge, l'enfant s'est retrouvé seul en terre inconnue bien jeune et n'a pu voir en ses déplacements qu'une suite de lieux l'éloignant de ce qui lui était familier.

Les voyageuses effectuent donc plusieurs arrêts, non pas dans la nature, (à l'exception de la baronne d'Aulnoy), puisque le voyage champêtre n'apparaît qu'un siècle plus tard. Cependant, elles n'hésitent pas à faire des haltes dans de petits villages, de petites églises ou dans des hôtelleries quand elles ne peuvent loger dans des châteaux ou des couvents. Les femmes sont également très regardantes sur le confort en voyage, au point d'amener bon nombre de leurs affaires et de leurs gens de maison avec elles. Il s'agit d'un trait commun aux membres de l'aristocratie, que le voyageur soit homme ou femme, ce dernier exige un haut niveau de confort. Sophie de Hanovre écrit alors que son train était si grand qu'elle dut se résoudre à le diminuer avant de passer les Alpes et s'amuse du peu de discrétion de sa procession une fois en Italie :

Mon train a été incomparablement plus grand : l'on n'a guère vu d'incognito si éclatant. J'avais avec moi le grand écuyer de Harling, le sieur Lenthe, Mlles Keppel et Ahlefeld ; au reste tout ce qui était accoutumé à me servir chez moi, jusqu'à Remo avec la bande des violons. Toutes mes filles et femmes allaient en quatre carrosses, les hommes de qualité à cheval et le reste en chariot<sup>92</sup>.

Les femmes du rang de Sophie ne peuvent se permettre de voyager autrement, au risque de s'exposer à des dangers et de se déshonorer car la taille du train est également une manière de montrer son rang et le prestige de sa maison. Il arrive que ces usages encombrant plus qu'ils n'aident, les voyageuses sont ainsi amenées à laisser leurs gens derrière elles par moment et à se faire accompagner par d'autres de confiance. Madame d'Aulnoy se moque d'ailleurs de ces habitudes qu'elle trouve ridicules et en profite pour glisser une critique assez drôle des domestiques qui lui ont été envoyés d'Espagne :

---

<sup>91</sup> Charlotte Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altembourg, *Vie de la princesse de la Trémoille, comtesse d'Albenburg, écrite par sa propre main en forme d'instruction à son fils*, Genève, éd. Adamant Media Corporation, Elibron Classics book, 2002, p. 102-103.

<sup>92</sup>Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 88.



Les litières que l'on devait m'envoyer d'Espagne étant arrivées, je songeais à mon départ: mais je vous assure que je n'ai jamais rien vu de plus cher que ces sortes d'équipages, car chacune de ses litières à son maître qui l'accompagne. Il garde la gravité d'un seigneur romain, monté sur un mulet et son valet sur un autre, dont ils relaient de temps en temps ceux qui portent les litières ; j'en avais deux, je pris la plus grande pour moi et mon enfant, j'avais outre cela quatre mules pour mes gens deux autres pour mon bagage. Pour les conduire, il y avait encore deux maîtres et deux valets ; voyez quelle misère de payer cette quantité de gens inutiles pour aller jusqu'à Madrid<sup>93</sup>.

La comtesse se veut plus intrépide que Sophie de Hanovre et la comtesse d'Altenbourg, il ne fait aucun doute que s'il lui prenait fantaisie, nous aurions pu la voir elle-même à cheval. Outre les transports, les logements doivent également apporter un certain niveau de vie : lorsqu'elles ne peuvent dormir chez leurs familles ou chez les gens de leur rang, elles s'établissent dans des auberges ou des maisons plus modestes, en décalage avec leurs attentes, ce qui ne manque pas de donner lieu à des remarques cinglantes et assez humoristiques. Les princesses nous invitent pour ainsi dire jusque dans leur lit, madame d'Aulnoy s'étonne de la mauvaise qualité des couches et de la nourriture des refuges d'Espagne ; Sophie de Hanovre se plaint de l'humidité et des chambres poussiéreuses de Venise et de l'odeur insoutenable d'algues qui domine une bonne partie de ses souvenirs.

Qu'il soit choisi, comme pour madame d'Aulnoy ou contraint par les motivations diplomatiques ou par celles d'un époux adultère, comme pour le voyage de la princesse palatine et la comtesse de la Trémoille, l'itinéraire des princesses offre aux lecteurs leur vision du voyage, leur vision d'elles-mêmes et leurs choix descriptifs. Alors que certaines veulent explicitement procurer du plaisir à leur lectorat, « car, descriptions pour descriptions, il vaut mieux choisir ce qui est beau » comme le dira la baronne d'Aulnoy, d'autres voient leur récit comme l'héritage vraisemblable et sensible d'une vie mobile dessinée par un tour culturel et géographique. Finalement, il semblerait que les textes viatiques soient un moyen pour ces grandes dames, de montrer leur palmarès, de rivaliser avec leurs semblables qu'ils soient masculins ou féminins. Elles qui ont vu tout ce qu'il y avait à voir, tout ce que l'on pouvait faire de beau et de laid dans ce monde à une époque qui leur refusait une quelconque visibilité.

## 1.2- Risques, dangers et surprises

Voyager comporte des risques multiples et réserve son lot de bonnes ou de mauvaises surprises: maladies, accidents, vols et mauvaises rencontres sont fréquents pour les princesses-voyageuses qui font des expériences similaires et en rendent compte différemment. Ces éléments donnent un bon aperçu des conditions de voyage au XVII<sup>e</sup> siècle et des désagréments

---

<sup>93</sup>Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 3.

rencontrés indépendamment des deux sexes. Personne n'est épargné, bien que les hommes s'exposent peut-être moins aux renversements de carrosses, puisqu'ils sont réservés aux femmes et que ces messieurs voyagent majoritairement à cheval, sans pour autant être prémunis des brigands et autres malfrats. Les femmes appréhendent beaucoup les longues traversées sur des routes escarpées, la pluie est aussi une ennemie redoutable puisqu'elle favorise l'embourbement des diligences et mène à des accidents aussi catastrophiques qu'humiliants. Sophie de Hanovre explique dans ses *Mémoires* les difficultés rencontrées lors de son retour en Allemagne :

Je commençais à faire un fort pénible voyage avec M. le duc, pour retourner en Allemagne par les cantons des Suisses et par le mont Gothard. J'étais toujours en litière avec Mme de Lenthe, mais les hautes montagnes d'un côté et les affreux précipices de l'autre nous firent peur, ce qui nous fit souvent mettre pied à terre. Il y avait des endroits où il se fallait faire traîner par des bœufs dans un méchant traîneau, et on passa par un pont que les paysans sont persuadés avoir été fait par le diable<sup>94</sup>.

La qualité des routes éloignées des villes était désastreuse, les voies n'étaient pas pavées et lorsque ces dames devaient approcher les montagnes, les falaises ou tout autre chemin de campagne, la traversée devenait vite un supplice. N'oublions pas non plus que la plupart d'entre elles étaient enceintes, malades ou âgées, nous reviendrons là-dessus, car le rapport qu'elles entretiennent avec leur propre corps mérite que l'on s'y attarde plus longuement. Ainsi Sophie poursuit et témoigne du très grand nombre d'accidents, heureusement moins graves qu'il n'y paraît mais qui ont certainement dû être spectaculaires pour elle et ses gens :

Je poursuivais mon voyage par des forts méchants chemins, où il arriva tant d'aventures que j'aurais trop de peine si je les voulais décrire toutes. Le carrosse où étaient mes filles versa neuf fois dans un jour. Elles ne voulurent plus s'y fier et se mirent à cheval en hommes [...]. La litière de mes femmes de chambre ne pouvait plus avancer par la lassitude des mulets, et comme le baron Platen prévoyait que je sois fort incommodée si elles ne suivaient pas, il les fit monter sur des chevaux de poste<sup>95</sup> [...]

Si les voyages terrestres occupent la plus grande partie de leur mobilité, les traversées maritimes ne manquent pas de dangers. Cependant, la princesse palatine se montre d'un incroyable sang-froid quand son bateau se trouve au milieu d'une tempête :

A Cologne je me mis dans un fort petit bateau, car il n'y en avait point d'autre. Le vent était contraire et fit faire des tours à mon bateau tout en rond par la tempête qu'il fit, sans qu'on pouvait avancer. Mes femmes se mirent à crier, mais pour moi, je jouais de l'hombre, et l'on arriva enfin en descendant le Rhin jusqu'à Duisbourg, dont j'étais bien aise, car il faisait grand froid sur le Rhin.

On ne verra jamais, de toute évidence, Sophie de Hanovre perdre ses moyens, au contraire,

---

<sup>94</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 107.

<sup>95</sup> *Idem.*, p. 103.

dotée d'un tempérament rationnel et calme, elle préfère jouer aux cartes plutôt que de céder à la panique. Les impressions de la comtesse d'Aulnoy au sujet des routes rejoignent celles de sa consœur allemande :

Peu après que nous fûmes sortis de la ville, nous entrâmes dans les montagnes des Pyrénées qui sont si hautes et droites que lorsqu'on regarde en bas, l'on voit avec frayeur les précipices qui les environnent. [...] Don Antonio (c'est le nom du banquier) prit les devants et pour me faire aller plus commodément, il m'obligea de quitter ma litière, parce qu'encore que nous eussions traversé beaucoup de montagnes, il en restait de plus difficiles à passer<sup>96</sup>.

Ce type de dangers est si fréquent et traumatise tant la princesse qu'elle y fait même référence dans ses histoires fictives, rapportées par les personnages qu'elle crée. Ainsi, elle donne sa voix à Don Ferdinand de Tolède dans sa septième lettre et raconte sa mésaventure avec deux arnaqueuses qu'il réussit à démasquer et qui ont elles-mêmes fait l'expérience de la boue. Amoureux d'une vieille femme nommée Inès, il la suivit dans son carrosse les yeux bandés mais les choses ne se passèrent pas comme prévu, la voiture passa dans un marais où elle finit par être renversée et par faire tomber les femmes qui l'occupaient ainsi que le pauvre malheureux. Si le sort a épargné la princesse-touriste des voleurs, il n'en est rien de madame d'Aulnoy qui au contraire, n'aura vu que ça en plus des renversements de carrosses. Les douaniers tentent de lui soutirer de l'argent, se servent de son statut de française pour lui couper la route et lui faire payer des taxes exorbitantes et tout à fait illégales, si bien qu'elle dira qu'il lui semblait « voir des voleurs déguisés en capucins<sup>97</sup>».

Évidemment à cause de la taille de leur litière et de la richesse de leurs habits, les femmes ne passent pas inaperçues, si bien que l'idée prédominante de la comtesse dans son périple, est que tous les Espagnols sont des voleurs et ont mauvais fond.

Outre les désagréments liés à la route et les rencontres fâcheuses, les princesses et leurs gens de compagnie font face aux maladies qui sont bien plus préoccupantes puisque potentiellement mortelles et tendent à ralentir le voyage. C'est ce qui s'est passé pour le personnel de Sophie de Hanovre à Maubuisson. Elle écrit à son frère dans sa lettre du 25 Septembre 1679 que tous ses gens sont tombés malades et témoigne de l'hécatombe progressive qui lui fit presque finir le voyage seule. Cette anecdote montre à quel point la princesse se trouve robuste comparée à ses compagnons, elle qui vivra d'ailleurs jusqu'à quatre-vingt ans :

Je partirai d'ici le 28, et l'on dit qu'il me faut huit jours pour être à Metz où je m'embarquerai pour aller à Coblenze. Je ne sais combien de jours il me faudra pour y arriver ; quand je le saurai, je vous le pourrai faire savoir par un exprès. Ernst August, comme vous savez, est déjà à

<sup>96</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 5.

<sup>97</sup> *Idem.*, p. 4.

Osnabrück, car le bain d'Ems est contraire à la fièvre. Il m'a chargée de presser mon voyage, et d'aller par eau jusqu'à Duisbourg où il m'enverra des relais. Tous mes gens sont malades, mais j'espère que je les ferai ramper avec moi ; je ne saurai attendre leur guérison.

Effectivement, Sophie en forte tête n'attendra pas et les obligera à rentrer avec elle, aussi mal en point qu'ils soient. Cette princesse infatigable repart alors avec « un chariot de louange chargé de malades et de bagages » qui semblent la suivre « fort lentement ». Son intransigeance n'est pas étonnante quand on voit comment elle a géré, même en voyage, ses grossesses et ses accouchements.

Même si la Charlotte-Amélie de la Trémoille n'effectue pas de grands périples, elle fait elle aussi l'expérience du danger, il s'avère que pour elle « ce fut un voyage extrêmement pénible, [...] à cause des mauvais chemins, des voleurs et des méchantes cabanes où il falloir quelquefois loger ». Elle ne s'exprime que très peu sur les conditions de voyage contrairement à ses consœurs voyageuses. Les lieux où les princesses s'établissent sont eux-mêmes plein de dangers, car ils ne garantissent nullement leur sécurité.

De toute part leur présence à l'étranger présente des risques, qu'ils soient extérieurs avec les brigands et les accidents ou causés par des maladies, elles doivent redoubler de vigilance et savoir se sortir de situations dangereuses. Ces types de désagréments étaient si bien intégrés à l'époque qu'ils n'empêchaient en rien les voyageurs de partir et il arrivait que le trajet soit revu et modifié pour finalement donner des récits et des relations de voyage beaucoup plus riches qu'ils auraient pu l'être en suivant l'itinéraire de départ.

### **1.3- Des paysages urbains familiers et étranges : villes et cités, foyers de la culture**

Les infrastructures et paysages urbains visités par les princesses-voyageuses tendent à faire entendre que l'espace même en voyage reste genré : couvent, palais, jardins, église, monuments historiques, les femmes se déplacent avec la conscience qu'une fois le pied à terre, elles ne resteront pas longtemps sur le chemin à chiner ou à se balader. Partout où elles vont, et pour peu qu'elles aient été annoncées dans une ville, elles sont à peu près sûres d'être accueillies pas un comité aussi grand que composite. D'où l'attrait d'un voyage « incognito », qui permettait de se déplacer discrètement, sans cérémonie, sous une autre identité, comme ce fut le cas pour la princesse de Hanovre qui fuyait le protocole. Cette dernière raconte comment sa joie trop démonstrative fut applaudie par les italiens à Venise, lorsqu'il lui prit la fantaisie de danser, agacée qu'on la prenne pour une Française:

J'y étais sur un pied qu'on disait de tout ce que je faisais : « E la moda francese », ce qui me rendit si effrontée de danser le soir avec M. le Duc et mes filles dans la rue, où il y avait quelques nobles Vénitiens qui applaudirent beaucoup cette liberté française<sup>98</sup>.

Les princesses ont peu de liberté, leurs journées sont lourdement organisées, dès leur arrivées elles sont présentées à quantité de gens et tenues d'aller voir les monuments les plus prestigieux. Sophie raconte sa première journée dans la cité des gondoles :

Le lendemain toute cette foule de monde revenait avant dîner et me mena voir les plus beaux tableaux du monde en diverses belles maisons où j'aurais bien voulu demeurer des jours entiers pour les considérer. On me montra aussi un amphithéâtre fort antique et fort beau. L'après-dîner il se fit una festa où il y avait tant de monde qu'à peine se pouvait-on remuer [...] Après cette fête nous allâmes dans un très beau jardin qui me plaisait si fort que j'aurais bien voulu y coucher toute la nuit<sup>99</sup> [...]

Les *Mémoires et Lettres de voyage* de Sophie de Hanovre offrent une magnifique anthologie de l'âge d'or artistique et architectural italien. Ainsi nous fait-elle faire le tour des chefs-d'œuvre de la Renaissance en visitant tour à tour les merveilles de cette époque si riche, telle que la Villa Rontonda de Palladio :

Le lendemain nous allâmes dîner à la Rotonde (que je crois que vous avez en taille-douce) ; on ne peut rien voir de plus beau ni de plus régulièrement bâti. Elle est toute ronde et les chambres sont carrées ; la salle du milieu fort claire. La vue de tous côtés admirable, et les jardins à l'entour tout à fait jolis<sup>100</sup>.

Ces témoignages sont d'incalculables sources de connaissances sur la perception et les considérations que pouvaient avoir les princesses et les voyageurs français au sujet de leur culture commune avec l'Italie. Au cours du XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> puis au XVII<sup>e</sup> siècles, maîtres, sculpteurs et architectes italiens, français et flamands ont partagé la scène des arts et de la culture européenne en procédant à des échanges, des mécénats et surtout à de nombreux transferts techniques. Ce métissage a notamment conduit à la création d'écoles comme celles de Fontainebleau et à la construction de monuments érigés selon les mains assurées d'artisans italiens et français. Les colonnes et pilastres, les escaliers à double hélice de Léonard de Vinci se sont rapidement greffés aux façades et au toit en ardoise bleu des châteaux français. Ainsi, on comprend l'enthousiasme de la princesse-touriste à l'idée de faire part à son frère des « raretés » de Rome qui ne sont pas arrivées jusque sur les bâtisses allemandes.

De plus, même si elle possède un tempérament de protestante farouchement opposée aux pratiques catholiques, cela ne l'empêche en rien d'apprécier à leur juste valeur les beautés d'une

---

<sup>98</sup>Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 90.

<sup>99</sup>*Idem*, p. 181.

<sup>100</sup>*Ibid*, p. 205.

époque artistiquement riche. Mais elle se montre critique envers certains éléments. Lors de sa visite chez la *Madonna* qui l'accueille à la capitale italienne, elle critique une de ces statues de la Vierge qu'on disait avoir « été faite de la main de saint Luc », qu'elle juge « fort méchant sculpteur et peintre », mais s'extasie devant les statues de la Santa Casa et les « maisons de marbres à l'alentour ». La princesse ajoute systématiquement des commentaires à ses descriptions, qui viennent dégonfler le potentiel effet de sublime. Devant les miracles produits par les icônes, elle reste de marbre et dira avec sarcasme que celui qu'elle trouve le plus grand est celui de « voir que tant de sots et de sottises » leur donnent « de très beaux présents ». Même le cœur de la reine d'Angleterre fait « d'or et de diamants » n'a pas grâce à ses yeux puisqu'elle s'empresse de rappeler que « le trésor ensemble n'est pas de si grande valeur ». Sophie est toutefois sensible aux charmes de l'église Saint-Pierre et du palais Farnèse dont elle dira de ce dernier qu'il est « la chose du monde la plus merveilleuse ». Cette double mesure se retrouve aussi dans sa perception de Versailles dont la dépense « a fait plus de merveilles que la nature » alors que Saint-Cloud a plus d'attraits par sa « belle galerie, son beau salon » et pour son jardin si agréable. Le Louvre rencontre un peu plus de succès avec ses tapisseries et ses lits « fort antiques » mais dans l'ensemble la princesse se laisse peu émerveiller. Ses *Lettres* sont évidemment plus démonstratives pour les raisons que l'on connaît, Sophie se montre ainsi moins sévère, voir enjouée dans ses descriptions et écrit à Karl Ludwig :

Quasi tous les appartements répondent au plus beau jardin du monde tout orné de fontaines et de cascades, ce qui fait un très bel effet. Sa galerie est admirable et très bien entendue. J'ai vu dans un des cabinets votre portrait de Van Dyck très bien fait, et plusieurs portraits du même maître. Je regrettai en voyant tout cela que vous ne pouviez pas être si heureux que moi de voir le bonheur de Madame votre fille dans un lieu si agréable. Je croyais qu'on ne pouvait rien voir de plus beau en France, mais je fus bien trompée comme je vis Versailles qui passe tout ce qu'on peut imaginer de beau et de magnifique<sup>101</sup>.

Sophie avait également un penchant prononcé pour les jardins italiens et français. Elle se trouve la plus heureuse du monde en allant voir la Casa Pitti et ses jardins, et est hypnotisée par les tableaux et la « belle Vénus » du palais, si bien qu'elle en oublie de manger. Mais ces plaisirs sont de courte durée puisqu'une fois à Venise, la princesse sombre dans la mélancolie et ne trouve rien de beau à part le fait de n'être pas remarquée et de pouvoir parfois se balader à pieds. Le froid y est pire qu'en Allemagne et l'été aussi chaud qu'une fournaise, elle a les gondoles et les gens en horreur, et cache son mécontentement à son époux :

Je me rendis ensuite par eaux à Venise, où j'arrivai le soir assez tard. M. le duc me demanda si je ne trouvais pas la ville belle. Je n'osai dire que non, quoiqu'elle me parût fort mélancolique, car je ne vis de l'eau et je n'entendis d'autre bruit que « Premi e stae » que les gondoliers crient

---

<sup>101</sup> *Ibidem*, p. 260.

sur des gondoles toutes noires comme des sépulcres flottants<sup>102</sup>.

On sent que le voyage à Venise a terriblement affecté Sophie, consciente des aventures extra-conjugales de monsieur le Duc, l'association qu'elle fait entre les gondoles et les sépulcres laisse entendre une forme de mort sentimentale, la mort de l'amour qui l'unissait à son mari. C'est peut-être aussi une mort psychologique, la mort de son enthousiasme puisque la princesse-touriste perd peu à peu goût à tout et tombe malade.

Outre cela, elle fait état des mauvaises conditions d'hébergement qu'elle rencontre ci et là. Les hôtelleries sont parfois sales comme c'est le cas pour celle de l'Estrées-Saint-Denis où Sophie ne trouve de beau et de consolant qu'un vieux livre de Sénèque. En revanche, la majorité du temps elle loge dans des palais comme celui de Liancourt « qui est un des plus agréables lieux » qu'elle ait vu de sa vie et où la duchesse, Jeanne de Schomberg y avait fait des embellissements dignes d'un palais royal.

*La Relation du voyage d'Espagne* abonde de descriptions parfois excessivement longues de villes et de villages. Madame d'Aulnoy maîtrise l'art de l'hypotypose et sait parfaitement bien retranscrire ce qu'elle voit ; à chaque halte, elle offre un tour d'horizon accompagné de ses impressions et de détails humoristiques. Les hôtelleries espagnoles réservent un accueil très différent en fonction de leur localisation et de la vision que l'on y a de l'étranger. Ainsi est-elle très bien logée à Giupuscoa et dans les pires conditions qui soient à Castel, avec une chambre au niveau des écuries. Son humeur s'adoucit une fois proche de Madrid, où elle traverse de multiples petites villes : à Alcantara elle apprécie la « rivière qui lui sert de canal, on y voit des jardins admirables tout remplis de grottes, de cascades et de jets d'eau », la mode de l'époque veut que les jardins se rapprochent des jardins grecs, proches de l'idéal bucolique des mythes. Ainsi y intègre-t-on toute sorte de structures minérales comme des grottes, des colonnes, des ruisseaux et une végétation dense pour un effet naturel. La princesse aime l'atmosphère méditerranéenne et jouer avec les synesthésies dans ses descriptions, elle fait ainsi remarquer les senteurs et les bruits rencontrés de Belem à Sacavin, villes « remarquables par le grand nombre d'orangers et de citronniers », grâce auxquels « l'air qu'on y respire est tout parfumé », paysages idylliques où on se trouve recouvert de fleurs à peine s'assoit-on au pied d'un arbre. La voyageuse construit des univers paradisiaques et emprunts au rêve à partir de son expérience et conformément à la poétique du conte pour faire voyager son lecteur « depuis son cabinet ». Toutefois, il lui arrive de traverser des villages d'une « extrême pauvreté », où les bâtisses n'ont rien d'extraordinaire. C'est sans doute le palais royal de Madrid qui donnera la description la plus conséquente, l'atmosphère y est différente, plus civile et plus courtoise, ce qui sied très bien

---

<sup>102</sup> *Ibid*, p. 89.

à la comtesse :

Le palais royal est situé sur une éminence dont la pente va jusqu'au bord de la rivière nommée Mançanarez. Ses vues s'étendent sur la campagne qui, en ce lieu-là, est assez agréable. L'on n'y va par la Calle Major, c'est-à-dire par la Grand'Rue. En effet, elle est fort longue et fort large. Plusieurs maisons considérables en augmentent la beauté. Une place spacieuse est devant le palais. [...] Le palais est à l'extrémité de la ville, vers le midi. Il est bâti de pierres fort blanches. Deux pavillons de brique terminent la façade ; le reste n'est point régulier. Il y a derrière deux cours carrées, bâties chacune de quatre côtés. La première est ornée de deux grandes terrasses qui règnent tout du long. Elles sont élevées sur deux hautes arcades ; des balustres de marbre bordent ces terrasses, et des bustes de la même matière ornent la balustrade. [...] On entre par deux beaux portiques qui conduisent au degré quelle est extrêmement large. Des appartements remplis d'excellents tableaux, de tapisserie admirable, de statuf très rare, de meubles magnifiques, en un mot de toutes les choses qui conviennent à un palais royal<sup>103</sup>.

Madame d'Aulnoy fait également remarquer un détail curieux et amusant au sujet de statues de femmes qui auraient « du rouge aux joues et aux épaules » ce qui semble peu vraisemblable et on ne doute pas qu'elle ait voulu faire rire son lectorat avec ce détail qui l'aura visiblement traumatisée. D'autre part elle dresse un plan de cette ville « si mal pavée » et s'interroge sur l'absence de murailles autour de la capitale où les seules portes présentes peuvent être abattues « à coup d'orange et de citron » tant elles sont « toutes rompues » et inutiles puisque les montagnes servent de fortification. La comtesse fait de nombreux tableaux similaires : les paysages urbains espagnols sont toujours mêlés à la nature et aux éléments, ce qui n'est pas sans rappeler le cadre des contes dans lesquels forteresses et châteaux ne se trouvent jamais loin de bosquets et de forêts enchantées, adossés à une montagne, taillés par le vent et dans la pierre. La mer mouille « le pied des murailles » de la ville de Burgos, elle-même remplie de « fontaines jaillissantes » et de statues ; les églises sont toujours pleines de « tombeaux superbes » et de mystères « qui exercent la curiosité des voyageurs ».

Dans une certaine mesure, on peut être amené à douter de l'authenticité des images qu'elle donne à son lecteur, il semblerait qu'en l'absence de fantaisie à raconter, la comtesse monte de toute pièce ses représentations et donne à voir ce qu'elle-même aurait souhaité découvrir. L'objectif étant d'offrir tout de même à son lectorat quelque chose à se mettre sous la dent. Pour autant, elle ne cache pas sa déception lorsqu'elle se trouve en terre désolée ou en dehors de ses conceptions, étonnée de ne pas voir « en ce pays-ci », comme en France, « de belles promenades et des petits palais enchantés », pour n'y apercevoir finalement « à peine quelques arbres en dépit du terrain ».

---

<sup>103</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 83.



#### 1.4- Des paysages champêtres : une représentation qui émerge

L'heure n'est pas encore, au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'écriture en extérieur, à l'image du poète face à l'immensité du monde et face à une nature qui lui insuffle un sentiment de sublime. Cette nature, on l'a vu, est davantage synonyme de dangers et de désagréments, l'extérieur, ce qui n'est pas encore urbanisé et structuré, qui échappe à l'homme fait peur aux voyageurs. On craint les caprices des eaux, les traversées en mer sont désagréables, incommodantes, le risque de chavirer est grand. Les préventions météorologiques étaient loin d'être au point voire rudimentaires, les marins se laissaient surprendre et n'avaient parfois pas d'autre choix que d'affronter les coups de mer. Les routes de campagnes et les chemins escarpés renversent les chariots et les carrosses, embourbent les chevaux, donnent lieu à de graves blessures quand ils n'engendrent pas la mort. Les montagnes suscitent toujours cette impression de sublime, d'inatteignable, la pierre y est tranchante, les vallées denses et les voyageuses ont peur d'y grimper avec leur litière.

Sophie de Hanovre ne décrit que rarement les espaces naturels qu'elle traverse, seule la nature du Nord, celle de Innsbruck semble lui faire lever le nez. Dans sa lettre du 27 avril 1664, elle explique à quel point elle se trouve heureuse de voyager à travers de « petites vallées, « les arbres fleurissants » et « les montagnes toutes recouvertes de neige ». On tente ainsi de capturer cet univers brut, de le structurer, de le rendre plus sûr en l'amenant dans les jardins. Les femmes en sont d'ailleurs très friandes puisque c'est une manière pour elles d'apporter le dehors à l'intérieur, dans le foyer et de se l'approprier, d'y faire de longues promenades sans interdictions. Dans les récits viatiques, on ne commence à s'intéresser aux paysages qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant cela, les voyageurs laissaient les fenêtres et les portes de leurs diligences fermées et ne poussaient presque jamais le rideau. On comprend plus tard que le territoire possède une double face, à la fois urbaine, marquée par la civilisation et champêtre, authentique et indomptée. Il y a bien des moments où on surprend les voyageuses à décrire des vues depuis une tour ou depuis le sommet d'un palais, elles ne se confrontent presque jamais à la nature elle-même. Seule la comtesse d'Aulnoy semble pousser les limites narratives et géographiques pour aller à la rencontre de cette nature, aussi étrange et inquiétante soit-elle. Peu importe quelle lettre nous choisissons, il y a systématiquement une description de paysages, parfois accompagnée de la seconde face urbaine. Sortie de Saint-Sébastien, elle s'empresse de rapporter à sa cousine les particularités de ce pays, aux « montagnes si affreuses », mais recouvertes de « pins d'une hauteur extraordinaire », et « tant que la vue peut s'étendre, on ne voit que des déserts coupés de ruisseaux plus clair que du cristal ». Elle semble être la seule à avoir intégré cette ambivalence du territoire. En plus d'être une incroyable paysagiste, elle se fait géographe, si bien que l'on aurait aucun mal à faire une écocritique de ses lettres. Depuis Bayonne, elle décrit les terres, les

montagnes et les landes, tout ce qu'elle croise passe sous son œil affûté et raffiné :

Aussitôt que nous eûmes quitté Bayonne, nous entrâmes dans une campagne stérile, où nous vîmes que des châtaigniers ; mais nous passâmes le long du rivage de la mer, dont le sable fait un beau chemin, et la vue est fort agréable en ce lieu<sup>104</sup>.

Elle qui se targuait « fort à tort d'avoir de l'imagination », savait mieux peindre et observer. L'ennui lui donne des élans d'inspiration, les longues traversées qui durent parfois plusieurs heures donnent lieu à des paysages étranges, des plages fantômes où gisent des carcasses de bateaux, des plaines où reposent les ruines d'un ancien château. Les paysages champêtres occupent autant de place dans son œuvre que les paysages urbains.

### **1.5- Ethnocentrisme et représentation de « chez soi »**

Le voyage permet de faire émerger une vision de l'Ailleurs mais aussi de ce qui est connu, de ce qui fait l'identité du voyageur, son *chez lui*. Il ne s'agit pas uniquement de son intimité pure, de sa maison ou de son entourage proche mais aussi des espaces multiples dans lesquels il évolue habituellement, sa terre natale et toutes les données qui construisent le sentiment d'identité et d'appartenance. La confrontation avec l'altérité fait naître une conscience du « moi » mais aussi de ce qui fait le « moi », ce qui fait l'identité modelée par la société. Ainsi, cette confrontation donne lieu à un double discours chez le voyageur-auteur : sur l'ailleurs et sur l'ici, et un discours sur l'ailleurs mieux ou pire qu'ici.

La notion de *chez soi* en tant qu'espace intime et familier est une notion tout à fait relative pour les femmes voyageuses du XVII<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce parce que dès leur plus jeune âge elles sont arrachées à leur famille et à leur terre natale pour intégrer des couvents, des écoles pour filles, des cours ou d'autres microcosmes étrangers. Avec le mariage, elles adoptent une autre maisonnée, prennent un autre nom et toute l'histoire filiale qui l'accompagne, vont jusqu'à changer de nationalité, de religion et ne revoient leur famille que rarement. En soi, c'est toute leur identité de naissance qui est remplacée et redessinée au profit du personnage national qu'elles sont amenées à être. La plupart des princesses ont le cœur où elles sont nées : allemand pour Sophie de Hanovre, français pour Charlotte-Amélie de la Trémoille et certainement pas espagnol pour la duchesse d'Altenbourg. Elles ont cependant intégré, souvent de force, les mœurs du pays d'accueil ou des pays dans lesquels elles ont vécu le temps de leur éducation. Ainsi peut-on lire chez Charlotte-Amélie de la Trémoille son désir enfantin de vouloir être traitée de la même manière à Thouars qu'à Paris, et son étonnement de voir qu'il n'y fût pas le

---

<sup>104</sup> *Idem*, p. 2.

cas. La princesse ne fit guère de rencontres exotiques ou curieuses qui aient suscité un mécanisme de prise de position ou de comparaison, en revanche elle retiendra l'expérience d'un pays en pleine mutation spirituelle, une fois de plus déchiré entre catholiques et protestants, au point de ne plus reconnaître « cette pauvre France ». C'est son attachement au protestantisme qui maintiendra en vie la princesse plus que son lieu de naissance ou même sa terre d'accueil qu'aura été le Danemark, où la cour lui restera étrangère et hostile jusqu'au bout.

De plus, bien que les princesses cumulent parfois plusieurs cultures, elles demeurent conscientes de leurs origines et de leur éducation qui restent les grandes médiatrices de leurs goûts et de leur discernement. Par ailleurs, pouvoir échanger une correspondance avec leurs frères et sœurs, leurs parents après le mariage ou pendant leurs années d'instruction, est un réconfort et un lien supplémentaire qui leur permet de ne pas perdre les repères qui ont été les leurs au début de leur existence. Sophie de Hanovre reste si profondément attachée aux préceptes calvinistes et aux mœurs allemandes, à la discrétion et au savoir-vivre prussien, qu'elle apparaît parfois dédaigneuse et ne cache pas son sentiment de supériorité vis à vis des mœurs vénitiennes :

On peut s'imaginer comme une Allemande comme moi se trouvait dépaycée dans un pays où l'on ne pense qu'à faire l'amour, et où les dames se croiraient déshonorées si elles n'ont de galants. J'avais toujours appris que la coquetterie était un crime, et je trouvais la morale d'Italie contraire à celle-là<sup>105</sup>.

Ce dépaysement dont parle Sophie est plus un terme péjoratif pour montrer sa désapprobation quant aux usages de ce pays et dévoile ainsi un ressentiment qui sous-entend implicitement l'incivilité des vénitiennes. La confrontation entre la culture de la voyageuse et la culture de l'altérité est sans doute ce qu'il y a de plus intéressant dans l'étude des textes viatiques, donnant lieu à des descriptions influencées par un grand nombre de facteurs : les conditions physiques et psychologiques du voyageur-auteur, les préjugés et images préconçues qui dominent le voyage, l'expérience bonne ou mauvaise une fois sur place, l'association de l'expérience olfactive et des souvenirs, etc...

Madame d'Aulnoy reste ainsi campée sur ses premières impressions au sujet des mœurs espagnoles, suite au vol dissimulé de sa montre à gousset au début de son périple : « Je partis de cette hôtellerie, où l'on acheva de me ruiner ; car tout est gueux en ce pays-là et tout y voudrait être riche aux dépens du prochain », elle n'hésite pas non plus à comparer le paysage français et le paysage espagnol pour marquer la différence de niveau de civilité : « On ne trouve pas là ces beaux châteaux qui bordent la Loire, et qui font dire aux voyageurs que c'est le pays des fées. Il n'y a, sur ces montagnes que des cabanes de bergers et quelques petits hameaux [...] ». Cette

---

<sup>105</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 93.

dernière réflexion renvoie encore une fois à cette idéalisation que se faisait la comtesse avant de partir mais aussi l'image qu'elle a de chez elle, et de l'architecture française. C'est bien une confrontation entre deux espaces, le mien et celui de l'autre mais aussi entre l'espace extérieur (paysage, ville, terrain) et l'espace intérieur qui est mon système de représentation. Il y a un double discours à ce sujet dans les récits viatiques féminins : paradoxalement et alors que la conscience d'un *chez soi* devrait être évidente à observer chez les femmes voyageuses de l'élite du XVII<sup>e</sup> siècle, (puisqu'elles sont gardiennes des mœurs et de la culture), leur regard semble davantage attiré par l'ailleurs quel qu'il soit, surtout parce qu'il n'est pas la « maison ». Alors que dans les récits viatiques masculins, la critique sur les divergences et les ressemblances avec l'ici abondent, le récit féminin se fait un peu plus discret. Même si l'espace est étranger, c'est la différence et la nouveauté qui prônent sur le mal du pays et les réminiscences du chez soi. Elles n'ont aucune envie de retourner s'enfermer chez elles et montrent un enthousiasme flagrant pour le dehors, toujours prêtes, comme le souligne la princesse de Hanovre au départ de son voyage en Italie, « pour aller plus loin ».

D'autre part, même si la mention « chez nous » s'observe plus difficilement, elle est présente bien que sous-entendue la plupart du temps. Ce « nous » englobe toute une série de concepts humains, sociaux, politiques et semble être la verbalisation d'une sémiosphère opposée à une autre. On l'aperçoit dans la *Relation du voyage d'Espagne* lorsque la comtesse s'indigne ou apprécie la cuisine espagnole. Très sensible aux mets, à la mode et aux commérages elle n'hésite pas à s'exprimer et ne se prive d'aucune comparaison : « L'on peut alors se retrancher à coup sûr sur le dessert. L'on y mange encore des salades faites d'une laitue si douce et si rafraîchissante, que nous n'en avons point qui en approche ». Ce « nous » vient s'opposer à « ils » qui conceptualise les espagnoles, les autres. Mais madame d'Aulnoy fait aussi une différence avec une autre catégorie d'« autres » que sont les étrangers extérieurs à l'Espagne, autrement dit les autres touristes et ce, sans s'y inclure. Le fait de se démarquer de cette dénomination montre à quel point le principe de frontières et d'homme/femme-frontière était présent au XVII<sup>e</sup> siècle, où chaque pays, chaque culture est bien définie, les sociétés compartimentées et différentes les unes des autres, allant jusqu'à revendiquer cette différence.

Ce sont finalement les correspondances que les princesses-voyageuses entretiennent avec leurs proches qui font office de canal dans lequel l'information sur l'ailleurs passe pour s'inscrire dans l'ici, sans qu'elles établissent pour autant des comparaisons explicites. Autrement dit, le simple fait de dire l'ailleurs les démarque de ce qu'elles et leurs correspondants connaissent, donc du *chez soi*. Outre madame d'Aulnoy, les femmes semblent donc exister beaucoup plus dans l'instant présent, l'instant du voyage que dans un mouvement de rétrospection, sauf bien sûr au moment de l'écriture de leurs mémoires, qui leur rappellent avec nostalgie leurs doux

moments d'aventures. Sophie de Hanovre évite les comparaisons directes, malgré une prise de parti parfois significative, il s'agit plutôt de montrer à travers ses descriptions, comment en tant qu'allemande, elle s'inscrit dans le paysage étranger. On ne niera toutefois pas que la princesse-touriste montre une certaine fierté de ses origines et se trouve parfois bien étonnée et désorientée devant les mœurs et les modes des pays visités. Tout au long de sa vie elle fera part à son frère aîné de son regret de ne pas l'avoir avec elle, car plus que la terre, ce sont les liens familiaux qui incarnent ce *chez soi* pour elle et les souvenirs qu'elle a partagé avec Karl Ludwig. Le seul véritable témoignage dont nous disposons de la princesse à ce sujet et non des moindres, est inscrit dans sa lettre du 22 Avril 1664, alors qu'elle était à Augsbourg. Elle explique alors comment en quittant un monde elle en retrouve un autre :

Cependant nous irons voir les merveilles de ce lieu comme les *reigers* de Hollande, mais le beau jardin d'Heidelberg n'y sera pas, ni la conversation de mon cher Papa que j'y ai laissé, ni la petite légion de poupons s'embrassant et sautant par la verdure, ce qui m'occupe fort l'esprit. Mais on ne peut avoir tous les biens de ce monde à la fois : je me dois trouver heureuse, quand j'en quitte un, que j'en vais trouver un autre<sup>106</sup>.

Cette dernière remarque est sans doute le fruit d'une jeune âme en peine et en pleine transition vers son destin de femme passeuse culturelle. On ne reverra plus de telle formule, ni dans les *Mémoires* ni dans ses *Lettres de voyages* une fois le pied à l'étrier parmi les grands de ce monde. La pudeur l'emporte encore une fois sur la nostalgie et l'inquiétude pour la princesse-électrice, qui pourtant et sans le vouloir, donne à voir non seulement son histoire viatique mais aussi une psychologie complexe, la sienne, chose très rare à cette époque. Une seule fois par la suite elle laissera entrevoir son besoin de rejoindre ses terres, après avoir visité sa sœur à Maubuisson et avoir quitté Madame de Mecklembourg en se plaignant à son époux qu'on ne la faisait « pas voyager assez vite ». Sophie, déjà âgée se lasse de ces grands déplacements et languit de revoir son frère, les deux parents se manquent de peu puisque Karl Ludwig meurt en 1680. Cette dernière phrase signera son retour à Osnabrück. Mais le retour n'est jamais vraiment synonyme d'arrêt définitif, puisqu'à peine arrivée dans ses terres, Sophie est contrainte d'effectuer de nombreuses haltes pour des affaires de famille, y compris dans le nord de l'Europe, entre autres, au Danemark et en Hollande. L'expression de son appartenance est ainsi, pour les voyageuses, pris dans un système d'opposition télescopée, sous la forme d'une mise en distance ou d'un rapprochement relatif avec l'ailleurs et avec l'altérité.

---

<sup>106</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 179.

## II. Vision et représentation de l'Autre

### 2.1- Rencontres familiales et amicales : au sein des microcosmes de l'élite

Tout le monde connaît cet adage « le monde est petit », la chose n'aura jamais été aussi vraie qu'en étudiant ces écrits féminins dans lesquelles les personnages se croisent, s'inspirent, se rebutent ou se manquent de peu. Cela tient bien entendu du fait que ces expériences viatiques se sont toutes plus ou moins tenues dans un même laps de temps, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Le monde est en effet bien restreint pour les femmes, puisque l'espace leur est limité, mais il n'en est rien de leur réputation qui traverse sans mal les frontières européennes. C'est en effet grâce aux cours qui font office de pouponnières de l'élite, que les grandes figures de la noblesse du Siècle d'Or parviennent à se fréquenter, se rencontrer, se toiser aussi et finissent par se connaître, du moins de nom. Les rencontres familiales sont l'occasion pour les princesses de parler de leurs parentes et des autres femmes, ainsi que des relations diverses qui les lient. C'est aussi l'occasion de se renseigner sur les nouveautés, les nouvelles alliances et de suivre l'actualité culturelle et politique. Bien qu'elles voyagent parfois pour la première fois dans un pays, elles sont amenées à fréquenter des individus qu'elles connaissent déjà ou qui sont amis de leur époux ou familiers de leur palatinat, de leur cours et de leur lignée. Ces gens ont une vocation de compagnons et de guides qui rejoignent les princesses lors de leur voyage, comme c'e fut le cas de M. Morosini pour Sophie de Hanovre en Italie ou les demoiselles de Messignac qui se sont intégrées à la litière avec Madame d'Aulnoy.

Ainsi, il n'est pas étonnant de voir que la comtesse d'Altenbourg, comme Sophie de Hanovre étaient de proches parentes de Mademoiselle de Montpensier. La petite Charlotte-Amélie est présentée à la Reine de France par cette dernière, qui la prend sous son aile une fois arrivée à Paris. La jeune fille ne fait donc pas véritablement de découvertes exotiques, elle se familiarise à une ribambelle de gens qui l'intégrera au monde par la suite. Ainsi rencontre-t-elle à tour de rôle S.M Mademoiselle d'Evreux puis Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle de Valois qui lui inspire un « respect plus particulier et plus tendre » par la proximité de leur âge, puis le Roi et la Reine du Danemark, dans une seconde partie de sa vie nettement plus triste. Comme Hamlet, la comtesse d'Altenbourg aurait certainement pu dire qu'il y avait « quelque chose de pourri en le royaume du Danemark<sup>107</sup>». Victime de machination et de malentendus véhiculés par deux amants jaloux, elle se trouve de nombreuses fois humiliée sous le regard inquisiteur du roi et de la reine. Elle reçoit de nombreuses marques d'affection et des propositions de mariage qui ont pu

---

<sup>107</sup> William Shakespeare, [1601], *Hamlet*, Paris, éd. Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 2008.

donner lieu à des quiproquos. Ainsi explique-t-elle qu'après un malentendu au sujet de potentielles noces avec M. Hahn, elle fut la risée de la cour :

Je trouvay S. M jouant au Verkehren avec la comtesse Ahlsfelt : tout le monde me regardoit avec étonnement, mes amies me plaignant et les autres riant à mes dépens : la Reine ne me parloit ni ne me regardoit, riant malicieusement avec la comtesse : je faisais la meilleure contenance, ne faisant semblant de rien<sup>108</sup>.

Outre les désagréments liés à son rang, elle rencontre également des curiosités qui l'indignent au plus haut point. Très vertueuse, elle fait part du comportement indigne des soldats et la débauche à laquelle ils se sont adonnés en Allemagne, dans la ville de Plön :

Nous continuâmes le voyage et arrivâmes le 26 juillet à Plon [...] les hommes s'enyvrèrent aux quatre repas qu'on y fit et deux fois le dimanche, ce qui étoit un méchant régal pour des femmes, n'y ayant à table que la Reine , la duchesse de Plon et moy, et cela parmy dis hommes fort yvrés et la plus part fort insolents et faisant des tours de valets en présence de leur valets mêmes, ce qui donne un furieux mépris pour les gens<sup>109</sup>.

A Copenhague, elle fait la rencontre de la princesse Ulrica, reine de Suède, et reste intriguée par cette personne aussi belle de corps que d'esprit. Elle s'étonne de sa bonté et du peu d'intérêt qu'elle porte aux bagatelles :

[...] je ne veux point parler de son intérieur, quoyqu'elle fût de fort belle taille et fort dégagée, ni grande, ni petite, l'air grand, majestueux [...] je ne crois que personne au monde le puisse décrire sans luy faire tort : je puis dire en conscience n'avoir jamais connu personne de notre sexe qui possède les grandeurs d'âme de cette princesse : elle avoit de la modestie, du discernement, de la bonté et se plaisoit fi fort à faire du bien, que cette passion qui estoit si dominante en elle, pensa luy faire de grandes affaires, ayant engagé sa bague de promesse, après avoir vendu tout.[...] Enfin, je n'ai jamais vu de femme ni de fille au monde si peu bagatellière qu'elle, et elle pousoit assurément sur cela la négligence beaucoup trop loin, craignant toujours de tomber dans l'autre excès<sup>110</sup>.

C'est donc aussi l'occasion de s'inspirer de modèle de vertu et de se faire un avis sur l'ensemble des gens de la noblesse. Finalement, les rencontres familières tiennent plus de l'organisation du voyage que d'une réelle entrevue spontanée.

## 2.2- Rencontre et l'altérité : entre « miroir-repoussoir » et autre fantasmé

La découverte de l'altérité, au même titre que celle de l'ailleurs, n'est pas toujours positive, on compte d'ailleurs beaucoup de mauvaises rencontres et de représentations négatives de l'étranger

---

<sup>108</sup> Charlotte Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altembourg, *Vie de la princesse de la Trémoille, comtesse d'Albenburg, écrite par sa propre main en forme d'instruction à son fils*, Genève, éd. Adamant Media Corporation, Elibron Classics book, 2002, p. 123.

<sup>109</sup> *Idem*, p. 126.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 114.

dans les récits de voyage de nos princesses, que ce dernier soit visiteur ou visité. Il arrive que la découverte de l'étranger donne à voir un *Autre comme miroir-repoussoir*<sup>111</sup>, à tel point que les descriptions qui en émergent tendent à marquer une opposition entre les mœurs de l'élite française ou allemande et celles de cet Autre. Cela a pour effet, d'une part de faire « émerger une impression de « barbarie » » et dans la même veine, d'encourager les conceptions négatives chez les lecteurs contemporains de cette élite féminine, tout en leur donnant une valeur dans le temps. La *Relation* de la comtesse d'Aulnoy est sans doute le texte qui donne le plus matière à étudier ces représentations parce qu'elle oscille entre portraits sévères et idéalisation des Espagnols. Ses figurations de l'autre ne se font pas toujours directement, quand elle ne critique pas ouvertement les mœurs ibériques en affirmant à sa cousine que « tout est gueux en ce pays-là » et que les Espagnols « sont tous plus voleurs que des chouettes » elle laisse la parole à ses personnages qui s'en chargent à sa place par leur récit de vie ou en rapportant des faits. Elle apprend ainsi de Don Frédéric les curiosités qui l'attendent à Madrid :

Les Espagnols, dit-il, ont toujours passé pour être fiers et glorieux [...] Ils sont braves sans être téméraires : on les accuse même de n'être pas assez hardis. Ils sont colères, vindicatifs sans faire paraître d'emportement, libéraux sans ostentation, sobre pour le manger, trop présomptueux dans la prospérité, trop rampants dans les mauvaises fortunes. Ils adorent les femmes, et ils sont fort prévenus en leur faveur que l'esprit n'a point assez de part au choix de leurs maîtresses. Ils sont patients avec excès, opiniâtres, paresseux, particuliers, philosophes ; du reste, gens d'honneur et tenant leur parole au péril de leur vie. Ils ont beaucoup d'esprit et de vivacité, comprennent facilement, s'expliquent de même et en peu de paroles. Ils sont prudents, jaloux, sans mesure, désintéressés, peu économes, cachés, superstitieux, fort catholiques, du moins en apparence<sup>112</sup>.

Cette description s'étend sur presque deux pages et est suivie d'un portrait qui traduit en tout point la sévérité de leurs mœurs. Madame d'Aulnoy accorde beaucoup d'importance à l'accoutrement et à la mode, ses lettres sont ainsi truffées de détails physionomistes qui l'étonnent et la désolent parfois beaucoup, surtout lorsqu'il s'agit des femmes. Ces dernières comme les hommes entretiennent des goûts et un style de vie qui semblent contenir leur personnalité explosive et passionnée. Des hommes, elle dira :

Ils sont fort maigres, petits, de taille fine, la tête belle, les traits réguliers, les yeux beaux, les dents assez bien rangées [...] Ils veulent que l'on marche légèrement, que l'on ait la jambe grosse et le pied petit, que l'on soit chaussé sans talon, que l'on ne mette point de poudre, qu'on se sépare les cheveux sur le côté de la tête et qu'ils soient coupés tout droits et passés derrière les oreilles, avec un grand chapeau doublé de taffetas noir, une golille plus laide et plus incommode qu'une fraise, un habit toujours noir ; au lieu de chemise, des manches de taffetas ou de tabis noir, une épée étrangement longue, un manteau de frise noire par là-dessus, des chausses très étroites, des manches pendantes et un poignard. [...] ils semblent qu'ils affectent l'habillement le moins

<sup>111</sup> Aline Gohard- Radenkovic, « L'altérité » dans le récit de voyage, L'Homme et la société, N. 134., Littérature et sciences sociales, 1999, p. 88.

<sup>112</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 21-22.



agréable de tous, et les yeux ne peuvent s'y accoutumer<sup>113</sup>.

Des femmes, elle retiendra surtout l'inconfort et le supplice induit par une toilette étouffante. Encore une fois, les Espagnoles ne font pas exception à la règle en ce qui concerne la représentation propre à leur genre, car avant de passer sous le regard de la voyageuse, elles sont soumises et conditionnées par celui des hommes qui les veulent à leur image :

[...] elles sont toutes d'une maigreur effroyable, et elles seraient bien fâchées d'être grasses ; c'est un défaut essentiel parmi elles. Avec cela elles sont fort brunes, de sorte que cette petite peau noire, collée sur des os, déplaît naturellement à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Elles mettent du rouge à leurs épaules comme à leurs joues qui en sont couvertes. Le blanc n'y manque pas et, quoiqu'il soit fort beau, il y en a peu qui le sachent bien mettre. [...] C'est une beauté parmi elles de ne pas avoir de gorge, et elles prennent des précautions de bonne heure pour l'empêcher de venir. [...] Elles ne mettent jamais de collier, mais elles portent des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles qui sont bien plus long que la main<sup>114</sup> [...]

Tout comme eux, elles sont extrêmement maigres, le pied minuscule, la peau brune, les cheveux noirs et tressés, séparés sur le dessus du crâne, et sont ensevelies sous des couches de tissus et de pierreries. Les jeunes promises sont masquées et portent des gants. Nous y reviendrons un peu plus loin puisque, personnages réels ou montés de toute pièce par la comtesse, leur présence, comme leur description, ont une valeur symbolique et réfléchi dans cette *Relation du voyage d'Espagne* qui pointe du doigt certaines injustices.

Au fur et à mesure de son voyage, la comtesse se fait de moins en moins permissive et patiente à leur rencontre. Elle, qui était déjà partie du mauvais pied, se montre intraitable sur leurs conditions de vie et dresse parfois un tableau fort ombragé de ces gens qui la reçoivent dans leurs hôtels :

Je ne crois pas que l'on puisse mieux représenter l'enfer qu'en représentant ces sortes de cuisines et les gens que l'on trouve dedans ; car, sans compter cette fumée horrible, qui aveugle et suffoque, ils sont une douzaine d'hommes et autant de femmes, plus noirs que des diables, puants et sales comme des cochons, et vêtus comme des gueux. Il y en a toujours quelqu'un qui racle impudemment une méchante guitare, et qui chante comme un chat enroué. Les femmes sont toutes échevelées : on les prendrait pour des Bacchantes<sup>115</sup>.

Toutefois, l'hostilité de la voyageuse n'est pas constante et n'est pas motivée par « cette volonté didactique et moraliste de l'auteur de confronter « barbarie » et « civilisation » en faveur d'une société<sup>116</sup>», en l'occurrence, la sienne, dans une conception purement manichéenne. Ses descriptions sont relatives aux régions visitées et aux gens rencontrés, proposant un récit varié et complet de ses impressions de voyage. Ses lettres sont ainsi mitigées, entre

<sup>113</sup> *Idem.*, p. 22-23.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>116</sup> Aline Gohard-Radenkovic, « *L'altérité* » dans *le récit de voyage*, L'Homme et la société, N. 134, Littérature et sciences sociales, 1999, p. 89.

désapprobation de certaines coutumes et admiration d'autres usages. S'il existe une prise de partie chez madame d'Aulnoy, elle se situe sans doute dans la manière dont elle met les femmes à l'honneur dans ses lettres. Elle ne cache pas non plus ses penchants pour la galanterie qu'elle insuffle à quelques personnages, puisqu'en femme de lettres du XVII<sup>e</sup>, elle accorde à ce trait une place tout particulière. Cependant, le caractère fictionnel de ces avatars fausse l'observation puisqu'ils sont modelés selon les mouvements de leur auteure et n'ont pas, ou partiellement par une vraisemblance. Les lettres prennent alors une coloration qui, de toute évidence, montre que le but de la comtesse n'est pas de donner une vision objective de la population espagnole mais de construire un récit entre deux mondes : celui de l'expérience du terrain et celui du rêve, du conte qui a avant tout pour visée de combler les oublis et les trous de son histoire, divertir son lectorat et de se divertir elle-même.

*La Relation du voyage d'Espagne* offre ainsi une variété de descriptions et de représentations, allant de critiques et d'inventions subjectives aux observations les plus réalistes. Mais tous les textes viatiques ne proposent pas une vision aussi contrastée. Dans ses *Mémoires et Lettres de voyage*, Sophie de Hanovre reste très mesurée quant à sa vision de l'autre et de l'ailleurs, peut-être avec une telle maîtrise que cela passerait parfois pour du cynisme ou de l'indifférence. Elle s'enthousiasme rarement, fait peu de démonstration de ses impressions et lorsqu'elle se trouve incommodée par des rencontres ses commentaires se veulent d'une redoutable efficacité. Cependant il lui est arrivé, comme tout voyageur novice, de rêver et de tomber parfois en totale désillusion, tel a été son cas avant d'atteindre la péninsule italienne :

J'avais l'imagination préoccupée que je ne verrai que des anges dans un pays qui avait si souvent attiré Messieurs les ducs de Brunsvic, et auxquels j'avais tant ouï parler des dames d'Italie, et je fus bien surprise de ne voir que des visages épouvantables que la richesse des habits dont elles étaient ornées ne pouvait seulement rendre tolérable<sup>117</sup>.

A cette déception s'ajoute progressivement un sentiment de mépris et de chagrin qui occuperont une bonne partie de sa vie : d'abord à cause de la liaison de son époux avec la connétable Colonna, qui lui insufflera un vif sentiment de honte et de mélancolie, puis plus tard à cause de la mort de sa fille Liselotte, de celle de sa sœur, l'abbesse de Maubuisson et de Karl Ludwig. Très sévère vis à vis des Vénitiens, elle dira qu'elle « les trouve fort civils, mais il ne faut pas s'imaginer que les Italiens ont également de l'esprit ». C'est évidemment envers les dames vénitiennes qu'elle est la plus piquante, les trouvant vulgaires et négligées tant dans leurs mœurs que dans leur physionomie, les dit *schändliche donne*: « impudentes » et maintient qu'en ces lieux, seules les religieuses ont grâce à ses yeux:

---

<sup>117</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 184.

Je n'ai encore rien vu de beau qu'une religieuse. Dans chaque cloître elles sont habillées de différentes manières fort joliment, d'une manière antique et bizarre qui vous plairait sans doute si elles étaient peintes à la main de Titien<sup>118</sup>.

En revanche, elle apprécie la compagnie des florentins et de leurs parents français qui « ont beaucoup d'esprit », ainsi que les gens de Milan dont la noblesse « est tout à fait civile et obligeante », y compris les femmes qu'elle trouve « fort agréables et spirituelles ». Autant de monde qui selon elle, ferait passer les comtes et les princes allemands pour des « bêtes ». Finalement, c'est toute l'Italie qui plaît à la princesse-touriste « hormis Venise ». Le texte viatique, aussi réaliste et vraisemblable soit-il, fait état de curiosités vues par le voyageur. Ces curiosités sont tout ce qui suscite l'impression d'étrangeté et vont susciter un sentiment d'inconnu, un questionnement et une prise de position vis à vis de cette altérité. La princesse-électrice raconte ainsi ce qu'elle a vu à Rome où elle n'a connu aucune dame si ce n'est une « folle », qui lui donne prétexte à critiquer les mœurs romaines :

Dans ce pays-ci les débauches sont d'une autre sorte, et il paraît que chaque climat apporte sa vertu et son vice avec soi. Je n'ai vu qu'une dame à Rome, mais si elles sont toutes comme celle-là, on fait fort bien de les resserrer<sup>119</sup>.

En France, c'est un autre sentiment qui anime la princesse allemande. Censée se rendre à la Cour pour les noces de Marie-Louise d'Orléans et du dauphin, elle appréhende cette visite, bien que sa gêne soit de courte durée face à la trivialité des gens qui entourent le Roi :

J'avais eu quelque appréhension de me montrer à une cour française ; mais comme je vis la maréchale du Plessis, Mme de Fienne, Mme Gordon et la gouvernante des filles de Madame, qui étaient les seules qui se montrèrent ce jour-là, je pris courage et je vis qu'il y avait toutes sortes d'espèces aussi bien dans cette cour comme dans l'arche de Noé<sup>120</sup>.

C'est sans doute lors de la cérémonie de mariage que Sophie de Hanovre donne la plus grande description de ces gens, elle les considère d'un coup d'œil et fait rapidement le tour de cette faune. Pas de commérages ici, ni de médisances, elle se contente d'observer et d'en faire un curieux tableau :

Je trouvais la Reine fort gênée dans cette ajustement car elle avait une jupe d'une broderie plus pesante que celle qu'on met sur les housses des chevaux, quoiqu'il faisait extrêmement chaud. Monsieur parut fort content, car il est heureux qu'il le peut-être des cérémonies de la grandeur sans en avoir le pouvoir. Madame parut fort gaie de voir devenir Mme sa belle-fille reine. La petite Mademoiselle semblait souhaiter un pareil sort. La Grande Mademoiselle de Montpensier avait fort grand air, Mme de Guise n'en avait point du tout. Mme sa sœur la duchesse de Florence me parut fort aimable et Mlle de Blois fort belle, qui était fille de La Vallière. Je pris garde quand le Roi s'ennuya pendant la cérémonie, [qu'il] ouvrait la bouche et

<sup>118</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 184.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>120</sup> *Ibidem.*, p. 144.

fermait les yeux. Pour monsieur le Dauphin, il me parut insipide ; le prince de Conti d'un très médiocre, quoique son manteau était couvert de pierreries de diamants que sa nièce la duchesse d'Enghein a eues de sa tante la reine de Pologne. Le prince de La Roche-sur-Yvon n'était guère plus beau que son frère. Le duc de Vermandois, fils de La Vallière, me parut plus aimable. Et j'admire M.de Verneuil, fils d'Henri IV, qui se portait à merveille à l'âge de près de quatre-vingt ans. Sa femme faisait aussi figure ; on portait sa queue comme celle des princesses, mais elle n'était pas si longue<sup>121</sup>.

Avec ce panorama, la princesse nous permet de faire un tour d'horizon de la filiation royale et noble française, ainsi que des conditions politiques et diplomatiques de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Pour donner une idée un peu plus caustique de ce qu'on pouvait voir dans cette « arche de Noé », Sophie fait référence à Madame Gordon, une dame au comportement très singulier. Cette écossaise à la mine « grêlée » et dame d'atour de Louise d'Orléans, avait la réputation de cracher « dans la bouche des gens », de lancer « ses gants à la figure de Madame » et de « tripoter les boutons des chausses des messieurs ». Ce genre d'individus pullulait à la cour de Louis XIV, qui s'amusait de leur extravagance et aimait la compagnie de ces curiosités, jusqu'à sa Reine qui avait les dents « noires et gâtées » et une physionomie bien peu avantageuse si ce n'est difforme. La princesse de Hanovre a de la peine à la regarder et la décrit comme pâle, encombrée d'un dos avec « trop d'embonpoint », le « col trop court ». En somme, nul besoin d'aller bien loin pour s'étonner ou s'indigner, c'est d'ailleurs bien souvent les rumeurs en décalage avec la vision du voyageur qui créent cette surprise, bonne ou mauvaise. En termes de surprise, Sophie de Hanovre aura été servie, elle qui ne refusait rien à ce qui pouvait contenter sa curiosité, aura vu « tout ce qu'il y avait à voir », des *fashions* aux dents gâtées de la Reine, il ne manquait plus qu'à son voyage de retour une entrevue avec celui qu'elle nommait honorifiquement son « cher papa » pour finir son « pèlerinage bien agréablement après avoir vu l'une des plus belles cours de l'Europe<sup>122</sup>».

### 2.3- Usages, coutumes et traditions : préjugés et surprises

C'est à travers leur perception des usages et des coutumes que le caractère ethnologique des textes viatiques des princesses- voyageuses se veut le plus perspicace. La véritable prise de contact avec l'altérité se fait avec la rencontre de deux systèmes d'usages qui s'examinent, s'observent, s'assument ou au contraire se rejettent tout en construisant leur identité en contraste avec celle de l'autre. A chaque territoire son histoire, ses traditions et ses valeurs qui peuvent paraître très étranges ou au contraire familières, puisque nombreux sont les pays européens qui partagent une même histoire, les mêmes *topoi* notamment grâce aux alliances conjugales,

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 147-148.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 225.

commerciales, ou guerrières, quand il ne s'agit pas de conflits, qui eux aussi contribuent à l'érection de lieux communs.

Même si aller à la rencontre de l'Autre semble délicat et peu spontané pour les voyageuses du fait de leur statut de femmes, de figure diplomatique et du fait de l'organisation de leur itinérance, cela ne les empêche pas pour autant d'être immergées dans un système de croyances, de coutumes et de traditions, en y étant même plus sensibles que les hommes. Les réactions sont extrêmement variées et dépendantes de l'appartenance culturelle, morale, religieuse et sociale des princesses, de leurs trajets et des rencontres qui s'accompagnent de préjugés ou au contraire d'une vision étonnement objective. Les femmes sont bien plus souvent en relation avec d'autres femmes qu'avec des hommes ou des locaux, paysans, artisans ou domestiques, ainsi l'échange et le transfert de valeurs se font en général de femme à femme et sont limités aux espaces géographiques et intellectuels qui leur sont attribués. Loin de taire leurs impressions, elles révèlent tout et parfois peut-être plus que ce qu'elles devraient, plus librement puisqu'elles savent que leurs écrits demeurent intimes et impropres au public. Comme tout voyageur, elles tentent d'exprimer l'ineffable, l'émotion pour tenter de conjurer l'objet de leur interrogation :

[...] le voyageur ne succombe pas à la tentation de le passer sous silence : il aurait plutôt tendance à le mettre en avant, à le reformuler sans cesse comme pour mieux le conjurer. Dans la foulée, il propose toute une palette de solutions approximatives, de transactions ponctuelles visant à combler au moins symboliquement l'abîme séparant son discours et le monde<sup>123</sup>.

Mais encore une fois, les exceptions existent et madame d'Aulnoy en est un parfait exemple. Cette dernière se trouve bien plus souvent en lien avec les locaux, pour ainsi dire, dans leur « jus », voire insiste pour l'être et ne semble pas montrer d'appréhension ou de peur de l'étranger, ce serait plutôt l'inverse. De plus, les conversations et les dialogues qu'elle entretient se font aussi bien avec les personnages de son rang qui l'accompagnent ou qu'elle rencontre, qu'avec un ermite ou deux pauvres filles du peuple se faisant battre par leur père. Ses principaux témoignages consistent à amuser sa cousine et son lecteur avec de petites légendes et de petites anecdotes qui lui sont contées par ses compagnons de route, des parents et des locaux, ce qui ajoute véritablement une tonalité exotique et fantaisiste qui manquait peut-être aux récits des voyageuses de cette époque. On ne compte plus les surprises qui rythment ses haltes : à Vililla, on lui rapporte qu'une cloche sonne seule et laisse dire à la comtesse que lorsqu' « on l'entend, on ne doute point qu'elle annonce quelque sinistre accident » ; elle s'amuse de l'histoire d'une fontaine qui multiplierait les pièces pour ceux qui auraient l'audace d'en offrir à ses eaux, mais qui faisait davantage la fortune de celui qui les réceptionnait plus bas, à la barbe du sot qui a cru

---

<sup>123</sup> Tinguely Frédéric, « Forme et signification dans la littérature de voyage », In *Le Globe. Revue genevoise de géographie, Géographie et littérature*, 2006, p. 55-56.

à de telles fadaïses. Peu avant d'arriver à Madrid, elle entend de la bouche d'une femme une curieuse croyance selon laquelle les Espagnols évitent le regard des « méchantes mines » :

Elle m'a dit encore que c'est la coutume, lorsqu'on voit qu'une personne nous regarde attentivement, et qu'elle a assez méchante mine pour craindre qu'elle donne le mal d'ojos [...] de leur présenter une de ces petites mains de jais, ou la sienne même fermée, et de lui dire : toma la mano, ce qui veut dire, prends cette main. A quoi il faut que celui qu'on soupçonne réponde : Dios te benediga, Dieu te bénisse<sup>124</sup>.

La comtesse a la chance de ne pas être limitée par la barrière de la langue, maîtrisant l'espagnol, elle ne manque jamais de retranscrire de savoureux détails, quand elle n'en rajoute pas. Sa relation abonde d'explications sur les usages de ce pays méditerranéen, où chaque région possède ses propres traditions. Touchée par la manière dont elle est accueillie par les habitants, elle déchant vite à mesure que son voyage évolue et écrit alors à sa parente :

Vous allez peut-être croire qu'il m'en coûtait beaucoup ; mais les ordres sont si bien établis et si bien observés, que les habitants du village sont obligés de venir au-devant des voyageurs, et de les conduire jusqu'à ce qu'on trouve les habitants d'un autre village<sup>125</sup> [...]

La plus grande partie de ces historiettes et de ces fables est peuplée de femmes qu'elle plaint ou qu'elle admire et semble préoccupée par le sort des jeunes filles comme des veuves. Elle fait une première expérience des traitements réservés à ces femmes :

Il n'est pas permis à une femme ou une fille de demeurer plus de deux jours dans une hôtellerie sur les chemins, à moins qu'elle n'ait des raisons très apparentes. En voilà assez pour que vous soyez informée des hôtelleries, et de la manière dont on y est reçu<sup>126</sup>.

Cela incommodement la comtesse qui se montre de plus en plus critique vis à vis de la condition des femmes et prend conscience des différences de mœurs entre Françaises et Espagnoles. Cependant elle ne se montre pas pour autant tendre avec elles, elle leur reproche leur manière de cuisiner, de manger trop gras et trop cuit, les viandes sont pratiquement brûlées et leur pain est si peu cuit « que c'est un morceau de plomb que l'on se met sur l'estomac ». Madame d'Aulnoy s'étonne du comportement des femmes enceintes et de leurs étranges habitudes, validées par la communauté toute entière :

[...] elles voulaient voir mes souliers, mes jarretières, ce que j'avais dans mes poches ; et sur ce que je ne le souffrais point, ma parente me dit que si le peuple voyait cela, il vous jetterait des pierres, et qu'il fallait que je les laissasse faire. Les filles qui me servent en sont encore plus

<sup>124</sup> Charlotte Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altembourg, *Vie de la princesse de la Trémoille, comtesse d'Albenburg, écrite par sa propre main en forme d'instruction à son fils*, Genève, éd. Adamant Media Corporation, Elibron Classics book, 2002, p. 49.

<sup>125</sup> *Idem.*, p. 10.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 23.

tourmentées que moi. Je n'oserais vous dire jusqu'où va la curiosité de ces femmes grosses<sup>127</sup>.

La comtesse entretient un rapport particulier avec les femmes et leurs conditions de vie et outre ce point, ce sont les usages et les raretés rencontrées dans la capitale qui marqueront et changeront la perception de la princesse-voyageuse de son voyage en Espagne. Arrivée à Madrid, elle découvre que les gens peuvent se sustenter dans la rue grâce à ce qu'elle appelle des « cuisines publiques », on entrevoit alors les premiers pas de la restauration moderne. Elle est enchantée de voir la joie de vivre en ces lieux et que tous les gens de cette ville se mélangent pour partager l'espace public, hommes et femmes tout rangs confondus s'assoient à l'ombre des arbres, se baladent et mangent sur la pelouse :

[...] c'est un vrai plaisir de voir les bourgeois et le peuple assis, les uns dans les blés, les autres sur le bord du Mançanarez: Quelques-uns à l'ombre, quelques autres au soleil, avec leurs femmes leurs enfants leurs amis ou leur maîtresse. Les hommes mangent une salade d'ail et d'oignons, les autres, des œufs dur, quelques-uns du jambon et même des gallinasse de leche (ce sont des poulardes excellentes) tous buvant de l'eau comme des canes, et jouant de la guitare ou de la harpe<sup>128</sup>.

Dès lors, ses motifs poétiques commencent à se dessiner et on parvient à entrevoir l'ombre de son idéal égalitaire. La comtesse d'Aulnoy aime particulièrement les bains de foule, voir l'effervescence des villes et entrer au plus profond de la culture des locaux. Son voyage en Espagne aura certainement été l'occasion de se fondre dans la masse du Prado et d'avoir de réels échanges avec ses pairs. Mais on doute de l'authenticité des rapports qu'elle entretiendrait avec les locaux et les conversations, dialogues et autres paroles volés ou échangés qui sont visiblement plus de l'ordre du fantasme. Sans doute a-t-elle vu la plupart des choses qu'elle relate, mais l'enjouement et le caractère fantasque de ce voyage semblent dévoiler le secret d'une femme qui se rêve en aventurière. Tout au contraire, Sophie de Hanovre se montre sous les traits d'une princesse rationnelle qui préfère la vérité des faits, s'éloignant à tout prix des contes et des rêveries. Elle aime en France se trouver à Maubuisson avec sa sœur, déteste les grands bains de foule et surtout les bizarreries de la cour de Louis XIV :

[...] je me trouvais le plus agréablement du monde auprès de ma sœur, sans aucune contrainte, à nous moquer à notre aise de toutes les sottises du monde et de la peine qu'on s'y donne pour des niaiseries pour s'accommoder à ce grand torrent<sup>129</sup>.

Les coutumes et usages français génèrent plus de gêne que de plaisir, elle se montre remarquablement lucide sur ce point et d'une sagesse qui surpasse celle des femmes de son âge.

---

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p74.

<sup>129</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 144.

Sophie subit les réceptions, les dîners en grand comité et les fêtes données par le Roi. Elle montre avec franchise dans ses *Mémoires* que « les plaisirs de la cour de France sont mêlés de beaucoup d'incommodité » et va jusqu'à sous-entendre que l'amusement des Français n'est qu'un moyen de plus de se faire voir: « Mais c'était plutôt par grandeur que par innocence, car chacun y observa son rang, et l'on dansa plus par cérémonie que par gaité ». Le couvent de sa sœur est alors pour elle un havre de paix, le calme et les conversations qu'elle entretient avec sa parente sont infiniment plus divertissantes que les frivolités de ces gens de France :

Je partis le lendemain pour me rendre à Maubuisson, la plus contente du monde d'avoir satisfait à ma curiosité et de toutes les honnêtetés que j'avais reçues à Fontainebleau. [...] je voyais bien que j'étais plus propre pour le couvent que pour cette cour où l'on se donne de la peine pour se divertir<sup>130</sup>.

Lorsqu'elle ne condamne pas les usages français ou vénitiens, Sophie s'adonne à une déconstruction des croyances catholiques, à la fois teintée d'humour et d'une critique très sérieuse de ces mœurs chrétiennes. La satire qu'elle fait des usages de l'Église aurait pu lui être très défavorable mais la manière dont elle retrace ses réactions face à certaines injustices, montre la prise de partie et l'ancrage spirituel et moral d'une princesse protestante qui se désintéresse des superstitions et de l'ésotérisme catholique. Elle se moque d'ailleurs bien des icônes et des charlatans qui vantent le pouvoir de fausses reliques. Elle raconte ainsi dans sa lettre du 13 juin 1664, comment à Venise on a voulu lui faire voir une possédée et comment cette entreprise est tombée à l'eau. Ce passage ne manque pas de mettre en avant l'esprit incrédule de la voyageuse :

Mais il ne faut pas s'étonner de cela ici, le monde étant assez fou pour prendre un chat pour un diable. Nous étions il y a huit jours dans une église pour voir exorciser une possédée. Celui qui nous y mena loua fort la probité du prêtre et le crut fort honnête homme. Nous vîmes donc en entrant dans l'église une femme fort laide et toute échevelée, comme l'on dépeint l'Envie. [...] la possédée donna un grand coup de tête contre l'autel que la planche de dessous tomba et un chat fort ordinaire sauta dehors et disparut dans l'église. Moi qui ne savais pas que ce chat signifiait le diable, je me mis à rire aussi bien qu'un prêtre qui était derrière moi<sup>131</sup>.

De la même manière, les croyances et la dévotion démesurée et trop expressive des Italiens agacent profondément Sophie qui s'amuse de la facilité avec laquelle ces derniers créent des miracles « qui ne prennent origine que par le plaisir que l'on a de tromper l'un l'autre ». Elle se montre aussi très virulente envers le siège papal et témoigne de son opposition flagrante à la hiérarchie catholique et sa conscience des inégalités entre les hommes :

Pour moi je suis déjà lasse de Rome, car il me fâche de voir les choses de ce monde si mal

---

<sup>130</sup> *Idem.*, p. 154.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 193.



partagées, et que ces vilains barbus de cardinaux et excellents sots princes ont les plus belles maisons et jardins du monde sans s'en servir et sans qu'une princesse s'y promène. Si cela était à moi je me croirais en paradis, et ceux-là paraissaient comme s'ils étaient déjà à moitié rôtis dans l'enfer par le soin de leur lésine<sup>132</sup>.

Elle remet en question la manière dont les catholiques gèrent leur foi qu'elle qualifie de « méchante bigoterie » et le dogme « qui consiste à marmotter un *Pater noster* » alors que les confesseurs « se trouvent tous les soirs au bordel ». La princesse-touriste ne s'attarde pas plus que cela sur les usages, elle évite les longues descriptions, tout est concis et incroyablement percutant, aucun détail inutile ne vient entacher le récit de sa vie.

Cette révolusion des traditions et des usages de l'Église catholique fut partagée par Charlotte-Amélie de la Trémoille. La princesse se veut nettement plus réservée sur ses impressions et sur sa conception de l'altérité, dans un récit beaucoup plus traditionnel. Ses seules réelles remarques à ce sujet auront été pour son père devenu fou à cause d'une foi dévorante :

Mon père étoit à Thouars & dans une bigoterie si terrible que cela faisoit pitié à voir, ne voulant pas perdre un jour sans aller à la messe ; un jour de médecine même, il y alloit avant de la prendre : il se faisoit dire la messe à 3 ou 4 heures du matin : il commandoit le soir devant, afin qu'aucun jour se passât sans avoir vu ce batelage idolâtre<sup>133</sup>.

La jeune femme en aura beaucoup souffert, elle qui était plus proche des hommes de sa famille, de son père et de son frère plutôt que de sa mère tyrannique. Déchirée entre la volonté de sa conversion générée par la bigoterie malade de son géniteur et de son frère, ainsi que le fervent esprit protestant de sa mère, son expérience spirituelle aura fait d'elle une femme d'une grande tempérance mais au cœur brisé. Le dogme est au centre de sa critique, elle refuse l'hostie comme le corps du Christ tout comme sa mère, ne s'incline pas devant la croix et donne pour raison qu'on ne saurait si elle s'incline devant la mule sur laquelle est assis le Christ ou devant le Christ lui-même.

### III. Visions et représentation de soi dans le récit viatique

#### 3.1- Expérience sensorielle et représentation des corps féminins

Dans la mesure où la littérature de voyage prend racine dans l'expérience, il aurait été difficile de ne pas évoquer la place du corps du voyageur, et plus intéressant encore ici, des

<sup>132</sup> *Ibidem.*, p. 223.

<sup>133</sup> Charlotte Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altembourg, Vie de la princesse de la Trémoille, comtesse d'Albenburg, écrite par sa propre main en forme d'instruction à son fils, Genève, éd. Adamant Media Corporation, Elibron Classics book, 2002, p. 88

voyageuses. Puisque le récit de voyage se construit sur l'accumulation d'informations et sur la perception de l'altérité, il en va aussi de la perception de soi. Les voyageuses ressentent les aléas de leurs déplacements, le froid, la faim, la douleur et les femmes en rendent compte peut-être différemment que les hommes. Le corps féminin est doublement concerné puisque régulé et soumis à de nombreuses grossesses, ainsi qu'à des impératifs sociaux qui dictent leur manière de se tenir, de s'habiller, de se positionner selon les circonstances, menant souvent à des évanouissements et à des maladies. Les princesses font part de leur intimité, de leur rapport à elles-mêmes mais aussi de leur rapport aux corps des autres femmes qui croisent leur chemin. Ainsi on ne saurait reprocher aux voyageuses de se recroqueviller sur elles-mêmes puisqu'elles se sentent aussi bien concernées par leur personne que par celle de l'Autre :

L'écriture des sensations fait partie d'un dispositif qui mène à une forme de décentrement. Rencontre et compréhension de l'autre, réflexion sur l'humaine condition... les usages et savoirs du corps acquièrent dans les relations une portée historique, philosophique et littéraire. Tel est le paradoxe de cette intimité partagée : se dire, c'est connaître un autre que soi et opérer la jonction entre l'individuel et le collectif<sup>134</sup>.

Elles viennent alors apporter une vérité supplémentaire des faits, appuyer leur récit par une mise en scène de soi et de l'autre tout en s'interrogeant sur ce que Philippe Antoine appelle « la réalité du réel ». Cette fabulation de soi et des sensations font taire les accusations de mensonge et d'in vraisemblance en inscrivant pleinement l'auteur dans un récit qui fait corps avec sa personne. Le corps du texte devient corps organique et vice versa, ils se meuvent ensemble, le récit s'arrête ou ralentit là où le corps ne suit plus. C'est peut-être là que la relation de madame d'Aulnoy dévoile ses limites. Elle évoque longuement la disposition et le corps des Espagnols, des femmes surtout, mais ne donne aucune information sur son propre état pendant son voyage. Bien sûr, elle dira que la chaleur y était étouffante, qu'elle eut quelques indigestions à cause de la nourriture mais outre cela, rien qui puisse réellement attester d'une telle expérience. Là encore nous pouvons mettre une réserve, il se peut que la comtesse n'ait pas jugé utile d'en faire part ou qu'elle ait tout simplement oublié son ressenti, ce qui est plausible au vu du temps qui sépare le temps de la narration et celui de l'énonciation.

Cependant, il semble que ce soit davantage la mise en scène des autres qui lui importe, plus que celle de soi. D'autre part, les plaisirs ne manquent pas dans les textes viatiques, certaines comme la duchesse d'Altembourg demeurent pudiques ou l'expriment avec subtilité comme Sophie de Hanovre, alors que d'autres comme madame d'Aulnoy en font leur cheval de bataille. Les plaisirs de la nourriture, la découverte de nouveaux saveurs, de nouvelles odeurs et de nouvelles sensations sont de précieuses données qui viennent ajouter une profondeur à « la

---

<sup>134</sup> Philippe Antoine, « Le Corps du voyageur », *Viatika* [En ligne], *Le Corps du voyageur*, 2007.

jouissance éprouvée au contact du monde<sup>135</sup>» tout en créant un « effet personnage » dans le récit viatique. Il semblerait que parmi les princesses-voyageuses, ce soit Sophie de Hanovre la plus explicite à ce sujet. Elle, qui passera la majeure partie de sa vie, donc de ses voyages, enceinte. Elle ne se plaint jamais de sa condition et n'y fait référence que lorsque son corps lui joue des tours. Mais elle ne manque pas dans ses *Mémoires* de montrer à quel point on considère peu le corps féminin et ses maux. Elle se souvient avoir été étonnée du traitement que le prince électoral palatin lui avait réservé lors de sa visite à Weinheim et se remémore ce moment comme un des plus grands désagréments de ses jeunes années. Même pendant le travail et après son accouchement, elle est sommée de respecter les conventions :

Ces trois jours furent longs pour moi, car je me devais préparer à faire une sortie au lieu d'une entrée, et je me sentis si mal que je pris résolution de me mettre dans une chaise avec Mme de Harling, de faire suivre ma sage-femme dans une autre, et de me rendre toute bride à Heidelberg.[...] La chaleur m'avait donné de la couleur et M. L'électeur ne me crut point malade. Il me parla une heure de suite sans me faire asseoir. Il crut que je souperais avec lui, mais je m'en excusai et je me mis au lit. Après le souper il me parla encore plus de deux heures de suite devant mon lit et je n'ai jamais été si aise que cette fois de perdre sa compagnie, car celle de la sage-femme m'était plus nécessaire. J'étais malade toute la nuit jusqu'à dix heures du matin, que j'accouchai d'un fils qu'on fit nommer Christian comme le roi de Danemark. M. l'électeur, qui n'était pas persuadé que j'étais malade, me fit demander à quelle heure je voulais sortir pour aller avec lui recevoir la princesse royale<sup>136</sup>.

Aux désagréments de la grossesse se joignent les maladies, la princesse-touriste se trouve bien mal à Venise, tant de corps que d'esprit, mais ironise sur sa condition, bien que triste, de se trouver si seule, en manque de « chaleur naturelle et qui ne peut faire autre personnage ici que d'un « sainte foireuse ». Se plaignant de douleurs abdominales et « sèche comme une momie », les traitements à l'émeraude qu'on lui donne « ne sauraient produire une matière assez épaisse pour faire des pendants d'oreilles à sa Frega ». Ne se nourrissant que de *bacharacher wein*<sup>137</sup> et de limonade, la princesse dépérit dans ce pays de « débauchés » à mesure que les divertissements de son époux se multiplient. L'état de Sophie s'aggrave rapidement à Venise, elle s'évanouit « sans rime ni raison » alors que cela ne lui arrive jamais. On comprend que la princesse ne se nourrit plus, rongée par le manque de ses enfants et l'affliction que lui cause M. le Duc. Plus tard dans son voyage on l'empêchera de prendre des traitements contre son mal sous prétexte que « cela empêche de devenir grosse ». Lasse de Venise, ce n'est qu'à Milan qu'elle reprend des couleurs. La princesse-électrice se soucie aussi de l'état de ses femmes, notamment de Mme de Lenthe qui fit une « mauvaise couche » mais n'en dit mot à personne, continuant le voyage « couchée dans un lit ». Les problèmes féminins sont délicats et peu considérés à l'époque, le tabou de ce corps reste le commerce des femmes, qui elles-mêmes

<sup>135</sup> *Idem.*

<sup>136</sup> Sophie de Hanovre, [1680], *Mémoires*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 123.

<sup>137</sup> Traduction : « vin de Baccara »

évitent d'en débattre entre elles. Sophie s'exprime peu là-dessus, ces témoignages sont d'ailleurs tout à fait inédits. Très cérébrale, elle se garde de discourir sur ce qu'elle considère comme des « bagatelles ». Si la princesse se permet de telles révélations, c'est bien parce qu'elle les sait réservées à l'intimité familiale (lorsqu'elle en fait part à son frère) et aux feuillets de ses *Mémoires* thérapeutiques, se débarrassant d'une gêne juvénile et de manières inutiles.

### **3.2- Vision et perception de soi par l'altérité : de l'ethnocentrisme à l'allocentrisme**

Outre la mise en scène de soi et la manière dont le corps réagit aux aléas du voyage, il demeure un point important, celui de la perception de soi par les autres. Si les princesses reconnaissent l'autre comme un étranger à elles-mêmes, le contraire est valable aussi : le voyageur devient cet autre, l'étranger aux yeux des locaux, qui à leur contact, en viennent à se positionner face à cette étrangeté. Il faut cette fois-ci se mettre de l'autre côté du miroir et s'intéresser au regard que porte l'altérité sur les voyageuses et comment ces dernières en témoignent. La conception que se fait le local des arrivantes est alors influencée à la fois par la donnée du genre et la donnée culturelle. Le voyage implique ainsi un dialogisme des consciences où celle de soi s'acquiert par « une logique de la différence<sup>138</sup> » et grâce au regard brut ou influencé de l'altérité qui se pose comme un observateur critique :

[...] la découverte de l'Autre est un enjeu fondamental pour tout voyageur, fût-il myope au point de n'utiliser l'Autre qu'afin de lui servir de repoussoir et de le confirmer une fois de plus dans son identité. Car, par là même, l'altérité aura servi à un renforcement de l'identité, à une conscience plus aiguë de soi-même, à une connaissance plus approfondie de son propre être. Le dé-tour par l'Autre est ainsi, nombre de fois, un re-tour vers soi-même, dans un va-et-vient entre le moi et l'autre, à l'instar du périple viatique placé entre le tour et le retour, lui-même à l'image du voyage initiatique engendré par l'expérience de l'altérité<sup>139</sup>.

La confrontation à cette vision altérée de soi permet parfois l'émergence progressive d'une idéologie allocentrique, bien que ce ne soit pas systématique, quand ce n'est pas maquillé par de faux enjouements et par des descriptions lourdement orientées vers une idéalisation ou une dévalorisation de l'autre. Cette perception étrangère engendre un questionnement sur soi, qui peut être ressenti par le voyageur comme un électrochoc ou tout au contraire, peut le conforter dans l'image qu'il a de lui-même et de son système d'usage par opposition avec celui de l'Autre, voir entraîner une altération de l'altérité. Comme le suggère Todorov, les « préjugés de supériorité » qui en découlent sont alors « un obstacle dans la voie de la connaissance » mais

<sup>138</sup> Philippe Antoine, « Le Corps du voyageur », *Viatca* [En ligne], *Le Corps du voyageur*, 2007.

<sup>139</sup> *Idem.*

peuvent avoir un autre effet, celui de considérer l'autre comme un « idéal du moi<sup>140</sup> ». La vision est bien entendu impliquée mais elle ne prend acte que lorsque la voix de cet autre, a porté sur ce « moi » et a émis un jugement. C'est l'échange verbal, ici possible par la culture polyglotte des voyageuses, qui va permettre de les inscrire dans un échange de savoir intersubjectif « à travers lequel les messages et les informations se négocient et se révèlent<sup>141</sup> ».

Étudier la vision de l'autre sur les femmes n'est pas une mince affaire, cela doit répondre à une problématique qui implique une triple dialectique. Les princesses et plus largement les femmes, sont quoiqu'il en soit, toujours exposées au regard d'autrui, d'abord celui des hommes de leur milieu, de leur société mais aussi au regard des autres femmes et enfin celui de l'étranger. Elles doivent plaire, faire bonne figure, car elles-mêmes idéalisées, elles sont l'attraction principale dès leur arrivée dans un lieu et assaillies de questions, jugées, observées à leur dépend. Sophie de Hanovre comme Charlotte-Amélie de la Trémoille montrent dans leurs écrits à quel point le paraître et leur faits et gestes ont pu être des objets de discussion et de dévalorisation dès leur plus jeune âge. La princesse-électrice dit avoir été obligée de « faire une fort grande révérence pour les princes et une petite pour les autres » et immédiatement mise en concurrence avec d'autres princesses « bien mieux faites » et « plus accomplies » qu'elle. La joie de vivre de Sophie est également sujette à des impressions ambivalentes qui orienteront son caractère à un moment ou un autre, puisque certains « y prirent plaisir » alors que d'autres l'appréhendèrent. Comparées entre elles, les femmes font une affaire personnelle de leur image que l'on sublime ou que l'on raille. Quand elles voyagent, elles font attention à se mettre à la mode du pays pour ne pas se faire remarquer, et quand elles ne le peuvent pas, elles refusent qu'on les visite. Les portraits que l'on fait d'elles ont aussi leur rôle à jouer, et font bien souvent office de préliminaires à la rencontre, ne pouvant prévenir les préjugés qui se forment avant même d'entrer en contact visuel et verbal. Véritable commerce identitaire et iconographique de soi et de l'altérité, les femmes ont du mal à faire des rencontres authentiques. Outre les considérations faites par les microcosmes familiaux, les princesses font face à celles des étrangers, souvent erronées et stéréotypées. La princesse de Hanovre est prise pour une française à Venise ce qui l'incommoderont fortement, épiée elle explique « qu'on disait tout ce que je faisais » sans qu'elle puisse se justifier et finisse par en rajouter à l'excès, exaspérée par l'amalgame fait par les italiens. Ce qui est assez étonnant venant d'une princesse qui aura œuvré toute sa vie à faire de la cour de Hanovre, une cour si française qu'on n'y trouvait plus aucun allemand. Cependant, elles sont aussi l'objet de beaucoup de compliments, où elles arrivent on leur fait quantités

---

<sup>140</sup> Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, éd. du Seuil, 1982, p ; 171.

<sup>141</sup> Francis Affergan, *Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1987, p. 276.

d'obligances. Sophie est appréciée partout où elle va, les gens à qui elle se présente s'empressent de faire part de son humilité et de sa richesse d'esprit. Évidemment, en tant qu'étrangère elle est aussi prise pour cible par les charlatans, elle rapporte notamment qu'à Venise encore, un voyant lui aurait prédit une vie longue jusqu'à soixante ans alors que Sophie vivra jusqu'à quatre-vingt. Cette tendance à jouer de l'ignorance des coutumes des voyageurs est encore de mise de nos jours et se retrouve très fréquemment dans les récits de voyages. Madame d'Aulnoy en fait d'ailleurs les frais à de multiples reprises, la douane, les aubergistes, les gens qui composent sa litière lui réclament tous de l'argent qu'elle se fait voler allégrement. Lorsque la comtesse est approchée par les locaux, c'est toujours pour lui conter une histoire ou une fable, elle n'est jamais prise à partie et lorsque ces derniers s'intéressent à la culture française, le discours est enjolivé dans la bouche de Ferdinand de Tolède :

[...] il m'avouait que les grandes qualités du roi de France faisaient bien souvent le sujet de ses plus agréables réflexions : qu'il avait eu l'honneur de le voir, que son idée lui était toujours présente et que, depuis ce temps-là, il en avait parlé comme d'un monarque digne de l'amour de ses sujets et de la vénération de tout le monde. Je lui répliquai que les sentiments qu'il avait pour le Roi me confirmaient la bonne opinion que j'avais déjà de son esprit et de ses lumières ; qu'il était certain que nos ennemis et les étrangers ne pouvaient, sans admiration, entendre parler des grandes actions de ce monarque, de sa conduite, de sa bonté pour ses peuples et de sa clémence<sup>142</sup>.

On aura reconnu les mots de la comtesse qui fausse les conceptions étrangères pour faire un éloge de la monarchie et du Roi. Ce type de procédés narratifs se retrouve à de nombreuses reprises dans la *Relation du voyage d'Espagne* et confirme bien le désir de madame d'Aulnoy de faire de l'étranger un instrument de valorisation de son « moi ». Loin donc, d'être motivée par sa *libido sciendi*, son voyage et sa relation sont surtout agités par la volonté de faire du beau et de l'idéal du moi et du chez soi avec l'Autre. Ainsi, les femmes espagnoles paraissent insolentes auprès des hommes lorsque les compagnons de la comtesse se confrontent à l'image qu'elles ont d'elles alors que leurs interlocutrices cherchent à les duper :

Nous répondîmes que nous étions Français, que nous savions assez mal l'espagnol, mais que nous avions grande envie de le bien apprendre ; que nous étions persuadés que, pour y réussir, il fallait aimer une Espagnole, et qu'il ne tiendrait pas à nous, si nous en trouvions qu'une qui voulût être aimée. L'affaire est délicate, repris l'autre dame qui n'avait point encore parlé, et je plaindrais celle qui s'y embraquerait : car l'on m'a dit que les Français ne sont pas fidèles<sup>143</sup>.

Outre les considérations faites aux femmes de l'élite pendant leur voyage et la vision que les hommes et femmes de leur entourage leur renvoient d'elles-mêmes, on trouve finalement assez peu de discours rapportés ou de témoignages qui font acte de l'image qu'ont ces princesses à

<sup>142</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 18.

<sup>143</sup> *Id.*, p. 50.

l'étranger et qu'elles savent d'elles-mêmes. Sans doute se gardent-elles bien de dévoiler les réflexions et des mauvaises critiques qu'on aurait pu leur faire. Il faut également prendre en compte que les femmes sont rarement considérées dans leur individualité, elles sont toujours rattachées à leur sexe et aux rumeurs analogues à celui-ci, prises finalement dans une conception globale et artificielle, dans un collectif qui les empêche d'asseoir une véritable singularité chez elles comme ailleurs.

## **IV. Étude de cas - Mise à mal des frontières littéraires et du genre : l'œuvre singulière de madame d'Aulnoy**

### **4.1- Madame d'Aulnoy et l'écriture scaronienne : un conte burlesque et libertin ?**

Il est assez complexe de parler de burlesque au XVII<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas ici de pointer du doigt « un comique extravagant, saugrenu ou grotesque » mais de mettre en lumière les effets d'ambiguïté que la comtesse d'Aulnoy cherche à créer. C'est avant tout un choix esthétique, une écriture des marges et des marginaux et loin d'être mis « au centre », il s'agit « de faire valoir ce centre par la description de ses marges, et des "figures grimaçantes" » qui s'y trouvent, ainsi que de rappeler qu'il peut y avoir « quelques grâces, ou quelques traits pittoresques, chez les fantasques et les extravagants », ceux auxquels conviendrait « le nom d'arabesque, où, sans grand souci de la pureté des lignes, le crayon s'égare en mille fantaisies baroques ». Quant à la langue burlesque, elle fait appel à la multiplicité des lexiques et des références, au mélange des disciplines et des savoirs érudits, que seul les plus cultivés parviennent à saisir. Des références qui peuvent être mythologiques et la *Relation du voyage d'Espagne* en est parsemée : sirènes, spectres, harpies, méduse sont quelques-uns des monstres qui sillonnent les histoires enchâssées de cette aventure viatique ; références linguistiques également, la voyageuse se veut en linguiste voire en philologue puisque la langue espagnole, castillane, française et maure se fréquentent continuellement.

D'autre part, il semblerait que la comtesse partage avec Paul Scarron un goût prononcé pour le mélange des genres et le travestissement textuel. La voyageuse emprunte nombres de procédés littéraires à ce prétendu modèle et les convertit de manière à en faire un plaidoyer contre le mariage, contre l'enfermement des femmes, pour l'amour courtois et la galanterie. Comme Scarron, sa position politique est difficile à cerner, elle « se moque d'ailleurs de ceux

qui se laissent aller à des discours de politique et de guerre<sup>144</sup>», son conte ne manque pas de revendications telles que l'égalité et la liberté féminine et d'idéaux masculins. Au centre de sa relation de voyage, elle les illustre à travers de nombreux récits tiroirs et miroirs, mêlant le conte, en premier lieu, aux nouvelles espagnoles, aux fables, au roman baroque, aux mythes, au théâtre, au roman sentimental d'influence italienne et au roman picaresque. La baronne semble piocher allégrement dans les épisodes du *Roman comique* mais aussi dans le tissu littéraire de son siècle, notamment chez Madame de Scudéry et Madame de Lafayette. A cette « espèce de roman » elle emprunte les nouvelles « plus bourgeoises que paysanne » de l'« Amante invisible » dans le récit malheureux de Don Fernand de Tolède et de la vieille Inès, l'enfance de Don Louis et d'ailleurs étrangement similaire à celle du Destin, qui comme ce dernier fût élevé comme un noble par son oncle avant de tomber en disgrâce et de choisir une vie de voyage et d'anonymat. Les récits rétrospectifs sont également au centre de l'œuvre et donnent le ton général : la relation se veut comme un récit de vie, des vies et de la multiplicité des voix qui se rejoignent sous la plume de madame d'Aulnoy, qui fait le récit de sa propre expérience. Tous les personnages ont une histoire que la comtesse écoute avec délectation. De plus, comme Scarron, la comtesse fait du théâtre une des préoccupations principales du roman. Elle offre ainsi des réflexions sur les comédies espagnoles qu'elle trouve moins bien agencées que les comédies françaises et fait remarquer l'hétérogénéité de cette culture haute en couleur :

[le] théâtre n'était pas magnifique. Il était élevé sur des tonneaux et des planches mal rangées ; les fenêtres tout ouvertes : car on ne se sert point de flambeaux, et vous pouvez penser tout ce que cela se dérobe à la beauté du spectacle [...] La comédie n'était que de trois actes, et elles sont toutes ainsi. A la fin de chaque acte sérieux, on en commençait un autre de farce et de plaisanteries, où paraissait celui qu'ils nommaient el gracioso, c'est à dire le bouffon, qui, parmi un grand nombre de choses assez fades, en dit quelquefois qui sont un peu moins mauvaises. Les entr'actes étaient mêlés de danses au son des harpes et des guitares. Les comédiennes avaient des castagnettes et un petit chapeau sur la tête, c'est la coutume quand elles dansent ; et lorsque c'est la sarabande, il ne semble pas qu'elles marchent, tant elles courent légèrement. Leur manière est toute différente de la nôtre : elles donnent trop de mouvement à leur bras, et passent souvent la main sur leurs chapeaux et sur leurs visages, avec une certaine grâce qui plaît assez ; elles jouent admirablement bien des castagnettes<sup>145</sup>.

A l'image de sa *Relation* tout y est extravagant, danse, corps, mélange d'histoires et entrelacs de voix, jusqu'à Madrid elle donnera un ton enjoué à ses lettres et dira que les Espagnols vivent comme ils jouent le théâtre, avec cette authenticité qui semble si étrange aux voyageurs. Finalement, plus encore qu'un guide de voyage, il semblerait que c'est un guide créatif et moral que madame d'Aulnoy ait voulu faire. Sans doute avait-elle dans l'idée d'imiter certains auteurs pour mieux lever le déterminisme qui réduit les écrits féminins à des œuvres de divertissement,

<sup>144</sup> Claudine Nedelec et Anne Boutet, *Scarron. Le Roman comique*, Paris, éd. Paul Huot, Atlante, 2018.

<sup>145</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 11.



sans portée critique et sans virtuosité d'écriture. Elle montre ainsi que l'écriture féminine est une conception sociale et politique qui, à défaut de vouloir une forme « d'authenticité spontanée<sup>146</sup>», ne présente pas de réelle spécificité puisque comme aura pu le dire Evelyne Wiwerth, les femmes créent avec leur « moi profond non pas avec leur sexe ». Le début de sa première lettre est véritablement prophétique. Là encore comme dans le *Roman comique*, l'incipit visiblement métatextuel semble annoncer la facture et les tonalités de l'œuvre. La comtesse dit assister à un spectacle de danse aussi singulier qu'agréable et se trouve surprise par l'agencement de cette petite assemblée féminine musicale qui lui fait des fêtes à Bayonne. Accueillie par des femmes qui avaient « un petit cochon de lait sous le bras » comme les françaises portent des « petits chiens », elle s'étonne de cette « inclination bizarre » pour ces petits animaux semblables à des « lutins ». Cette bizarrerie est au centre de son récit de voyage, ce sentiment vient cristalliser non seulement l'impression de la voyageuse au cours de ses déplacements mais également celle du lecteur décontenancé devant la forme singulière de cette production. D'autre part, l'auteure reprend dans la forme de son texte, le caractère bohème et « mal ordonné » de cette troupe qui danse et joue de la flûte et du tambourin en même temps. Alors que les femmes s'agitent avec « souplesse » et « légèreté », des rubans dans les cheveux, ce qui n'est pas sans rappeler les turbans des comédiens de la drôle de caravane dans le *Roman Comique*, les hommes jouent de divers instruments et paradent. Elle introduit ainsi d'emblée la nature de son œuvre et en profite pour annoncer sa problématique première, à savoir les rapports sexués qu'elle suggère avec la chorégraphie des danseurs et des musiciens :

Les hommes, qui étaient venus accompagner les dames, prirent chacun celle qu'il avait amenée, et le branle commença en rond, se tenant tous par la main ; ensuite il se firent donner des cannes assez longues, ne se tenant plus que deux à deux avec des mouchoirs qui les éloignaient les uns des autres. Leurs airs ont quelque chose de gai et de fort particulier, et le son aigu de ces flûtes se mêlant à celui des tambourins, qui est assez guerrier, inspire un certain feu qu'ils ne pouvaient modérer<sup>147</sup>.

Elle illustre ainsi la différence de tempérament dans ce mélange singulier et la manière dont ce dernier se trouve propice aux amours et aux passions ardentes que la baronne expose tout au long de ses lettres. Mais c'est sans doute dans la mise en scène de sa propre litière que l'on trouve le plus de points communs avec celle des comédiens de Paul Scarron. Sa « troupe », comme elle nomme son train à de nombreuses reprises, est aussi curieuse et aussi comique que celle envisagée par son homologues masculin. Ses gens, montés sur des ânes prennent des airs

---

<sup>146</sup> Constant Venesoen, *Etudes sur la littérature féminine au XVIIe siècle : Mademoiselle de Gournay, Mademoiselle de Scudéry, Madame de Villedieu, Madame de Lafayette*, Birmingham, Ala. : Summa Publications, 1990, p. 123

<sup>147</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 2.

de « sénateur romain », une partie de ses biens sont tirés par des bœufs et des mulets, accompagnés par « les tambours, les trompettes, les violons, les flûtes et les tambourins [...] jusqu'à la porte de Saint-Antoine », ce qui fit désespérer la princesse-voyageuse. Ce « charivari », comme elle le désigne, est donc à l'image de la composition de cette *Relation* et des musiciens, personnages et histoires qui habitent les feuillets de la baronne en jouant « chacun à leur mode et tous à la fois sans s'accorder ». La silhouette d'une œuvre libertine commence à se dessiner dès les premières lignes. Il s'agit autant d'un libertinage d'idées que de mœurs : renouveler la littérature et les genres littéraires semble être le cœur et la raison de son conte viatique et, comme l'auteur du *Roman comique*, elle s'attaque à différents préceptes comme les couvents et le mariage, ce qui n'a rien d'étonnant quand on voit à quoi madame d'Aulnoy fut réduite après les accusations dont elle a été l'objet après que son mari fut innocenté. Elle est par ailleurs particulièrement friande des inversions axiologiques et de la mise à mal de la figure de l'honnête homme, qui, comme un homme sans noblesse, se laisse aller à ses pulsions. Les grands hommes commettent des crimes, se vengent, mentent, se dérobent face à leur responsabilité. Finalement, ce voyage aura été l'occasion de dresser un portrait assez large des individus rencontrés et lui aura donné suffisamment de matière pour réécrire, s'approprier l'autre et l'ailleurs par l'acte d'écriture selon son idéal littéraire et au service de son idéologie.

## 4.2. Utopies, dystopies féminines et figures de transgression

### 4.1.1- Pseudo-utopies et contes féministes

L'utopie est extrêmement connotée idéologiquement, elle dévoile la pensée secrète et contestataire de son auteur et peut être considérée comme un ensemble de « vérités prématurées<sup>148</sup> ». La littérature de voyage ouvre sur le champ des possibles et est particulièrement propice à ce que Norbert Dodille appelle « l'expérimentation positive de l'imagination<sup>149</sup> » d'un ou plusieurs mondes. En ce sens, le concept se veut très politique puisque construit sur une pensée réactionnaire face à certaines pratiques sociales, religieuses et morales. C'est particulièrement le cas au XVII<sup>e</sup> siècle et le texte viatique semble être le lieu tout trouvé pour illustrer les maux et les failles d'une société, ainsi que celles de son époque. L'utopie ne saurait ainsi exister sans sa portée didactique. Thomas More le premier, avait au XVI<sup>e</sup> siècle envisagé une forme de critique créative dans laquelle il pouvait librement exprimer son

<sup>148</sup> Alfonse de Lamartine, *Histoire des Girondins*, France, éd. Méline, 1847, L.XXIII, p. 322.

<sup>149</sup> Norbert Dodille, « Présentation : l'invention de l'Utopie et aujourd'hui l'Utopie », Séminaire: *Voyages XVIe-XVIIIe siècles : Voyages aux îles d'utopie*, Université de la Réunion, 2012.

opposition à une Angleterre dévoyée, « corrompue » et « inégalitaire ». C'est grâce à la traduction de Louvain en 1516 de l'ouvrage de More, *De optimo rei publicae statu deque nova utopica*, que le registre va s'inscrire dans le paysage littéraire et politique européen. On ne saurait dissocier l'émergence de l'utopie de la Réforme, puisque c'est bien des croyances et des revendications protestantes qu'elle voit le jour et finit par s'infuser petit à petit dans les consciences catholiques. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la seconde Réforme du Grand Siècle relance l'enjouement pour cette thématique, qui se veut tout aussi percutante dans les productions féminines, bien que raréfiée. En effet, l'univers des contes offre le matériau possible et familier aux femmes pour véhiculer l'idéologie galante et égalitaire, à une époque, justement, « où va se développer le conte merveilleux<sup>150</sup> » et dans lesquels « le récit utopique mime la réalité et la restitue sans fioriture littéraire au nom de la norme documentaire ». Les voyageuses-auteurs font ainsi de leurs déplacements un prétexte à la narration utopique qui semble « au sens strict » être :

[...] un voyage intégrant la description d'un état des choses présenté comme actuellement existant dans un lieu clos, dont la localisation exacte demeure inconnue et que l'on ne peut donc pas retrouver sur la mouvante étendue des océans<sup>151</sup>.

L'autarcie et le microcosme sont des invariants de l'utopie, puisque son étymologie renvoie à la notion de « non-lieu ». Mais ils ne sont pas pour autant indispensables et indissociables, la baronne d'Aulnoy se sert de l'Espagne comme toile de fond à son utopie viatique. Les lieux qu'elle traverse sont réels pour la grande majorité, en revanche on doute de la vraisemblance de certaines communautés et de certains personnages, féminins en l'occurrence. La relation met véritablement les femmes à l'honneur, alors que très sévère avec les hommes et d'autant plus s'ils ne sont pas de la noblesse, elle leur réserve un sort tout à fait différent. Ils servent d'ornements et d'éléments déclencheurs aux fables et aux dialogues avec d'autres femmes, lorsqu'ils ne sont pas compagnons de voyage flattant le fantasme galant de l'auteure. Elle se plaît à imaginer des communautés matriarcales, à témoigner de mythes étranges sur des femmes guerrières, met en valeur des femmes vertueuses ou des monstres féminins. C'est toute une galerie de portraits qu'elle met en lumière et sous sa loupe, montre la variété de profils et de teintes que peut revêtir le genre féminin, qui loin d'être uniquement cantonné au rôle de mère, de fille ou d'épouse, se veut aussi femme de pouvoir, reine, indépendante, cruelle ou vertueuse, forte et fragile à la foi, laide mais riche d'esprit. Dès lors que la comtesse a passé la frontière espagnole, elle se plonge presque entièrement dans cet univers fantasmagique et utopique, matérialisé par un rayon de lumière qui perce la muraille de sa chambre et qui amorce une première anecdote, dans laquelle

<sup>150</sup> *Idem.*

<sup>151</sup> *Ibid.*

elle raconte l'altercation d'un vieillard avec deux jeunes filles. Ce « sas utopique<sup>152</sup>», traduit un basculement du réel vers l'imaginaire, laissant ainsi entrevoir son voyage sous le signe de l'onirisme. Ce sont surtout les lettres de voyages précédant son arrivée à Madrid qui importent et qui relatent des rencontres étonnantes. La comtesse raconte ainsi au début de son périple, comment elle fut conduite en barque avec ses gens par des femmes singulières, « d'une habileté et d'une gentillesse charmante ». La description physique qu'elle en donne et qui les assimile en tout point à des bohémiennes arrangées mais « fort belles », révèle des faits sur leur mode de vie et sur leurs usages :

L'on me dit que ces filles au pied marin nageaient comme des poissons et qu'elles ne souffraient entre elles ni femmes, ni hommes ; c'est une sorte de petite république où elles viennent de tous côtés, et les parents les y envoient jeunes.[...] Quand elles veulent se marier, elles vont à la messe à Fontarabie ; c'est la ville la plus proche du lieu qu'elles habitent, et c'est là que les jeunes gens se viennent choisir une femme à leur gré ; celui qui veut s'engager dans l'hyménée va chez les parents de sa maîtresse leur déclarer ses sentiments, régler tout avec eux ; et cela étant fait, l'on en donne avis à la fille ; si elle est contente, elle se retire chez eux où les noces se font. Je n'ai jamais vu un plus grand air de gaieté que celui qui paraît sur leurs visages. Elles ont de petites maisonnettes qui sont le long du rivage, elles sont sous de vieilles filles auxquelles elles obéissent comme si elles étaient leurs mères ; elles nous contaient toutes ces particularités en leur langage [...]<sup>153</sup>

Ces femmes à moitié sirènes et à moitié navigatrices vivent ainsi dans le meilleur des mondes, dans une harmonie qui leur convient et sans contraintes qui puissent être liées à leur sexe. Leur liberté et leur force semblent susciter l'admiration de la comtesse qui en donne une description élogieuse. Mais le calme et le caractère paisible de cette petite communauté matriarcale ne saurait demeurer, « lorsque le diable qui ne dort point » leur « suscita noise. ». Ce diable dont parle la voyageuse, c'est la *libido sentiendi*, le désir érotique et les passions masculines qui viennent semer le trouble dans cet équilibre :

Mon cuisinier, qui est Gascon et de l'humeur vive des gens de ce pays-là, était dans un de nos bateaux de suite, assis proche d'une jeune Biscayenne qui lui parut très jolie ; il ne se contenta pas de le lui dire, il voulut lever son voile et le voulut bien fort ; elle n'entendit point de raillerie, et sans autre compliment, elle lui cassa la tête avec un aviron armé d'un croc qui était à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit, la peur la prit, elle se jeta promptement à l'eau, quoiqu'il fit un froid extrême ; elle nagea d'abord avec beaucoup de vitesse, mais comme elle avait tous ses habits et qu'il y avait loin jusqu'au rivage, les forces commencèrent à lui manquer<sup>154</sup>.

Madame d'Aulnoy réutilise et s'approprie avec cet événement, le principe de destruction et de trouble provoqué par des arrivants « civilisés » se sentant en position de supériorité une fois en contact avec une autre communauté qu'elle juge moins évoluée. Cette anecdote lui permet ainsi

<sup>152</sup> Jean-Michel Racault, *L'utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, SVEC 280, 1991.

<sup>153</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 4.

<sup>154</sup> *Idem.*, p. 5.

d'introduire l'idée que les femmes ne sont pas toutes passives face à l'attitude de certains hommes qui feraient mieux de se garder de ce genre de pulsions, au risque de tomber sur des « furies » qui peuvent sans hésiter les « noyer ». On reconnaîtra également la manière dont la princesse-voyageuse compare ses femmes à des créatures mythiques, tantôt sirènes, tantôt chimères et furies qui s'avèrent « plus farouches et plus à craindre que des petits lions », mais aussi à des pirates, figures de l'insurrection et de la rébellion qui ont posé les bases d'une « petite république ». Elles permettent ainsi à la baronne et à ses accompagnants de passer la rivière en toute sécurité, et se veulent en ce sens passeuses et intermédiaires entre deux mondes, comme Charon entre le monde des vivants et le monde des morts : ces créatures permettent au lecteur de basculer un peu plus du monde réel au monde imaginaire et idéalisé de la voyageuse. Cette image de la femme forte, nous la retrouvons aussi à travers de multiples tableaux et tapisseries représentant des femmes guerrières et de pouvoir. Madame d'Aulnoy se met un jour en tête d'aller visiter le château hanté de Quebare « où l'on disait qu'il revenait un lutin », et dans lequel sont exposées plusieurs tapisseries « fort anciennes » :

[elle] représentait les amours de Don Pedro le Cruel et de Dona Maria de Padilla. On la voyait dans un endroit, assise comme une reine au milieu des autres dames, et le roi lui mettait sur la tête une couronne de fleurs. Dans un autre, elle était à l'ombre d'un bois, le roi lui montrait un épervier qu'il tenait sur le poing. Dans un autre, elle apparaissait en habit de guerrière, et le roi tout armé lui présentait une épée, ce qui m'a fait croire qu'elle avait été à quelque expédition de guerre avec lui<sup>155</sup>.

L'ancienneté et l'impossible datation des temps illustres du règne de cette dame aussi « belle » que « mauvaise », permettent à la comtesse de s'épargner des explications et d'éviter les éventuelles objections de ses détracteurs, en plus d'emprunter le cadre temporel et la tradition narrative du conte de fée. L'*ekphrasis* qu'elle fait de cette illustration en dit long sur les rapports homme-femme que la voyageuse idéalise ou déconstruit : on pourrait en dire que comme les rois, les reines sont capables de combattre ou du moins en ont été capables ailleurs et dans un autre temps. S'approprier le lexique et les attributs guerriers n'est pas anodin pour une femme, il s'agit de se donner un rôle militaire et politique. Ici, c'est aussi une manière de mettre en valeur les femmes d'exception, celles qui, parmi les autres sortent du collectif féminin et s'affirment autrement que par leurs charmes. Madame d'Aulnoy fait ainsi état des chanoinesses de Saint-Jacques qui « font leur preuve comme les chevaliers de l'ordre » et portent comme eux « une épée en forme de croix, brodée de soie cramoisie<sup>156</sup> » sur leur robe blanche. Ce type d'image permet à la comtesse d'inscrire dans sa relation, la figure chevaleresque féminine qui se retrouvera également dans certaines de ses fables. Les représentations de ce type ne sont en

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>156</sup> *Ibidem.*, p. 29.

réalité pas aussi rares que l'on pourrait le croire au XVII<sup>e</sup> siècle et ce, malgré le traitement réservé aux femmes.

En effet, si l'époque leur refuse un quelconque rôle politique, elle « ne manque pourtant pas d'images de femmes armées<sup>157</sup> ». La littérature est remplie de femmes héroïques qui ont participé à l'identité nationale, comme Jeanne d'Arc en France, très souvent reprise ou encore la reine Elisabeth en Angleterre, dite « la reine vierge ». A ses figures guerrières se couplent un autre type de femmes, ou plutôt une femme en particulier et qui revient aussi bien chez la comtesse d'Aulnoy que dans les mémoires de Sophie de Hanovre. Cette femme c'est Christine de Suède, reine marginale, étrange et anticonformiste que la force de caractère fait se démarquer de ses contemporaines. Régulièrement, la comtesse introduit des faits historiques, inexacts ou discutables pour la plupart, afin de mieux introduire son sentiment sur les relations et les passions des figures royales et princières. Dans sa cinquième lettre, la comtesse d'Aulnoy profite de la relation malheureuse qu'entretenait la reine de Suède avec son cousin le Prince palatin pour montrer l'envers du décor des cours, où les femmes sont forcées de céder le pouvoir aux hommes et comment cette reine fut changée par l'altérité masculine, profondément hostile à son égard. En effet, Christine de Suède savait que son peuple ne s'accommoderait pas « d'être gouverné par une fille », son cousin avait activement œuvré à ce qu'elle lui laisse la couronne et « étudiait plus ses défauts que ses belles qualités ». Aimé du peuple, cela rendit la reine haineuse et jalouse. Ce dernier en avait d'ailleurs profité pour dénoncer la conduite de sa cousine, ce qui endurecit considérablement cette dernière et qui la fit devenir telle que nous la connaissons aujourd'hui. Entre gouverner ou rester libre, il lui aura fallu faire un choix :

[...] elle ne ménagea plus les grands ni les officiers de son royaume. Elle suivit le penchant qu'elle avait pour les belles-lettres. Elle s'appliqua toute entière à l'étude. Son esprit merveilleux faisait des progrès admirables dans les sciences les plus profondes, mais elles lui étaient moins nécessaire qu'une bonne conduite pour ménager sa gloire et ses intérêts<sup>158</sup>.

La voyageuse semble admirer le tempérament de cette femme d'une extrême intelligence et sans pitié, elle-même opposée au mariage et qui n'hésitait pas à traiter les « auteurs d'ignorants » à « l'esprit gâté » et gâtant « celui des autres ». Mais ses erreurs stratégiques et les coups montés à son encontre ont contribué à son abdication, ce qui la rendit pour ainsi dire folle, selon la voyageuse. Le dégoût de l'injustice faite à son sexe et les usages féminins imposés ont tout l'air d'avoir motivé cette rébellion comportementale et vestimentaire, qu'il conviendrait mieux de prendre comme le symptôme d'une femme insatisfaite de sa condition et née dans le mauvais

<sup>157</sup> Georges Duby et Michelles Perrot, *Histoire des femmes en Occident : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, éd Perrin, 2002, t.3, p. 214.

<sup>158</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 40.

siècle, plutôt que comme un caprice :

Elle ne croyait point que l'on pût en pénétrer les motifs ; elle prétendait, par ce grand trait de générosité, se distinguer entre les héroïnes des premiers siècles ; mais, en effet, la conduite qu'elle tint dans la suite ne la distingua qu'à son désavantage. On la vit partir de Suède, vêtue d'une manière bizarre, avec une espèce de justaucorps, une jupe courte, des bottes, un mouchoir noué au col, un chapeau couvert de plume, une perruque, un rond de cheveux nattés, tels que les dames en portent en France lorsqu'elles sont coiffées, ce qui faisait un effet ridicule<sup>159</sup>.

La comtesse ne fait nullement d'éloge sur ce retournement étrange de situation mais le met tout de même en lumière comme l'une des réactions à l'oppression et aux coups montés les plus pittoresques de l'histoire de la noblesse européenne. Cette drôle de femme à la personnalité d'avant-garde et iconoclaste, aurait sans doute eu sa place dans l'arche de Noé française. Son intelligence singulière et incroyablement moderne, traduisait surtout le mal être d'être née femme, elle qui aspirait plus à être chef des armées et d' « aller apprendre le métier de la guerre » sous le Prince de Condé, tout en préférant la compagnie des hommes à celle des femmes :

Elle défendit à toutes ses femmes de la suivre ; elle ne choisit que des hommes pour la servir et l'accompagner. Elle disait ordinairement qu'elle n'aimait pas les hommes parce qu'ils étaient hommes, mais qu'elle les aimait parce qu'ils n'étaient pas femmes. Il semblait qu'elle avait renoncé à son sexe en abandonnant ses États, quoiqu'elle eut quelquefois des faiblesses qui auraient fait honte aux moindre femmes<sup>160</sup>.

Jusque dans ses manières, la Reine va remettre en cause le savoir-vivre et l'éducation donnée aux princesses, en jurant « à tout moment comme un soldat », elle était visiblement très fière de ses « paroles et de ses actions [...] si libres » que seul son rang permettait encore de supporter. En outre, il suffit de jeter un œil au passé trouble de madame d'Aulnoy pour comprendre ce qu'elle reproche au mariage et à la relation conjugale. Mariée à l'âge de quinze ans à un homme de quarante ans son aîné, la jeune fille avait organisé avec sa mère l'assassinat de ce dernier par deux de ses compagnons. Accusée de crime lèse-majesté, elle fut obligée de fuir en Angleterre puis en Espagne. Pendant deux ans elle se déplace, se créer un réseau, découvre le monde. Le Roi de France finit par lui pardonner et en fit son espionne. Il est donc probable que les faits relatés dans la *Relation du voyage d'Espagne* aient été vécus pendant cette période d'exil volontaire, qui est d'ailleurs l'objet de sa nouvelle espagnole rapportée par l'ermite Don Louis.

Finalement, cette reine et son accoutrement si particulier inspirent la voyageuse pour la composition d'une autre histoire principalement basée sur le travestissement. Cette histoire c'est celle de la jeunesse de la Marquise de Los-Rios. Personnage fictif qui croise la route de la

---

<sup>159</sup> *Idem.*, p. 41.

<sup>160</sup> *Ibid.*

princesse-voyageuse, elle lui fait part de sa terrible expérience de l'amour, un amour contrarié qui prend racine dans les contes galants et précieux. Madame d'Aulnoy écrit alors comment cette princesse mariée à un homme âgé mais vertueux, se prit d'amour pour un jeune homme nommé Mendez, enlevé par les Algériens et comment il lui prit fantaisie d'aller le sauver. La jeune Marianne raconte alors son voyage sur des mers déchaînées et comment habillées en homme avec sa compagne, elles finirent par le trouver dans un marché aux esclaves. La Marquise révèle avoir échangé sa place avec celle de son amant faute de pouvoir payer sa libération. Mais les choses prennent une mauvaise tournure lorsque, promettant de revenir la chercher, Mendez et sa compagne de route partent et se jouent d'elle, ne revenant jamais. Pis encore, cette dernière apprend que les deux traîtres se sont mariés et n'ont jamais eu le dessein de la sortir de ce pas. De là, la comtesse d'Aulnoy écrit que la marquise parvint à revenir en Espagne par ses propres moyens et pour éviter de succomber à ses mouvements pour Mendez, désormais veuf, elle alla s'enfermer dans un couvent de Burgos avec une amie. A cette nouvelle, la comtesse apporte trois leçons de morales : la première est que, bien traitée et mariée à un homme certes plus âgé mais plus averti, on ne se risque point aux mésaventures et aux trahisons d'un amant juvénile. Car la jeunesse est volatile. Mais la situation imposée aux jeunes filles bride tellement leur liberté, qu'elle mène à des excès. D'autre part, rien n'est moins sûr pour une femme que l'amour d'un homme, mieux vaut gagner l'affection, qui elle demeure ou, dans le meilleur des cas, mieux vaut gagner son indépendance. La seconde semble mettre un pied de nez au traditionnel schéma du conte et s'en prendre aux idées reçues selon lesquelles, une femme a besoin d'être sauvée par un homme.

Ainsi, la comtesse inverse la tendance en faisant de son personnage féminin, sa propre héroïne et son propre sauveur comme celui de son amant. Enfin, la dernière leçon, cette fois plus subtile, concerne l'amitié féminine. C'est une thématique récurrente dans cette *Relation du voyage d'Espagne*, madame d'Aulnoy s'émerveille à de nombreuses reprises devant la gentillesse des femmes qu'elle rencontre et devant la grande estime qu'elles lui témoignent. Outre l'aventurière, la voyageuse s'inspire de légendes et d'histoires tirées de la littérature médiévale et de l'ésotérisme pour créer ses figures féminines monstrueuses et puissantes. Parmi elles, il en est une qui saura parfaitement bien se mêler au paysage littéraire et géographique ibériques. La comtesse fait part à sa correspondante du conte de *Mira* dans sa dixième lettre :

[...] il y avait autrefois un roi et une reine qui avaient pour fille une princesse si belle et si charmante, qu'on la prenait plutôt pour une divinité que pour une simple mortelle. On l'appelait Mira, et c'est de son nom qu'est venu le Mira des Espagnols, qui veut dire regarde ; parce que, aussitôt qu'on la voyait, tout le monde attentif s'écriait : Mira, Mira ; voilà l'étymologie d'un nom tirée d'assez loin. On ne voyait point cette princesse sans en devenir éperdument amoureux ;



mais sa fierté et son indifférence faisaient mourir tous ses amants. Le basilic jamais tant tué de monde de monde que la belle et trop dangereuse Mira<sup>161</sup>.

Cette histoire lui permet de mêler connaissances littéraires et linguistiques pour donner une forme de vraisemblance. On reconnaîtra par ailleurs, la légende de Mélusine, femme dont les jambes se couvrent d'écailles de serpent tous les samedis. Il semblerait donc que ce soient bien les figures marginales, étranges, irréelles qui intéressent la comtesse. Elle qui se plaît à animaliser les figures féminines et l'altérité, aura su créer son propre univers et sa propre rhétorique. Enfin, si la *Relation* semble aller dans le sens d'un guide moral sous la forme d'une mise en garde illustrée par des *exempla*, sa portée didactique ne saurait être efficace sans antagonisme.

#### 4.1.2- Dystopies féminines

Ainsi, à cette idéal galant et féminin, la comtesse oppose des univers réels et qui peuvent paraître dystopiques. Elle puise cette fois-ci dans différentes sphères pour donner à voir l'envers secret et imprononçable de l'intimité des femmes. Que ce soit à travers l'histoire avec les récits de l'Inquisition espagnole et le sort réservé aux femmes accusées de sorcellerie, les tortures administrées, à travers les conditions de veuvages, ou à travers les couvents qu'elle voit comme des mouiroirs de la féminité, madame d'Aulnoy ne se prive de rien pour dévoiler avec une fausse innocence la vie des femmes dans ce qu'elle a de plus inavouable. Dans la continuité de sa narration, la plupart de ces thématiques sont révélées par des personnages fictifs et dans des histoires parallèles au récit premier. Dans sa troisième lettre, la comtesse reproche cette tendance qu'ont les hommes espagnols d'envoyer les femmes dans des couvents à la moindre occasion. Elle rapporte ainsi comment une jeune comédienne qui devint grosse du Roi mit au monde un fils, avant d'être congédiée par le monarque puisque c'est « la coutume, lorsque le Roi quitte sa maîtresse ». Elle plaint par-dessus tout les veuves dont elle donne un portrait très sinistre et ne se montre pas dupe face aux ridicules contraintes de « ce vilain deuil ». Elles sont vêtues de telle manière, qu'on aurait aucun mal à « en avoir peur, sans être trop poltron ». Ces apparitions fantomatiques illustrent implicitement une double peine pour ces femmes qui ont non seulement dû essayer la perte de leur époux mais aussi la mise à mort de leur liberté :

J'ai appris qu'elles passent la première année de leur deuil dans une chambre toute tendue de noir, où l'on ne voit pas un seul rayon de soleil ; elles sont assises les jambes en croix sur un petit matelas de toile de Hollande. Quand cette année est finie, elles se retirent dans une chambre tendue de gris. Elles ne peuvent avoir ni tableaux, ni miroirs, ni cabinets, ni belles tables, ni aucun meuble d'argent. Elles n'osent porter de pierreries, et moins encore de couleurs. Quelque

---

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 17.

modestes qu'elles soient, il faut qu'elles vivent si retirées, qu'il semble que leur âme est déjà dans l'autre monde<sup>162</sup>.

Encore faut-il qu'elles aient eu de l'amour pour leur époux car dans ce pays-ci « on les contraint de pleurer la mort d'un époux qu'elles n'ont quelquefois guère aimé vivant ». Cette disposition passe même pour une injure auprès de certains hommes. On rapporte à ce sujet que dans ses mémoires le duc de Saint-Simon avait été horrifié devant l'habit de la duchesse de Liñares qui « était tout fait de veuve et ressemblait en tout à celui d'une religieuse ». Lorsqu'il est question de liberté ou de sa perte, le sujet des couvents et de ses habitantes n'est jamais bien loin. D'ailleurs, cette découverte du veuvage espagnol suit un commentaire sur les conditions de vie des filles cloîtrées. La veuve rencontrée par la comtesse lui fait part de sa volonté de rendre visite à l'abbesse de Las Huelgas de Burgos, « où il y a cent cinquante religieuses, la plupart filles de princes, de ducs et de titulados ». Ces « pauvres enfants » comme les nomme le personnage inventé par madame d'Aulnoy, ont beau être « les plus belles filles » de leur région, on les enferme et les condamne à une vie bien morne :

[elles] y entrent si jeunes, qu'elles ne connaissent ni ce qu'on leur a fait quitter, ni ce qu'on leur fait prendre dès l'âge de six à sept ans, et même plus tôt. On leur fait faire des vœux : bien souvent c'est le père ou la mère, ou quelque proche parente, qui les prononcent pour elles, pendant que la petite victime s'amuse avec des confitures et se laisse habiller comme on veut<sup>163</sup>.

Assimilées à de petites poupées désarticulées et sans volonté, leur sort est déjà scellé sans qu'on ait soulevé leur avis. La clôture physique et symbolique est quelque chose qui rebute profondément madame d'Aulnoy. On reconnaît cet amour pour la liberté ne serait-ce que dans le caractère de son voyage et dans son style. Elle apprécie particulièrement les étendues et les grands espaces mais ce qu'elle semble aimer par-dessus tout, c'est le fait de pouvoir le faire sans la contrainte du mariage. Sa relation de voyage semble être une ode au plaisir d'être seule car pour elle, il « n'a jamais été plus belle solitude » que celle éprouvée pendant sa traversée. Alors que le veuvage est chose si douce pour les femmes françaises, la chose en est toute autre, voire complètement opposée ailleurs. En effet, sous l'Ancien Régime le veuvage offre une condition particulièrement confortable aux femmes qui, n'étant plus contraintes par les règles de savoir-vivre qui régissent leur sexe, jouissent d'une liberté de circulation et d'une véritable indépendance. Cela n'induit bien sûr que les femmes de l'élite, l'image de la « veuve joyeuse » ne saurait s'appliquer aux femmes en situation intermédiaire ou de pauvreté qui se trouvent bien souvent avec une flopée de bouches à nourrir et sans coussin financier pour leur assurer une existence convenable.

---

<sup>162</sup> *Ibidem.*, p. 29.

<sup>163</sup> *Ibid.*

Madame d'Aulnoy, rappelons-le, est elle-même veuve au moment de son voyage en Espagne et n'aurait certainement pas pu l'entreprendre sous cette forme aventureuse encore mariée. Plus encore, le veuvage apparaît comme une condition enviable : ce n'est un secret pour personne à cette époque, les femmes l'envient et en parlent entre elles. Charlotte-Amélie de la Trémoille aura d'ailleurs été réprimandée à ce sujet. La princesse explique avoir toujours redouté « le mariage comme la peste » et fait part à un de ses amis pendant un dîner officiel, de ne vouloir « au monde qu'une condition, celle d'être veuve & de demeurer en Hollande<sup>164</sup> ». Cette indépendance tout juste tolérée pour les veuves est vue d'un mauvais œil et tout à fait hors de propos en dehors de cette situation. Pour parer les audaces des femmes, on les enferme de diverses manières, quand ce ne sont pas dans leur foyer, où en Espagne elles sont plus retirées qu'« un chartreux ne l'est dans sa cellule » et condamnées à vivre avec des hommes « très jaloux et grands tueurs de gens ». Les couvents font également de parfaites prisons, bien que l'avis des princesses-voyageuses soit très partagé à ce sujet. Même si les Espagnoles souffrent de cet isolement, madame d'Aulnoy fait l'éloge de ces dames et de « l'entre-femme », qui les rend « plus aimables que toutes les autres femmes ensemble », dotées d'une « vivacité » et de « manières que l'on ne trouvait que chez elles ». Les princesses admirent le courage et les qualités de ces femmes vertueuses mais elles redoutent les couvents pour les restrictions qu'ils apportent mais les aiment pour la tranquillité et la sécurité qu'ils offrent. Sophie de Hanovre illustre d'ailleurs ce paradoxe à de multiples reprises. Sur leur trajet, les voyageuses visitent régulièrement ces instituts religieux féminins et font toutes sortes de découvertes. On sait combien la princesse palatine aime l'abbaye de Maubuisson, mais elle s'étonne de l'effet psychologique provoqué par une telle réclusion. A Vicence, elle raconte la manière dont les religieuses réagissent à la vue des hommes :

Comme nous arrivâmes à Vicence incognito, il nous prit fantaisie d'aller à pied par la ville pour voir des religieuses. La noblesse fit ouvrir la grande porte du couvent pour nous les montrer toutes à la fois. Ces créatures eurent tant de joie de voir tant d'hommes, qu'elles leur serraient les doigts au travers de la fente de la porte, et notre cavalier Artale s'en accommoda toute la nuit. Je n'ai de ma vie jamais vu des dévotes si emportées<sup>165</sup>.

C'est ce que sont devenues ces femmes, des « créatures », Sophie sous-entend par-là que leur comportement n'avait rien d'humain, et que la présence des hommes les a rendus folles tant leur nature et leur passions furent réprimées. Parmi les répressions et les châtiments faits aux femmes, la comtesse d'Aulnoy semble particulièrement sensible aux actes commis à l'encontre

---

<sup>164</sup> Charlotte Amélie de la Trémoille, comtesse d'Altembourg, *Vie de la princesse de la Trémoille, comtesse d'Albenburg, écrite par sa propre main en forme d'instruction à son fils*, Genève, éd. Adamant Media Corporation, Elibron Classics book, 2002, p. 110.

<sup>165</sup> Sophie de Hanovre [1680], *Mémoires et lettres de voyage*, Paris, éd. Fayard, 1990, p. 106.

des prétendues sorcières et s'indigne de la sévérité des actes et l'injustice subies par ces victimes. Peu avant son arrivée à Madrid, elle se trouve horrifiée à l'écoute du récit de l'Inquisition que lui relate une femme du pays :

Elle m'a dit que, s'il y avait des preuves assez fortes, on la brûlait infailliblement, ou qu'on la laisserait dans l'Inquisition, et que le meilleur parti pour elle, c'était d'en sortir avec le fouet dans les rues ; qu'on attache ces sorcières à la queue d'un âne, ou qu'on les monte dessus, coiffées d'une mitre de papier peint de toutes les couleurs, avec des écriteaux qui apprennent les crimes qu'elles ont commis ; qu'en ce bel équipage on les promène par la ville, où chacun a la liberté de les frapper ou de leur jeter de la boue<sup>166</sup>.

L'humiliation imposée à ces femmes est bien souvent en lien avec un délit de faciès et surtout analogue à un quelconque exercice de médecine rudimentaire. La voyageuse apprend qu'une vieille femme a récemment été condamnée pour avoir rendu difforme un nouveau-né. On se doute que cette fameuse sorcière était en fait une sage-femme et que la malformation de l'enfant n'était en rien le résultat d'un mauvais sort. Les Espagnols ont pu rivaliser de créativité en ces temps, pour les punitions et les instruments de torture réservés aux femmes. Torture par les eaux, mutilations physiques, la comtesse refuse de « remplir cette lettre » de ces « particularités » et de ces « supplices » car rien selon elle « n'est plus effroyable ». Humiliées, enfermées, couvertes, torturées ou encore destituées, chaque rencontre féminine est un émerveillement ou une leçon d'humilité mais surtout l'occasion de raconter l'histoire interdite du deuxième sexe, de traduire l'idéologie égalitaire et les revendications silencieuses de ces femmes du Grand Siècle .

#### **4.3- *De natura humana* : relations homme-femme et de la nature des deux sexes**

Cette partie de l'analyse n'entretient aucun rapport avec l'étude des humeurs d'Hippocrate, il ne s'agit pas pour la comtesse d'étudier les corps bien qu'elle se fasse physionomiste, mais de dépeindre son expérience de l'Homme et de ses passions. Ces écrits sont donc également de fabuleux traités sur la nature humaine et sur les caractères, qui ne font pas que défendre la condition des femmes. Tout à fait conscientes des mœurs et des caractères, les princesses n'hésitent pas à dénoncer les comportements abusifs y compris ceux de leurs consœurs, bagatellières et dont la jalousie entrave les relations et les échanges au sein de leur propre sexe.

Madame d'Aulnoy écrit ses pseudo-utopies et dystopies ainsi que ses contes féminins, pour ne pas dire féministes selon un schéma systématique qui vise à faire une étude morale des relations homme-femme, et ce, dans le cadre amoureux, comme familial. Elle met finalement en

---

<sup>166</sup> Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874, p. 50.

garde les femmes et les hommes, comme dans ses contes, contre certaines mœurs et erreurs que peuvent commettre les jeunes premiers. Plus qu'un simple guide de voyage, son œuvre semble se rapprocher en tout point d'un guide moral, avec une didactique ludique et colorée à destination des jeunes gens et plus particulièrement des jeunes filles. Les fables et nouvelles ont évidemment un rôle didactique et ceux de la comtesse se veulent particulièrement bien faites. Ceux qui auraient vu dans la longueur et la complexité de ses lettres, jugées peu cohérentes, le simple plaisir de l'écriture, se seront visiblement pris les pieds dans le piège tendu par l'auteure. Avec de faux airs naïfs, savamment dissimulés sous une couverture fantasque, l'auteure se joue de son lecteur et donne un plan sur les relations humaines à ceux qui veulent bien les lire. Sa critique des mœurs et des institutions espagnoles émerge de la confrontation entre roman sentimental et roman picaresque. Ce jeu des contraires permet à la voyageuse-auteure de faire s'entrecroiser idéalisme, amour impossible, chevalerie et vision critique tout en faisant voyager ses personnages avec elle dans l'espace géographique comme dans l'espace social. A travers les aventures de Ferdinand de Tolède et de Don Louis, ou encore de la Marquise de Los-Rios, la voyageuse raconte comment l'on peut passer de l'amour à la haine, se laisser aller au *loco amor* et comment l'amitié et les amours de jeunesse peuvent être fragiles, combien les femmes peuvent s'avérer aussi manipulatrices que les hommes, jouant des artifices pour dissimuler la laideur de leurs traits comme de leur âme. Se méfier des apparences et des masques, telle est l'expérience humaine qui semble régir l'ensemble du conte viatique, tout comme la sagesse et l'apprentissage de ses erreurs. Il y a d'ailleurs une figure qui aura attiré notre attention dans la *Relation du voyage d'Espagne*, celle de l'ermite, que la comtesse utilise pour véhiculer son idéal masculin et de vie. Au début de son voyage, l'auteure raconte comment elle fut interpellée par « un ermite qui avait l'air d'un homme de bien » à la destinée « bien malheureuse » et les raisons de sa condition. Cet humble personnage, d'origine noble et nommé Don Louis se lance alors dans le récit d'un triangle amoureux qui a tourné au désastre. L'amour impossible qu'il avait développé pour l'épouse de son oncle, le marquis de Barbaran le rendit malade et le poussa à lui dérober un portrait de la jeune femme. Leur amour déclaré, le marquis les surpris ce qui se conclut par la fuite de Don Louis et l'homicide de la pauvre fille. Dévoré par le désir de vengeance, le futur ermite s'était lancé dans une traque contre le marquis mais finit par abandonner pour vivre reclus et ne plus jamais avoir à souffrir de tels tours du destin. Cette fable développe plusieurs leçons, d'abord elle tend à dicter le bon comportement d'un homme, qui doit renoncer à l'amour passionnel au risque de mettre en danger sa bien-aimée. On retrouve ici les préceptes précieux et galants. C'est une fois de plus l'occasion pour la comtesse de montrer que les femmes sont souvent les sacrifiées de l'histoire et qu'elles ne peuvent rien y faire, seule la résiliation et la sagesse de l'homme peut empêcher une telle tragédie.

Enfin, la voyageuse montre que la réclusion volontaire est aussi un motif masculin et qu'il est parfois préférable à la richesse et à la liberté quand on est responsable d'un tel préjudice. Par ailleurs, l'éloignement de Don Louis de la civilisation et de ses maux tend à faire l'éloge du voyage comme vecteur du « repos de l'âme ». On aura reconnu les valeurs morales pascaliennes de l'isolement, seul ce repos donne accès à ce bonheur et « précède le péché originel et le tumulte de l'âme<sup>167</sup> ». Cette nouvelle espagnole n'est pas sans rappeler l'histoire de la *Princesse de Clèves* (1678) dont madame d'Aulnoy s'inspire pour renverser la tendance et l'appliquer aux codes de conduites masculines. Comme madame de Lafayette, la voyageuse dépeint l'humanité au sens large, les gens de haut rang deviennent méprisables, entrent dans une catégorie moyenne de l'humanité si ce n'est basse en laissant « éclater le drame », conformément à son intention janséniste idéalisée. Là où les amants auraient dû se tourner le dos, la comtesse les retient dans un ultime rapport, criminel, litigieux ou de trahison. Ainsi, l'auteure de la *Relation du voyage d'Espagne* semble se trouver à la croisée de deux états : la volonté de « projeter un monde aimable » qui à première vue paraît « plus inventé que vécu » et paradoxalement, de tendre vers un univers inspiré de sa propre vie, emprunt d'histoires dramatiques, dont le caractère burlesque vient renforcer le réalisme de l'œuvre malgré la nature fantaisiste du texte. Finalement, ses lettres laissent entrevoir un conte viatique où chaque personnage est porteur d'une idéologie et devient l'allégorie d'une valeur morale. Cette longue correspondance laisse voir la princesse-voyageuse comme « l'épicentre verbal<sup>168</sup> » d'un voyage aux dialogues fantasmés, fruits d'un « interminable soliloque ».

---

<sup>167</sup> Constant Venesoen, *Études sur la littérature féminine au XVII<sup>e</sup> siècle : Mademoiselle de Gournay, Mademoiselle de Scudéry, Madame de Villedieu, Madame de Lafayette*, Birmingham, Ala. : Summa Publications, 1990, p. 115.

<sup>168</sup> *Idem.*, p. 126.

## Conclusion

Pour l'élite féminine il aura donc fallu livrer bataille pour cette laborieuse quête du savoir. Contraintes par de nombreuses interdictions et règles instaurées aussi bien par une société patriarcale que par leur propre communauté, la société entière avait conspiré à en faire des gardiennes, pourtant exogènes, d'un système aux mœurs et aux traditions liberticides. Créatures de l'ombre, elles se sont appropriées l'espace public et livresque dans une conquête continuelle et perpétuellement remodelée par les changements politiques et idéologiques, auxquels elles ont dû s'adapter et avec lesquels elles ont du ruser pour garder la lumière. Cette partie de la recherche s'est davantage tenue dans l'histoire littéraire et dans la contextualisation de l'acte d'écriture, dans l'acquisition des connaissances, que dans l'analyse du texte viatique au sens propre. Ce combat, jamais véritablement gagné et vecteur de réflexions, de remise en cause de la réalité du savoir et de l'intellect des femmes, aura au moins permis aux princesses-voyageuses de créer leur propre rhétorique par transgression et réécriture des *topoi* littéraires.

Le passage du dedans au dehors, de la clôture à l'univers sous tous ses aspects se sera accompagné d'un passage du silence à la voix. Leur rapport à l'autre et à l'ailleurs fut loin d'être évident puisque prises entre obligation de rester sédentaires et la nécessité de voir le monde pour affirmer la grandeur de leur maisonnée, leurs écrits ont pu révéler une dichotomie auctoriale et identitaire chez ces femmes, à la fois attachées à leurs usages et boulimiques de liberté. Une dichotomie véritablement productive puisque loin de n'être que des figures diplomatiques, les princesses font preuve d'esprit critique, d'un regard acéré sur l'altérité et sur le « terrain » qui en font non seulement des femmes de lettres mais aussi de remarquables historiennes et ethnologues avant l'heure. Rien n'échappe à leur regard et à leur plume, elles jouent des caractères humains, des paysages, des coutumes étrangères et se forment une connaissance géographique et géopolitique de l'humanité. Leur rapport au monde s'avère ainsi légèrement différent de ceux des hommes puisque leur itinérance diffère quelque peu, qu'elles ne rencontrent pas les mêmes personnes, ne fréquentent pas les mêmes lieux et n'entretiennent pas les mêmes relations à elles-mêmes. L'originalité de leurs productions tient plus de leur « moi » que de leur sexe même si, influencées par ce dernier, et de la manière dont elles s'affranchissent des idées reçues et des frontières sur leur propre sexe. Elles créent ainsi des récits qui en dévoilent davantage sur leur personne de manière vraisemblable que sur l'Autre. En allant à la rencontre du dehors, les princesses mettent à mal, même inconsciemment les frontières du genre comme les frontières littéraires qui apparaissent comme symptomatiques d'un rejet des préceptes

et des règles de conduites. Plus encore, ce refus des injonctions permet aux auteures de puiser dans leur univers savant et de bienséance pour rebondir dessus et les transgresser par l'écriture. Même si elles véhiculent leurs pensées différemment et subtilement comme Sophie de Hanovre et Charlotte-Amélie de la Trémoille, la critique se fait d'autant plus retentissante qu'elles se savaient sans lectorat public. Ce sont donc bien des confidences débarrassées de cette tradition de l'auto-censure. Que dire alors de madame d'Aulnoy, qui s'aventure au-delà des frontières littéraires pour véhiculer son idéal de vie, la liberté et la solitude pures et simples. D'autre part, une fenêtre de réflexion sur leur vision de l'humanité et de l'écriture du monde peut être ouverte, les princesses-voyageuses du XVII<sup>e</sup> avaient plus en tête des impératifs diplomatiques, que l'idée « d'aller dehors, pour explorer conjointement le monde extérieur et le monde des idées et développer soi-même un rapport sensible et intelligent à la terre<sup>169</sup>».

C'est pourtant ce qu'elles ont fait parfois malgré elles, tout en étant profondément influencées par leurs lectures antérieures. Leurs productions offrent une étude des déplacements, des comportements humains face à l'altérité et face à ce qui leur est familier mais également dans leur rapport à l'ailleurs. Le caractère humaniste de leurs écrits, au sens de productions susceptibles de donner une vision authentique et peut-être philanthropique de l'Homme, de l'autre, semble encore à démontrer, puisque leurs voyages révèlent une prise de position évidente et n'ont lieu que dans l'intérêt national et personnel plus que dans l'optique d'une découverte désintéressée de l'Homme pour l'Homme. En effet, leurs conceptions demeurent presque toujours dans un rapport d'opposition entre vie policée et vie brute, ne produisant de fait qu'un savoir sur l'être humain, influencé par leur propre système d'usage et une vision préconçue idéalisée ou dévaluée de l'altérité. En outre, les missions diplomatiques, philosophiques, morales ou culturelles que ce sont données les princesses-voyageuses sont imprégnées de leurs propres conceptions de l'homme procédant ainsi par exclusion. Il semble qu'il ne soit jamais question pour elles d'opérer une désincarnation, de se projeter sous les traits de l'étranger. En ce sens, leurs écrits viatiques mettent en scène une désémantisation de l'autre, un refus de reconnaître la singularité de l'autre au profit de la leur. Chez la baronne d'Aulnoy, cette reconnaissance est attribuée aux gens de la noblesse, à ces proches et à quelques groupes féminins ou figures féminines qui lui sont utiles dans la construction moralisante de ses contes. Même si à l'origine, les contes sont une manière de trouver un humanisme autre part que dans la philosophie et l'idéologie, dans lesquels drame et merveilleux se mêlent, ils relèvent de l'assujettissement de l'homme en tant que personnage transformé.

Cependant on ne peut enlever à la *Relation* sa nature visiblement libertine qui œuvre à un

---

<sup>169</sup> Victor Segalen et J.-M. G. Le Clézio *Vers une approche géopoétique: Lectures de Kenneth White*, Québec Presses de l'Université du Québec, 2015.



renouveau social et moral. Quant à Sophie de Hanovre, qui se veut finalement moins tolérante que les deux autres princesses, son intérêt va aux Florentins et aux Allemands auxquels elle oppose la débauche vénitienne, l'hypocrisie romaine et la singularité française. Cette dernière fait aussi des femmes sa « bête de somme » et déçue par son sexe elle s'exclut elle-même des groupes et des conversations féminins. En outre, il s'agit d'une tendance au XVII<sup>e</sup> siècle, qui donne à voir l'altérité dans un récit fictionnalisant, où l'autre devient une anamorphose de soi. Le voyage féminin et les textes qui s'y rattachent tiennent surtout de la quête identitaire de ces femmes conscientes de la nature de cette société européenne liberticide. Il n'est donc pas étonnant qu'elles cherchent dans leur itinérance et dans leurs productions un moyen d'échapper à ce monde par la création d'autres horizons, d'autres individus et d'autres modèles de liberté. C'est sans doute en cela qu'elles échouent à devenir des corps intermédiaires, puisque trop prises dans un système européenocentré qui les exclut et refuse la reconnaissance de leurs actes et de leur sexe dans la modélisation du paysage savant, littéraire et géopolitique.

# Bibliographie

## Textes

HANOVRE Sophie de [1680], *Mémoires et lettres de voyage*, Paris, édités par Dirk Van der Cruysse, Fayard, 1990.

LE JUMEL DE BARNEVILLE Marie-Catherine, [1691], *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVIIe siècle, Relations du voyage d'Espagne*, Paris, édités par M.B Carey, édition nouvelle E Plon et C, Imprimeur-éditeurs, 1874.

TREMOILLE de la, Charlotte Amélie, comtesse d'Altembourg, *Vie de la princesse de la Trémoille, comtesse d'Albenburg, écrite par sa propre main en forme d'instruction à son fils*, Genève, éd. Adamant Media Corporation, Elibron Classics book, 2002.

## Sur le voyage et la littérature viatique

### Ouvrages

AFFERGAN, F., Exotisme et altérité. Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie, Paris, PUF, 1987.

DOIRON, N., *L'art de voyager : le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy, Presse de l'Université Laval, 1995.

REQUEMORA-GROS, S., *Voguer vers la modernité, le voyage à travers les genres au XVIIIe siècle*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2012.

TINGUELY, F., *Forme et signification dans la littérature de voyage*, Le Globe, Revue genevoise de géographie, t. 146, 2006.

TODOROV, T., *La Conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Le Seuil, 1982.

### Articles

BERTRAND, G., « La place du voyage dans les sociétés européennes (XVIe-XVIIIe siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2014, p. 7-26.

DODILLE, N., « Présentation : l'invention de l'Utopie et aujourd'hui l'Utopie », Séminaire M2FR436A/M4FR436A : *Voyages XVIe-XVIIIe siècles : Voyages aux îles d'utopie*, Université de la réunion, 2012.

GOMEZ-GÉRAUD, M.-C., « L'Art des autres », *Viatica, L'Art des autres*, 2015, p. 2-3.

GOHARD- RADENKOVIC, A., « L'altérité » dans le récit de voyage. », *L'Homme et la société, Littérature et sciences sociales*. N. 134, 1999, p. 81-96.

PÂRLEA, V., « Au-delà de l'ethnocentrisme : pour une théorie de la rencontre dans les récits de voyage au XVIIIe siècle », *Viatica, Le Corps du voyageur*, 2007, p. 1-12.

### **Sur l'écriture du voyage et l'écriture féminine:**

#### **Ouvrages :**

CHIANTEARETTO, J.-F., *Écriture de soi, écriture des limites*, Paris, acte de colloque 2013, Centre national culturel international de Cerisy, Hermann, 2014.

TINGUELY, F., *Le Voyageur aux mille tours. Les ruses de l'écriture du monde à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 2014.

#### **Articles :**

BRAUD, M., « Temps et récit dans les Mémoires d'une jeune fille rangée », *Op. cit., revue des littératures et des arts*, « Agrégation 2019 », n° 19, automne 2018, p. 1-11.

GUYOT, A., « Donner à voir et à comprendre : transmission des savoirs et mutations de l'écriture dans le récit de voyage, du Moyen Âge au XIXe siècle », *Viatica, Donner à voir et à comprendre*, 2017, p. 2-5.

SLAMA Béatrice, « De la « littérature-femme » à « l'écriture-femme » : différence et institution », *Littérature*, n°44, L'institution littéraire II, 1981, p. 51-71.

### **A propos du voyageur, des princesses et des femmes :**

#### **Ouvrages :**

BARRE de la, P., *De l'égalité des deux sexes*, Paris, Chez Antoine Dezallier, rue S. Jacques, à la Couronne d'or, 1673.

DRONSART, M., *Les grandes voyageuses* (Nouvelle édition), Paris, Bibliothèque des écoles et des familles, 1 vol. (134p.) : ill ; gr. in-8, 1909.)

DUBY, G., *Histoire des femmes en Occident : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, éd Perrin, t.3. 2002.

HODGSON, B., *Les aventurières XVIIIe-XIXe siècle : récit de femmes voyageuses*, éd. Seuil, Paris, 2002.

LEQUENNE, M., *Grandes Dames des Lettres : de Sappho à Anne Radcliffe*, t.1, Paris, éd Syllepse, coll. Utopie critique, 2011.

MABER, R., *La France et l'Europe du Nord du XVIIIe siècle : de l'Irlande à la Russie*, XIIe

colloque du Centre International de Rencontres sur le XVIIe, Allemagne, Université de Durham, Biblio 17, vol. 204, 2017.

PERROT, M., *Mon histoire des femmes*, France, PAO Edition du Seuil, 2006.

VENESOEN, C., *Etudes sur la littérature féminine au XVIIe siècle : Mademoiselle de Gournay, Mademoiselle de Scudéry, Madame de Villedieu, Madame de Lafayette*, Birmingham, Ala. : Summa Publications, 1990.

### Articles :

ANTOINE, P., « Le Corps du voyageur », *Viatica*, introduction de *Le Corps du voyageur*, 2007.

COURTEAULT, P., « Le voyage de Mme d'Aulnoy en Espagne », *Bulletin Hispanique*, t. 38, n°3, 1691, p. 383-384.

HAASE-DUBOSC, D., « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVIIe siècle », *Clio, Histoire, femmes et sociétés*, 2001, p. 1-18.

JOUHAUD, C., « Les précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVIIe siècle. », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 55<sup>e</sup> année, N. 5, 2000. p. 1153-1155.

LOTTERIE, F., « Les Voies du « genre ». Rapports de sexe et rôles sexués (XVIe-XVIIIe s.) », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, éd. Littératures classiques, n°90, 2016, p. 354-355.

LUX – STERRIT, L., « Religieuse en mouvement. Ursulines françaises et dames anglaises à l'aube du XVIIe siècle », dans la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, p. 7-23.

NOLDE, D., « Princesses voyageuses au XVIIe siècle. Médiatrices politiques et passeuses culturelles », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 28, no. 2, 2008, p. 59-76.

PELLIGRIN, N., « La Clôture en voyage (fin xvie-début xviii<sup>e</sup> siècle) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2008/2 (n° 28), p. 77-98.

REQUEMORA, S., « Sophie de Hanovre, princesse incognito à la cour « arche de Noé », *Voyageurs étrangers à la cour de France (1589-1789)*, revue d'Histoire, Presses universitaires de Rennes, Centre de recherche du château de Versailles, impr.2014, 1 vol. p. 217-225.

THIRAR, M.-A., « Don Fernand de Toledé de Mme d'Aulnoy : un récit de voyage au roman baroque », *Multilinguales*, n° 8, 2017, p. 1-12.

### Autres références littéraires et critiques :

#### Ouvrages :

Académie française, *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Première édition,

Imprimeur ordinaire du Roy, & de l'Académie Française, M. DC. LXXXIV, AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ, 1694.

FULLER, T., *The Church History of Britain from the Birth of Jesus Christ, until the Year 1648*, Londres, J. Williams, 1655, t. VI, p. 498.

LAFAYETTE, M.-M., comtesse de, *La Princesse de Clève*, France, éd. J'AI LU, coll. Libro, 2003.

LAMARTINE de, A., *Histoire des Girondins*, France, éd. Méline, 1847, L.XXIII.

LAPLANTINE, F., *Clefs pour l'anthropologie*, Paris Seghers, Cf. 2e partie , chap. Vol « Anthropologie et littérature », 1987.

NEDELEC, C., Scarron. *Le Roman comique*, Paris, éd. Paul Huot, Atlante, 2018.

PAUL saint, Première Epître à Timothée, Genèse, 2, 12-14.

RACAMIER, P.-C., *Antioedipe et ses destins*, Apsygée, 1989.

SAID, E.-W., *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, éd. du Seuil, 2005.

SCARRON, P., *Le roman comique [1651-1657]*, éd. J.Serroy, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1985.

SEGALEN, V., *Vers une approche géopoétique: Lectures de Kenneth White*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.

SHAKESPEARE, W., [1601], *Hamlet*, Paris, éd. Librairie générale française, coll. Le livre de poche, 2008.

VOLTAIRE., *La princesse de Babylone*, Édition de Frédéric Deloffre avec la collaboration de Jacqueline Hellegouarc'h, Gallimard, Folio Classique, 2016.

WHITE, K., *Le Plateau de l'Albatros, introduction à la géopoétique*, essais, Paris, Grasset, 1994.

### **Autre**

GIBIEUF, père, « Lettres à tous les monastères de l'ordre de Notre Dame du Mont Carmel, selon la réforme de sainte Thérèse en France », coll 1879, I, p. 117-118.

# Table des matières

Déclaration préliminaire.....	2
Remerciements.....	3
Avant- propos.....	4
<b>Introduction.....</b>	<b>5-9</b>
Partie I: Écrire et s'écrire en voyage pour l'élite féminine du XVIIème siècle.....	10-43
Chapitre I : Éducation et alphabétisation des femmes au XVIIe siècle : entre auto-censure et bataille contre le silence.....	10-14
1.1 Une évolution lente et difficile.....	10
1.2 Silence et vertu.....	13
1.3 Un long débat.....	14
Chapitre II : « <i>Femmes dans la Cité</i> » ou « femmes et la Cité » ?.....	16-20
2.1 Isolées et gardiennes : les modèles féminins.....	15
2.2 Des passeuses de savoir et figures du pouvoir.....	18
2.3 Le cas des religieuses : passeuses spirituelles et « héroïnes acceptables ».....	20
Chapitre III : Des espaces d'écriture.....	22-25
3.1 De la chambre aux salons littéraires.....	22
3.2 Des salons à la diligence.....	23
3.3 Écrire sur place.....	24
Chapitre IV : Littérature féminine ou l' « <i>écriture-femme</i> »: étude stylistique du récit viatique féminin.....	25-35
4.1 Des auteures ?.....	25
4.2 Des styles féminins : récits savants et polyglottes, penchants pour le romanesque ou pour la fantaisie.....	27
4.3 Sophie de Hanovre : mémorialiste et épistolière, un style en apparence simple pour une	

écriture « haute en couleur ».....	28
4.4 La baronne d'Aulnoy : conte viatique ou véritable récit de voyage ? Humour, fantaisie et génie créatif.....	31
4.5 La Trémoille : Aventures romanesques à la cour « paisible » du Danemark....	34
Chapitre V : Écriture de soi, de l'Autre et de l'Ailleurs.....	35-43
5.1 Le récit de soi : « je » auctorial féminin au XVIIe siècle.....	35
5.2 « Voyageuses- scriptrices » ou « voyageuses- autrices » ? : pour des récits pré-ethnographiques et pré-ethnologiques.....	37
5.3 L'Ailleurs idéalisé de la comtesse d'Aulnoy.....	40
5.4 Sophie de Hanovre ou la « princesse-touriste ».....	41
5.5 Le « guide spirituel » de Marie-Charlotte de la Trémoille.....	43
Partie II : Vision et représentation dans le voyage : du regard à l'idéologie.....	44-103
Conception de l'altérité: les limites du langage et de la vue.....	44
Une vision et une perception féminines ?.....	46
Chapitre I : A la découverte de l'Ailleurs pour une « littérature géographique ».....	47-65
1.1 Des itinéraires féminins.....	46
1.2 Risques, dangers et surprises.....	51
1.3 Des paysages urbains familiers et étranges : villes et cités, foyers de la culture.....	54
1.4 Des paysages champêtres : une représentation qui émerge.....	59
1.5 Ethnocentrisme et représentation de « chez soi ».....	61
Chapitre II : Vision et perception de l'altérité.....	65-79
2.1 Rencontres familières et amicales : au sein des microcosmes de l'élite.....	65
2.2 Rencontre et l'altérité : entre « miroir-repoussoir » et autre fantasmé.....	67
2.3 Usages, coutumes et traditions : préjugés et surprises.....	73
Chapitre III : Vision et représentation de soi dans le récit viatique.....	79-85
3.1 Expérience sensorielle et représentation des corps féminins.....	79
3.2 Vision et perception de soi par l'altérité : de l'ethnocentrisme à l'allocentrisme.....	82
Chapitre IV : Étude de cas.....	85-103
Mise à mal des frontières littéraires et du genre : l'œuvre singulière de madame d'Aulnoy	
4.1 Madame d'Aulnoy et l'écriture scaronienne : un conte libertin ?.....	85

4.2 Utopies, dystopies féminines et figure de transgression.....	89
4.2.1 Pseudo-utopies et contes féministes ?.....	89
4.2.3 Dystopies.....	97
4.3 De <i>natura humana</i> : relations homme-femme et de la nature des deux sexes.....	101
Conclusion.....	104-106
Bibliographie.....	107-110